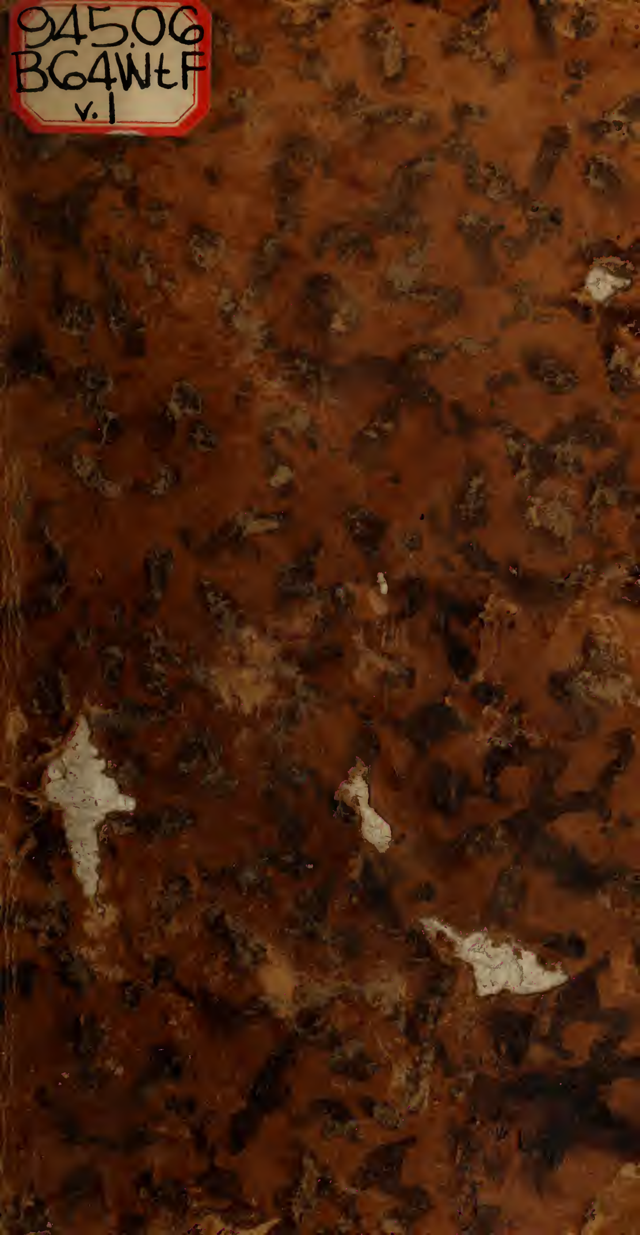
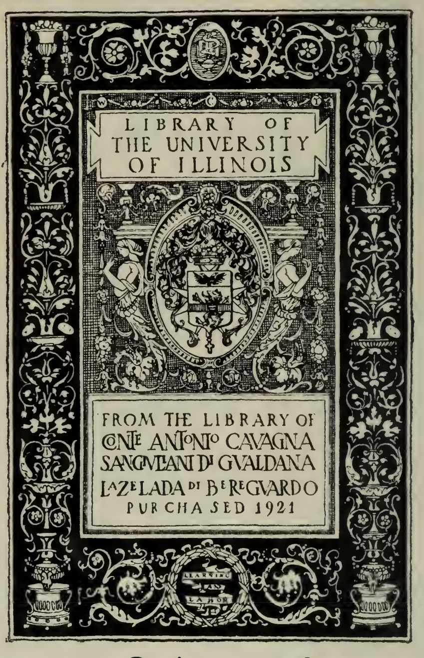

945.06
B64WtF
v.1


LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921
LEARNING AND LABOR



LA VIE
DE
CESAR BORGIA,

TOME PREMIER.



CÆSAR BORGIA

Cui tranquilla quies odio, cui prœlia cordi
Et rixa, et cædes, Seditio que ſuit
Vos Erebi Proceres; vos cœli Claudite portas!
Atque animam Vestris hanc prohibete locis!
In Styga nam veniens pacem turbabit Averni
Comittet Superos Si petat astra Poli.

LA VIE
DE
CESAR BORGIA,
DUC
DE VALENTINOIS,

Fils du Pape Alexandre VI.

Remplie d'Evenemens extraordinaires, qui ont étonné toute l'Europe.

Traduite de l'Italien de TOMASI,

Par Monsieur ***.

AVEC UNE PREFACE

Où le Traducteur explique les Droits qu'avoit CHARLES VIII. Roi de France, dans sa fameuse Entreprise sur le Royaume de Naples.

TOME PREMIER.



A LAHAYE;

M. DCC. XXXVI.

PREFACE

DU TRADUCTEUR.

LA fameuſe Entrepriſe de Charles VIII. ſur le Royaume de Naples que cette Hiſtoire renferme, eſt ce qui m'a le plus engagé à la traduire ; mais Tomaſi parlant beaucoup des Droits de ce Prince ſur cet Etat, & ne les expliquant nulle part, j'ai crû devoir les raporter ici pour la plus grande ſatisfaction du Lecteur.

Charles, Frere de S. Louis, ayant conquis le Royaume de Naples & de Sicile ſur Mainfroy & ſur Conradin, que le Pape Ur-

¶

bain IV. en avoit privé pour de juſtes raiſons, perdit bientôt la Sicile par la Conjuration des Peuples de cette Iſle, qui ſera toujours connuë ſous le nom de Vêpres Siciliennes. Pierre, Roy d'Arragon, qui les avoit ménagées par les intrigues d'un certain Jean Procida qui parcourut tout le Pays déguiſé en Franciſcain, s'en empara & en reſta en poſſeſſion, quoique Martin IV. l'eût excommunié pour une action ſi noire, & ſelon l'uſage que les Papes vouloient alors introduire, l'eût alors déclaré déchû de ſes Etats, & eût inveſti Charles de Valois, fils de Philippe III. Roy de France. Charles n'oublia rien pour recouvrer le Royaume;

mais tous ſes efforts fûrent inutiles, il mourut & laiſſa à Charles le Boiteux ſon fils, le ſoin de cette guerre. Il la continua contre Jacques fils de Pierre, mais il eut le malheur d'être fait priſonnier & conduit en Eſpagne. La Paix s'y fit par la Médiation du Pape Boniface VIII. Jacques épouſa la fille de Charles; rendit la liberté à ce Prince: & renonça à tous les Droits qu'il pouvoit avoir ſur Naples & ſur la Sicile. Pendant que Charles étoit en Mer & retournoit en Sicile, Féderic, frere de Jacques, apuyé ſecrétement de l'Eſpagne, & ſecouru des Siciliens, s'empara de toutes les Places de l'Iſle. Charles s'en plaignit au Pape; & Jacques, pour faire

croire qu'il n'avoit aucune part dans cette action, alla à Rome s'en justifier auprès du Pape. Il s'unit au-dehors avec les François, & promit à son beau-pere de le secourir contre Féderic; mais quand il s'agit de tenir parole, non-seulement il s'en excusa, mais encore soutint sous main son frere, n'osant pas le faire ouvertement de peur d'offenser le Pape; cependant Charles aidé de la France entra en Sicile, & poussa vigoureusement Féderic qui, ne voyant plus de moyen de se maintenir, fit la Paix, & remit à Charles & à ses Descendans le Royaume de Sicile, à condition qu'il en jouiroit sa vie durant. Charles après lui laissa deux fils

Charles & Robert ; Charles, surnommé Martel, épousa Marie, fille & unique héritiere d'Etienne Roy de Hongrie ; Robert succéda au Royaume de Naples. Féderic, dès qu'il avoit été en liberté, s'étoit allié avec l'Empereur Henry VII. Ce Prince descendit en Italie avec une puissante Armée, & s'étant fortifié des Troupes Siciliennes, attaqua Robert à l'impourvû, & l'auroit entierement dépouillé de ses Etats, si la mort qui l'enleva n'eut anéanti ses heureux succès. Robert eut un fils nommé Charles sans Terre, qui étant mort devant son pere, laissa Jeanne sa fille pour lui succéder. Jeanne épousa André de Hongrie son cousin germain ; mais com-

me il la gênoit dans ses plaisirs impudiques, peu de tems après, elle le fit étrangler. Louis, frere d'André, sous prétexte de venger cette mort, entra les armes à la main dans le Royaume de Naples, & contraignit Jeanne de s'enfuir dans la Provence qui lui apartenoit. Clément VI. étoit alors assis sur la Chaire de S. Pierre, & résidoit à Avignon; il agit si bien auprès de Louis, en faveur de Jeanne, que ce Prince lui restitua tous ses Etats. Jeanne en reconnoissance de ce service donna au Pape le Comté d'Avignon: Urbain VI. succéda à Clément. Jeanne l'ayant pris en aversion fit élire à Sondi un Anti-Pape, qui prit le nom de Clément VII. &

donna lieu à la Naiſſance de ce fameux Schiſme qui déchira l'Egliſe plus de trente ans. Urbain, pour ſe venger de Jeanne, apella Charles de Duras, de la Branche aînée d'Anjou ; lui donna l'Inveſtiture du Royaume de Naples, & le couronna ; Jeanne éfrayée des grands préparatifs qui ſe faiſoient contre elle, demanda du ſecours à Jean Roy de France, & pour l'y engager indiſpenſablement, elle adopta Louis Duc d'Anjou ſon fils, & le déclara héritier de tous ſes Etats. Louis paſſa en Italie à la tête de trente mille hommes ; mais avant que d'entrer dans le Royaume de Naples, il aprit que Jeanne étant tombée entre les mains de Charles, avoit

été étouffée entre deux couvertures par ordre de ce Prince, qui sous couleur de venger la mort d'André, cherchoit par là à s'assurer entierement du Royaume. Il marcha cependant toujours en avant ; trouva Charles sur la Frontiére, & lui livra Bataille ; il fut défait : & quelques jours après il mourut dans la Pouille ; des blessures qu'il avoit reçuës.

Louis XI. son fils continua la guerre & se rendit maître de Naples ; mais il en fut bientôt chassé. En même tems Boniface IX. couronna Ladislas fils de Charles, & l'Anti-Pape Clément VII. investit Louis XI. dans Avignon. Aussitôt Louis repassa en Italie, & battit Ladislas ; mais n'ayant

pas sçû profiter de sa Victoire, Ladislas eut le tems de remettre sur pied de nouvelles forces, & le contraignit encore une fois de retourner honteusement en France. Ladislas étant mort, non sans soupçon d'avoir éte empoisonné, & n'ayant point laissé d'enfans, la Couronne passa à Jeanne sa sœur ; cette Princesse, pour se mettre à couvert des François & des Censures de Martin V. qui l'avoit interdite, & couronné Louis Duc d'Anjou, chercha à s'apuyer d'Alphonse Roy d'Arragon, & lui promit de l'épouser : car ce Prince lui en avoit déja fait la proposition, quoiqu'il fût cousin germain de Louis, & qu'il lui eût fait serment de ne point s'oposer

à ses desseins sur Naples. Cependant Jeanne s'étant mariée à Jacques de Bourbon, & craignant Alphonse qui vouloit lui enlever ses Etats & la renfermer dans un Cloître, elle se tourna du côté de Louis, & l'institua son héritier. Louis étant mort devant elle, elle adopta de nouveau René son frere, & mourut un an après cette adoption.

Alphonse disputa à René la Succession de Jeanne ; il surprit ce Prince & la Ville de Naples par le moyen d'un Exilé, qui lui découvrit un Sentier par lequel Belissaire avoit autrefois repris cette Ville sur les Goths ; & s'étant ensuite emparé du Royaume, il le laissa à Ferdinand son fils naturel, mais qu'il avoit fait

légitimer par Nicolas IV. Ferdinand en reçut l'Inveſtiture de Pie II. avec cette clauſe toutefois que c'étoit ſans préjudice. Ce fut ſur la fin de ſa vie que Charles VIII. Roy de France, fondé ſur la Ceſſion que René & Charles d'Anjou avoient faite de leurs Droits à Louis XI. forma le deſſein de reconquérir ce Royaume.

Je dois encore avertir le Lecteur que Jules II. ne fut point à beaucoup près ſi parfait que Tomaſi le repréſente, comme on peut l'apercevoir dans ſa conduite à l'égard du Valentinois; mais comme il dédioit ſon Hiſtoire à la Grande Ducheſſe de Toſcane, qui étoit de la Maiſon de ce Pape, il étoit de ſon interêt de le peindre des plus belles couleurs.

PREFACE

DE TOMASI.

L*A Maison de Borgia a certainement été une des plus Illustres que l'Espagne ait jamais produite, & que l'Europe ait admiré; elle n'a point eû de Branche, ni du côté des hommes, ni du côté des femmes, qui n'ait été féconde en Grands Hommes, & elle est la seule qui compte dans ses Descendans tant de Papes, de Cardinaux, de Princes, de Ducs, de Généraux de la Sainte Eglise, de Chefs d'Armées; &*

ce qui eſt bien plus glorieux, tant de Saints, ſi rares ailleurs dans les Maiſons des Grands; juſques-là que ce que cette Souche a produit de plus vicieux s'eſt attiré l'admiration de tout le Monde. Cette réflexion m'a particulierement attaché à cette Famille, pour en tirer deux Sujets dont j'euſſe à écrire la Vie; l'un eſt Céſar Borgia, ſurnommé le Valentinois, & l'autre François Borgia Duc de Gandie; celui-là d'abord Ecclésiaſtique & puis Séculier; celui-ci Séculier & enſuite Ecclésiaſtique & Saint; celui-là conſidéré par les

Politiques comme un des plus habiles Princes qu'il y ait eû, quoique sans honneur & sans Religion ; celui-ci élevé à la tête de la Compagnie de Jesus comme un parfait modéle des vertus de la Retraite. Celui-là Grand parmi les Impies, celui-ci Pieux parmi les Grands; tous deux enfin entierement oposés l'un à l'autre, & n'ayant rien de commun que le Sang dont ils sont sortis ; capables également au reste d'instruire la Postérité par le récit de leurs actions. J'espére, avec le secours de Dieu, écrire la Vie de François Borgia, lorsque Notre Saint

Pere le Pape l'aura, comme on l'espére, reconnu solemnellement au nombre des Saints. Et voici la Vie de César telle que je l'ai pû composer pour la plus grande utilité des Lecteurs, après cinq ans de travail, employés moins à écrire, qu'à examiner la vérité des faits.

Il est vrai que cette Vie est un tissu continuel des plus horribles méchancetez ; mais c'est la Vie d'un de ces Grands Hommes que la Nature ne produit que de loin à loin ; puisque Dieu a bien permis qu'il parût dans le Monde, tout Scélérat qu'il fût, je crois

pouvoir sans témérité en publier aujourd'hui l'Histoire. La Divine Providence a toujours vérifié la Vision de S. Pierre, dans laquelle il vit descendre du Ciel un Drap plein de toutes sortes d'Animaux impurs & venimeux, & entendit une voix qui lui dit : Pierre, leve-toi, tuë & mange ; car ce que la Nature a de plus sale & de plus pernicieux, dès qu'il entre dans le Corps de l'Eglise, perdant ce qu'il a de nuisible, sert par une Grace singuliére à le nourrir & à l'agrandir.

Le Valentinois, tout méchant qu'il ait été dans ses desseins &

dans ses actions, a peut-être été plus utile à l'Eglise que quantité d'autres, dont la conduite, dans un rang égal au sien, a été très réguliére & très sainte. Le Saint Siége a profité de ses crimes & de ses disgraces. l'Histoire n'en sera pas de peu d'utilité à ceux qui sçauront se former au bien sur de mauvais exemples, ou du moins elle servira à desabuser ceux qui déclament contre les mœurs des Ecclésiastiques, en leur faisant toucher au doigt combien depuis un Siécle ils sont réformés, & combien à présent la conduite des principales Têtes

de l'Eglise est differente de celle que j'entreprend de décrire.

Je sçai bien que ceux qui ont lû les Ouvrages de Nicolas Machiavel décideront d'abord que celui-ci est inutile, dans l'idée qu'ils ont que cet Auteur a copié son Prince sur le Valentinois, & que son Traité est une Histoire du Valentinois, semblable au Cirus de Xenophon, & au Tibére de Tacite, qui nous peignent un parfait Politique. Moi-même je l'avois ainsi pensé ; jusqu'à ce que lisant, avec la permission du Saint Office, les Ecrits de ce Ministre, j'ai reconnu l'erreur

dans laquelle j'étois ; car non-ſeulement, pour apuyer ſes maximes, il raporte les actions de pluſieurs autres Grands Hommes que du Valentinois ; mais il ne parle de celui-ci que très légérement dans deux ou trois Chapitres, ſi l'on excepte celui où il montre que c'eſt par la conduite & non par le ſuccès que l'on doit juger de la prudence des deſſeins : & celui où dans une autre partie de ſes Ouvrages, il raconte l'artifice avec lequel le Valentinois, de concert avec ſon pere, arrêta priſonniers les Urſins, Vitellozzo Vitelli & Liveretto Dafermo,

auquel il en coûta les Etats & la vie. Ainſi Machiavel eſt ſi éloigné de faire l'Hiſtoire du Valentinois, qu'il n'eſt point d'Hiſtorien de ſon tems dont on ne tire à ce ſujet plus d'éclairciſſement que de lui ; ce fait dont tout le monde peut ſe convaincre par ſoi, même, me fait croire que l'on ne pourra me blâmer de mon entrepriſe, ſi l'on me paſſe mon peu de talent, puiſque les qualitez de ce Duc étoient ſi grandes, quoique déteſtables pour la plûpart, qu'elles engagent indiſpenſablement à écrire exactement ſa Vie.

J'ai diviſé cet Ouvrage en deux Parties pour la commodité du Lecteur. La premiere contient tout ce qui s'eſt paſſé depuis la naiſſance du Valentinois, pendant qu'il a été dans l'Etat Ecclésiaſtique, juſqu'à ſon Voyage à la Cour de France. La ſeconde continuë depuis ſon Mariage juſqu'à la mort de ſon pere ; elle paſſe enſuite au récit de ſes diſgraces, de ſa mort que l'on ne doit point mettre au nombre de ſes malheurs ; puiſque par elle ils fûrent glorieuſement terminés dans le Lit d'Honneur.



LA VIE DE CESAR BORGIA, DUC DE VALENTINOIS.

LA Nature voulant nous inſpirer une éternelle horreur pour ces excès honteux d'une débauche outrée, que l'on habille du nom d'effets de l'amour, nous fait voir dans la production des Monſtres de l'Affrique, quelle eſt la difformité qui ſuit dans les Animaux même les accouplemens qu'elle a défendu ; car le fruit qui en ſort raſſemblant en lui les differentes eſpéces de ſes auteurs, & montrant deux bêtes en une ſeule

par ſa forme hideuſe, étale aux yeux toute la laideur de cette luxure éfrénée, qui renverſe les loix de la génération. Celui dont j'entreprend d'écrire la Vie, fut, comme on le verra dans la ſuite, une bête féroce, formée plutôt (ſelon la remarque d'un Hiſtorien) d'une ſemence exécrable & venimeuſe, qu'engendrée d'un pur ſang humain; ainſi l'on ne doit point s'étonner s'il parut un monſtre de cruauté, & s'il vint au monde ſans avoir droit de recevoir le jour, étant par ſa naiſſance le fruit d'un amour criminel, & par la qualité de ſes parens qu'il réunit, la plus affreuſe de toutes les monſtruoſitez.

Céſar Borgia, nommé dans la ſuite le Valentinois, eut pour pere Rodrigues Lenzolio, fils d'une ſœur de Caliſte III. & eut pour mere une certaine Catherine ou Roze, comme veulent quelques uns, dite la Vanoſſe,

du nom, je crois, de la Maiſon dont elle ſortoit; le Pere né à Valence, d'une famille diſtinguée, joignoit, à cauſe de la proximité, aux qualitez d'un Eſpagnol, celles que tout le monde connoît aux Catalans; la mere de baſſe extraction dans Rome, étoit toute Italienne & toute Romaine. Celui-ci étoit venu dès ſa jeuneſſe perfectionner dans les intrigues de la Cour ſes diſpoſitions naturelles; celle-là ayant ſuccé avec le lait les inclinations d'une longue ſuite d'ayeules, avoit enfin, par une heureuſe expérience, acquis ce manége de coquette, qui donne un empire abſolu ſur un amant; celui-cy, loup perfide, cruel & dévorant, ſçavoit s'inſinuer dans les eſprits pour un chien fidele & ſans danger; celle-là qui ſe faiſoit ſentir pour la plus âpre de toutes les harpies ne paroiſſoit au-dehors qu'une belle & charmante Siréne; enfin celui-cy

s'étoit rendu abominable par ſes vices, & celle-là infâme par ſa conduite. Que l'on juge à préſent, devant que de le voir peint dans ſes actions, à quel point monta la laideur du monſtre formé par de ſemblables traits.

Rodrigues avoit eû l'adreſſe d'obtenir de Caliſte ſon oncle, au préjudice de tous ſes autres neveux, le droit de porter les armes & le nom de Borgia, & il jouiſſoit à la faveur de ce nom de toutes les grandeurs, qui, plus éclatantes alors que jamais, étoient attachées au Miniſtére d'un Cardinal neveu ; mais à quelque aplication que l'engageât le maniement des affaires auſquelles il ſe portoit moins par le devoir de ſa charge, que par la vivacité de ſon eſprit féroce & ambitieux au dernier point, il n'oublioit point cependant les plaiſirs de l'amour, & mêloit au ſoin du gou-

vernement toutes les diſſolutions dont eſt capable un homme qui a le pouvoir en main, & que la laſciveté, le luxe & la débauche de la table ont dépouillé de toutes les vertus. De toutes les Dames qui s'étudierent à ſe l'attacher par leurs faveurs, la ſeule Vanoſſe réuſſit par ſes maniéres engageantes ; elle l'arrêta ſi bien dans ſes chaînes, que juſqu'à ſon élévation aux premieres dignitez, qui le força de la quitter ; il l'eût, & la quitta plutôt comme une légitime épouſe, que comme une ſacrilége concubine ; il eſt vrai que ſa fécondité ſoutint tout à fait ſes charmes, & que quatre garçons & une fille qu'elle lui donna, l'aſſurerent pour toujours de ſa tendreſſe.

Céſar fut le ſecond des enfans mâles qu'elle eut, & ſi dans l'amitié de ſes parens il tint la place de l'aîné, ce ne fut point aucun agrément du corps

qui la lui donna, puiſque la nature traçant ſon humeur cruelle ſur ſon viſage par des taches & des débords de ſang, avertiſſoit tous ceux qui le voyoient de le fuir, & de l'avoir en horreur; mais il en fut redevable à la hauteur de ſon ame, à la vivacité de ſon eſprit & à la dureté de ſon cœur, qui répondant au génie de l'un & de l'autre, temoignoient qu'il étoit capable de la fortune la plus élevée. Il reçut avec ſes autres freres les premieres inſtructions & les premiers exemples de ſa mere, dont le cœur corrompu ne lui inſpira que les ſentimens les plus indignes, tels que ſont ceux de ne ſe point ſoucier que l'eſprit ſe livrât ou non aux vices les plus honteux & les plus barbares, pourveu que le cœur ne fût ſenſible qu'à ſon ſeul interêt, que le diſcours fût toujours autre que la penſée, & qu'une perpétuelle diſſimulation compo-

sât le visage selon le tems & selon les personnes. Quand il fut en âge de sortir d'entre les mains des femmes, on lui fit faire ses Humanitez, après lesquelles son Pere obtint pour lui du Pape l'Archevêché de Pampelune; quoique cet état ne fût gueres de son goût, & l'envoya ensuite achever ses Etudes à Pise. L'Ecole de cette Ville passoit alors pour la premiere de l'Italie par l'habileté de ses Professeurs, & par le concours de la Noblesse; les Princes & les Cardinaux élevés à la Pourpre dans un âge peu avancé, ne dédaignoient point de s'y aller perfectionner dans les Sciences; qui quoique ce Siécle fût très déréglé, se soutenoient pourtant dans une telle estime, qu'un Ecclésiastique sans leur secours ne pouvoit monter aux dignitez.

Là, César se conformant à l'usage s'apliqua comme les autres aux belles

Lettres & aux Loix, & en ſoutint des Theſes publiques, avec tout l'éclat & le brillant poſſible ; cependant on pouvoit aiſément s'apercevoir & par les exercices auſquels la force de ſon génie l'entraînoit, & par le deſſous qu'il donnoit à l'étude, que ſes inclinations étoient toutes guerriéres. Ses divertiſſemens ordinaires étoient de lutter, de courir, de faire l'exercice à pied & à cheval, de lancer un dard, & d'abattre d'un coup de ſabre la tête à un Taureau dans ſa courſe ; & l'adreſſe avec laquelle il executoit toutes ces choſes découvroit en lui une fatale ſupériorité ſur tous les hommes.

Cependant le S. Siége vint à vaquer après la mort d'Innocent VIII. de l'Illuſtre Famille de Cibo, qui ayant regné huit ans, mourut preſque ſubitement à l'âge de ſoixante ans, l'an de Grace 1492. ſes funérailles fûrent faites par tous les Or-

dres Ecclésiastiques avec les Cérémonies accoutumées, & la Populace toujours inquiéte & mécontente, s'en réjouit avec son insolence ordinaire; après quoi, pour lui donner un Successeur, les Cardinaux s'enfermerent dans le Vatican, au nombre de vingt trois; ce Corps, les absens compris, n'étant alors composé que de vingt-sept personnes.

Il dépendoit en ce tems-là du Souverain Pontife de conférer cette suprême Dignité à plus ou à moins de Sujets; mais jusqu'alors ils n'avoient point excédé ce nombre de vingt-sept, soit qu'ils voulussent en conserver l'éclat & le prix en n'y admettant que peu de ceux que leur mérite en rendroit dignes, ou que la faveur en aprochoit; soit que la politique humaine ne se fût point encore imaginé qu'elle pût à force de créatures faire tourner à son gré une élection, qui est

le ſeul ouvrage de la main de Dieu ; chimére, dont elle ne veut point reconnoître la vanité, encore qu'elle l'éprouve ſi ſouvent. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que depuis ce tems les Papes qui furent les plus attachés à leurs interêts particuliers, & les plus ennemis des Cardinaux ; c'eſt-à-dire ceux qui ne reſpectent qu'en aparence cet Ordre Sacré, en perſecuterent pluſieurs, en dépouillerent quelques-uns, en empriſonnerent d'autres, en exilerent & en firent mourir, furent ceux mêmes qui en créerent avec plus d'excès ; ce qui obligea Sixte V. de glorieuſe mémoire, de fixer par une ſage Conſtitution le Collége des Cardinaux au nombre de ſoixante-dix, qui fut celui des vieillards que Moïſe, par le commandement de Dieu, choiſit dans tout Iſraël pour l'accompagner ſur la Montagne où il devoit recevoir la Loy.

N'y ayant donc alors, comme j'ai dit, que vingt-ſept Cardinaux, il en entra vingt-trois dans le Conclave, pour procéder à l'élection d'un nouveau Pape. Rodrigues étoit le premier de tous par ſon rang, ſon autorité & ſes richeſſes ; mais le dernier à le prendre du côté du mérite.

Cependant il ſçut ſi bien employer tous les artifices dont il étoit capable, que par ſes ſoumiſſions, ſes hipocriſies, ſes diſcours, dont la force fut toujours extrême, & ſurtout par la grandeur de ſes promeſſes, il gagna les voix des Electeurs les plus conſidérables, qui ne ſe conduiſant que par des vuës particuliéres, & non par un vrai zéle, furent aiſés à tromper ; les autres, quoique plus ſages, ſuivirent néceſſairement, emportés par le ſeul torrent ; car ni l'éclat de l'Or, ni les beaux dehors dont il affecta de ſe parer, ne pûrent les éblouir. Ils virent

à plein la duplicité de ſon cœur, & la perverſité de ſon ame ; de ſorte que par leurs ſuffrages s'ils le nommérent Souverain Pontife, ils prévoyoient cependant avec douleur que cette folle élection alloit mettre bien moins les clefs de S. Pierre, que l'épée de S. Paul, entre les mains d'un homme qui s'en ſerviroit pour la deſtruction de tous les autres : preſſentiment que l'on ne reconnut que trop véritable, lorſque le repentir redoubloit le mal ſans remédier à la ſanté. Les Cardinaux & les Barons Romains, qui par leur mauvaiſe étoile contribuerent le plus à cette élection, en fûrent par un juſte Jugement de Dieu punis exemplairement. La ſuite de cette Hiſtoire nous le fera voir dans les diſgraces des Sforces, des Urſins, des Riares, du Cardinal Michel & des autres, qui s'étant vendus, l'un pour la Chancellerie, l'autre pour de ſuperbes Pa-

lais ; celui-cy pour de riches Ameublemens, celui-là pour de gros Bénéfices, éprouverent à leurs dépens combien eſt vrai ce que ſur ce ſujet a écrit le Cardinal Eloy de Viterbe, que perſonne en cela n'a jamais failli impunément, que l'on ne s'eſt point laiſſé corrompre, & que l'on ne s'eſt point ſervi de mauvais moyens, ſans ſentir la main vengereſſe de Dieu, qui devient d'autant plus peſante, qu'elle tarde à fraper le coupable.

Mais enfin, de quelque façon que l'élection ait été faite, le Cardinal Borgia fut élevé au Souverain Pontificat, & remplit le S. Siége ſous le nom d'Alexandre VI. Les avis en fûrent auſſitôt envoyés dans toutes les parties de la Chrétienté, & il n'y eut ni Prince ni Particulier qui ne condamnât hautement les Cardinaux, du moins d'imprudence, d'avoir remis le Gouvernement abſolu de l'E-

glife entre les mains d'un homme qui étoit encore plein de vigueur, & qui fur la fin du Pontificat de fon Oncle, n'ayant qu'une fous-adminiftration dans les affaires, n'avoit pû s'empêcher de donner par fes diffolutions, fes rapines, fes violences & par toutes fortes de barbaries, n'avoit pû, dis-je, s'empêcher de donner un terrible échantillon de la méchanceté de fon caractére.

On raporte de Ferdinand I. Roy de Naples, qui par l'élévation de fon efprit & la fineffe de fa politique, mérita d'être regardé comme un des plus habiles Princes de l'Univers, & qui fous le Pontificat de Califte III. fe vit fur le point d'être dépouillé de fon Royaume, fi la mort de ce Pape ne l'eût tiré de danger; qu'aprenant cette nouvelle, il dit à fes confidens: je ne me réjouis aucunement de cette élection, & je ne penfe point qu'un

homme ſenſé s'en puiſſe réjouir ; car Borgia a toujours été un méchant homme, & ſera de même un méchant Pape ; mais quand même il ſeroit bon, & que ſa nomination devroit plaire à toute la Chrétienté, elle ne doit jamais être agréable aux Rois de la Maiſon d'Arragon, quoiqu'il ſoit leur Sujet, & qu'il tienne de notre bienveillance les commencemens & les progrès de ſa fortune ; la raiſon en eſt que par tout où l'interêt d'Etat entre, il étouffe au premier beſoin la voix du ſang, & rompt les liaiſons de la parenté, & bien plutôt encore celle de Sujet & d'Obligé ; l'on penſe à ce que l'on eſt & à ce que l'on veut être, & point du tout à ce que l'on a été ; & ſi l'on réfléchit quelquefois ſur la baſſeſſe de ſon premier état, ce n'eſt jamais ſans chagrin, & ſans une maligne envie de voir, pour achever le tour de rouë, tomber dans le néant d'où

l'on est sorti ce que l'on a vû toujours au-dessus de soy ; l'amour de la vengeance s'y joint aussi, & ne manque point de grossir ce que l'on a reçû par le passé de mauvais traitement ou d'offense, quelque inséparable que soit l'une ou l'autre, de la condition de Sujet ; ce qui dans un esprit mal tourné ne peut produire à la fin que de très méchans effets. Paroles vrayement dignes de la prudence de ce Grand Roy, & suffisantes pour convaincre d'erreur les Politiques modernes, qui par un trop condamnable abus suposent dans les Cardinaux nés Sujets de grands Princes, un attachement inviolable aux interêts de leurs Souverains naturels, qu'ils ont nommés le péché originel, par lequel ils les rendent suspects à l'Eglise & dans les grands honneur, & dans le cours des affaires, & les excluent tous sans distinction du Pon-

tificat, dont leurs rares vertus & leur habileté consommée les rend bien souvent dignes ; ce qui est justement le contraire de ce que pensoit sur cela le Roy Ferdinand.

César Borgia, qui comme j'ai dit, étudioit alors à Pise, & que cette exaltation touchoit de si près, en reçut des premiers la nouvelle. A présent que de simples Soldats ne parviennent plus à l'Empire, & que l'on ne tire plus de Bergers de leurs hameaux pour les placer sur le Trône, un homme ne peut rien aprendre de plus agréable ni de plus avantageux pour lui que le Pontificat tombé dans sa Maison ; ainsi la joye qu'en ressentit César fut aussi excessive que l'étoient l'inquiétude de son esprit & la violence de ses desirs. Cependant comme le bien & le mal que l'on attend ne sont jamais si sensibles, le contentement de César ne fut point encore

auſſi grand qu'il l'auroit été, par la ferme eſpérance que l'on dit qu'il nourrit toujours dans ſon cœur, & qu'il témoigna plus d'une fois dans ſes entretiens familiers, de voir arriver un jour cet heureux moment; ce qu'il ſe promettoit ſans autre fondement que cette idée chimérique, dont on ſe repaît d'ordinaire quand on s'intereſſe pour un Cardinal, que la Thiarre ne peut plus lui manquer auſſitôt que l'âge a blanchi ſes cheveux.

Dès ce moment il oublia ce qu'il avoit été, & ce que naturellement il pouvoit un jour redevenir, comme s'il n'y eut plus eû dans le monde de Grandeur que pour lui, & que l'élévation d'Alexandre, pour un court eſpace, lui dût aſſurer une fortune éternelle. Son eſprit déréglé, à la vuë du champ que la fortune lui ouvroit ſi vaſte & ſi propre à ſuivre tou-

tes ſes paſſions, ne ſe figuroit pas moins que de parvenir à l'Empire du Monde ; il lui ſembloit déja que les Sceptres tomboient à ſes pieds, que les Clefs des Villes ſe rendoient elles-mêmes entre ſes mains, que les Couronnes venoient ſe placer ſur ſa tête, & que l'Univers par ſes hommages étoit obligé de le reconnoître pour ſon Seigneur ; ainſi il ne put long-tems ſoutenir les complimens compaſſés des Piſans, & dans l'impatience de recevoir les reſpects exceſſifs de Rome, il prit la poſte au plus vîte avec peu de ſes gens, pour y arriver. En effet il reçut à ſon abord, des Principaux de la Cour, les devoirs & les ſoumiſſions les plus humbles qui pouvoient le flater, & qui répondoient à l'idée que l'on avoit, qu'il auroit bientôt la Pourpre & le Miniſtére. Etant deſcendu de cheval au Vatican, il alla ſans s'arrêter baiſer les pieds du

Pape, qui l'attendoit, accompagné de plusieurs Cardinaux & de ses autres enfans. Sa Sainteté le reçut avec des témoignages d'affection très modérés, Elle l'embrassa, le baisa au front, & s'informa de sa santé & de son voyage; il répondit que sa santé n'étoit jamais meilleure que lorsqu'il s'agissoit d'offrir ses services à Sa Sainteté; que son voyage n'avoit pû être que très heureux, & que les légéres incommoditez qu'il lui avoit causé, étoient toujours restées fort au-dessous du plaisir sensible qu'il éprouvoit, en pensant que bientôt il pourroit, comme il faisoit à cette heure avec une joye extrême, lui rendre ses respects dans ce Siége, qui étoit si bien dû à son mérite. Alors le Pape se redressant sur son Siége; car il s'étoit courbé pour le recevoir, & le laissant toujours à genoux, prit un air plus sérieux, & lui parla dans ces termes,

d'un ton à pouvoir être entendu de tout le monde.

Nous ſommes perſuadés, Céſar, que notre élévation au Souverain Pontificat, où la bonté Divine nous a fait monter, ſans égard à notre peu de mérite, vous a cauſé une joye parfaite; vous nous la devez cette joye pour l'amour que nous vous avons toujours porté, & que nous vous portons encore; vous la devez à vous-méme pour votre propre interêt, puiſque vous pouvez vous promettre de Nous tous les bienfaits dont vous vous rendrez digne; ce qui dans le Siécle préſent n'eſt pas un médiocre bonheur; mais ſi dans la vivacité vous avez formé des deſſeins trop vaſtes, vous vous êtes trompé, & vos eſpérances ſeront déceuës: Nous diſons la même choſe à vos freres. Nous avons aſpiré à la Papauté, nous l'avoüons, peut-être avec trop de paſſion, & pour y par-

venir nous avons épuisé l'induſtrie humaine, nous étant propoſés, ſi nous pouvions l'obtenir, de travailler ſi ſincérement à la plus grande Gloire de Dieu & du S. Siége, que la ſageſſe de notre conduite fît oublier nos fautes paſſées, & donnât à ceux de nos Succeſſeurs qui ne voudroient pas marcher ſur les traces des Saints du premier Chriſtianiſme, un exemple mémorable pour vivre du moins en dignes Pontifes. Dieu, qui a béni les moyens dont nous nous ſommes ſervis, veut que nous en accompliſſions la fin ; & nous nous preſſerons de nous acquitter de ce devoir, pour ne point attirer ſur nous les rigueurs de ſa Juſtice. Nous ne craignons en cela qu'un ſeul obſtacle, qui eſt de nous trop embaraſſer de vos interêts ; mais nous ſommes réſolus d'y penſer le moins qu'il nous ſera poſſible, & nous prions Dieu de nous aider, de peur

que nous ne bronchions dans le chemin ; car un Pape ne peut broncher ſans tomber, ni tomber ſans faire un grand tort au S. Siége. Nous pleurerons juſqu'à la fin de nos jours les fautes qui nous ont fait connoître cette vérité ; & plaiſe à Dieu que l âme de Caliſte, notre oncle, n'ait point à les expier plus encore que les ſiennes propres dans les flammes du Purgatoire. Il raſſembloit en lui toutes les vertus, & toutes ſes intentions étoient ſaintes ; mais il s'attacha à ſa famille, & nous aima en particulier ; il s'abandonna aveuglement à ſon inclination, & n'adopta que trop celle de ſes parens ; ainſi il accumula ſur un petit nombre de têtes les Bénéfices qui devoient être répandus ſur pluſieurs ; il entaſſa dans notre Maiſon des Tréſors dont il ne falloit point fruſtrer les pauvres, & qu'il ne devoit employer qu'à un bon uſage ; il dé-

membra de l'Etat Ecclésiastique le Duché de Spolette & d'autres puissans Domaines pour nous les donner en Fief, & commit à notre foiblesse la Vice-Chancellerie, la Préfecture de Rome, le Généralat de l'Eglise & toutes les autres Charges de l'Eglise les plus considérables, dont en toute justice il auroit dû revêtir ceux qui en étoient plus capables. On le vit, à notre considération, élever aux suprêmes dignitez, des gens qui n'avoient d'autre mérite que de tenir leur fortune de notre bienveillance, & en éloigner d'autres dont les talens nous étoient suspects. Dans l'esprit de dépoüiller Ferdinand d'Arragon du Royaume de Naples, il entreprit une guerre dont le succès tournoit à notre seul proffit, & dont le malheur seroit retombé sur le S. Siége; enfin se laissant gouverner par un homme qui disposoit de toutes choses selon son

interêt

interêt particulier, il fit un notable préjudice à cette Chaire Apoſtolique & à ſa réputation, & ce qui eſt d'une toute autre ſuite, il ne chargea pas peu ſa conſcience, & cependant, ô! juſtes Jugemens de Dieu! malgré tous ſes ſoins il ne put mettre notre fortune hors d'atteinte, après ſa mort, & de la fureur du peuple & de la vengeance de la Nobleſſe Romaine, qui ſe tenoit offenſée de la faveur que nous avions donnée à la Faction qui lui étoit contraire; ce qui non-ſeulement nous précipita du faîte de nos honneurs, & nous enleva les Etats qui nous avoient été donnés, mais nous contraignit encore, pour conſerver nos jours, d'éviter cette bouraſque par un exil volontaire de nous & de nos amis. Ces cruels revers nous ont fait connoître combien Dieu ſe jouë des deſſeins des hommes, lorſqu'ils ne ſont pas juſtes; & nous avons

apris par là qu'un Pape péche grandement quand il s'aplique plutôt au bien d'une Maiſon qui doit finir dans peu, qu'à celui de l'Egliſe qui doit être éternel; & qu'il n'eſt point de plus grande erreur que celle de ces politiques, qui ayant le gouvernement d'un Etat qui n'eſt point héréditaire dans leur Maiſon, prétendent élever leur grandeur ſur d'autres fondemens que ſur ceux d'une vertu bienfaiſante à tout le monde, & donner à leur fortune quelque ſolidité, s'ils n'ont point un ſoin particulier, au milieu du calme, de laiſſer former un nuage qui puiſſe leur attirer une tempéte; je veux dire, s'ils n'évitent point de ſe faire des ennemis, puiſqu'un ſeul d'entr'eux, qui a du bon ſens, fait plus de tort que n'en peuvent reparer les fauſſes attentions de cent amis. Si vous & vos freres ſuivez la louable route que nous

vous recommandons, il n'eſt point de ſecours que vous puiſſiez deſirer de nous, que nous ne vous accordions auſſitôt ; mais ſi prenant un autre chemin vous vous imaginez que notre amour ſe rendra le Miniſtre de vos paſſions : vous verrez que nous ſommes Pontifes pour l'Egliſe, & non pour notre Maiſon, & que comme Vicaire de Jeſus-Chriſt, notre intention eſt d'executer ce qu'il a ordonné pour le bien de tous les fidéles, & non ce que vous jugerez à propos pour vos interêts particuliers.

Ce diſcours, que les actions démentirent bientôt, étant achevé, le Pape donna ſa Bénédiction à Céſar, qui étoit encore à genoux, & ſe levant, paſſa dans un autre apartement. Tout le monde demeura ſurpris d'un diſcours ſi peu attendu ; mais Céſar ſurtout en fut ſi troublé, que quelque effort qu'il fit pour diſſi-

muler ſes ſentimens, chacun pût lire ſur ſon front l'agitation où le jettoit une pareille réception. Auſſitôt que le Pape l'eût congédié, il remonta à cheval, & courut chez ſa mere, moins impatient de la voir, que de décharger ſa douleur dans ſon ſein ; elle le reçut avec mille careſſes qui calmerent ſa premiere émotion, & acheva de le conſoler, en lui répétant pluſieurs fois à cœur ouvert qu'il ſe tranquilisât, & conçût ſur ſa parole une bonne eſpérance, qu'elle connoiſſoit mieux qu'un autre le caractére du Pape, & qu'elle ſçavoit bien juſqu'où pouvoit aller la ferveur qu'il avoit fait paroître.

On ne peut point aſſurer poſitivement ſi le Pape alors parla ſincérement, ou ſi ce ne fut qu'un artifice; car l'on ſçait que ſa coutume étoit de dire les plus belles choſes, lors même que ſes actions étoient les plus

odieuſes, ſoit qu'en ſe parant au-dehors de zèle & de vertu il crut par cet étalage éblouir les yeux du public, enſorte qu'il ne put diſcerner la méchanceté de ſes actions ſous le voile de ſes belles paroles, ſoit que toujours emporté par la violence de ſes paſſions, & dans les faits & dans les diſcours, il ne s'aperçut point qu'il ſe démentoit dans les uns, & ſe condamnoit par les autres ; on trouve écrit d'un autre côté que dans le plus preſſant de ſes travaux & de ſes dangers il ſentit quelques rayons de ferveur, & eut quelques penſées de ſe corriger ; ce qui peut faire croire que lorſqu'il parla ſi ſagement à Céſar, ces excès de faveur qu'il recevoit du Ciel, en montant ſur le Trône Pontifical, avoient produit le même effet, & que touché de repentir pour ſes fautes paſſées il avoit formé, en prenant les rênes de l'Egliſe, les ſages

résolutions qu'il témoigna pour lors. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que quelques détestables qu'ayent été la suite & la fin de son Regne, il eût un merveilleux commencement ; car non-seulement par ses soins vigilans, il fit venir à Rome une si grande quantité de bleds, que les Vieillards les plus avancés en âge ne se souvenoient point d'avoir vû une pareille abondance : mais encore, afin que les pauvres ne manquassent point des secours nécessaires pour en jouir, il leur fit distribuer des aumônes par tous les quartiers de la Ville. Et comme le bon ordre dans la Justice ne contribuë pas moins à la félicité du Peuple que l'aisance de la vie, il établit quatre Docteurs d'une probité reconnuë, pour juger les Causes Criminelles. Pour maintenir à leur tour les Juges dans leur devoir, il créa quelques Visiteurs de Prisons, dont la fonction

étoit de veiller à ce que l'on ne fît de tort à perſonne, ſoit par une injuſtice formelle, ſoit en retardant la juſtice qui étoit duë. Pour lui, outre l'attention qu'il avoit à faire remplir à chacun ſon miniſtére, voulant ſe montrer digne du haut rang qu'il tenoit, il étoit infatigable dans les affaires; & par l'ardeur avec laquelle il s'y livroit, il ſembloit mettre tout ſon plaiſir à s'acquitter de ſon devoir. Il donnoit audience à toute heure, à quelque perſonne que ce fût; & l'heureuſe facilité de ſes déciſions ſur les affaires les plus embroüillées, faiſoit convenir tout le monde, comme le remarque le Cardinal Eloy, qu'il étoit véritablement né pour le Souverain Commandement. Si quelque fois, par zèle pour ſa ſanté, on le prioit de ſe ménager dès l'abord, dans les ſoins du Gouvernement, pour pouvoir y fournir plus long tems; il

répondoit qu'il avoit été élû Pape pour écouter les autres, & non pour s'écouter lui-même ; que la Monarchie Ecclésiastique étant élective, il étoit ou de nulle ou de peu de conséquence qu'il en laissât par sa mort le Trône vacant, puisqu'il auroit bientôt un Successeur, qui seroit peut-être meilleur que lui. Il s'attacha encore à rassembler auprès de lui tout ce que la Chrétienté avoit d'Ecclésiastiques illustres dans les Sciences, Réguliers ou Séculiers, dont il avoit eû connoissance lorsqu'il n'étoit que Particulier, ou qu'il pût découvrir par les exactes recherches qu'il en fit faire depuis son exaltation, se promettant d'en remplir les Dignitez les plus considérables de l'Eglise ; ainsi sa Cour se trouva pleine d'Evêques & de Prélats fameux, entretenus sur le Trésor public, avec une magnificence convenable à leur état ; & la Ville

devint un Théâtre, où parut tout ce que l'Europe avoit de plus distingué.

Mais hélas! de quelque éclat dont brillât le matin, on ne vit point cependant lever le Soleil, comme dit le Cardinal sur l'autorité duquel je me fais l'honneur d'apuyer mon Histoire, la splendeur de ces actions ne partant point de la douce lumiére d'un Soleil qui pût donner un beau jour, mais du feu âpre de quelques éclairs, qui devoient être bientôt suivis de l'horreur d'une nuit profonde, de la tempête & de la foudre.

Les Cardinaux, les Ambassadeurs des Princes & la flaterie des Courtisans pressoient tous les jours Alexandre par mille priéres & par mille raisonnemens forcés de donner le Chapeau à César & à Jean Borgia, fils d'une de ses sœurs; comme si sans leur secours le timon de l'Etat n'eût pû être gouverné. Enfin, protestant de

la violence que lui faisoient tant de sollicitations, il consentit à créer Cardinal Jean Borgia, comme étant le plus âgé Archevêque de Montréal, & lui ayant succédé sous le dernier Pontificat, dans le Gouvernement de Rome, & dans la Vice-Chancellerie, quoique d'ailleurs il fût très reláché dans ses mœurs, & surtout absolument abandonné à la débauche des femmes; aussi ne soutint-il guéres la sainteté qui convient à la Pourpre, ayant été infecté des premiers, & rendu presque incapable de toutes les fonctions de son rang, par ce mal honteux, qu'à l'arrivée des François à Naples, Dieu envoya pour châtier les dissolutions des hommes.

Le Pape demeura ferme pourtant alors dans la résolution de ne point conférer la Pourpre à César, sous prétexte qu'il n'en étoit pas encore digne, ni par l'âge, ni par l'expérience, ni

par aucun mérite particulier. Toutesfois pour l'en aprocher, outre quelqu'autres Dignitez Ecclésiastiques, il lui donna l'Archevêché de Valence, que lui-même dans sa plus petite fortune il avoit eû dès sa premiere jeunesse.

Dans ce tems où les Papes étoient maîtres de donner à leurs parens l'Investiture des Etats qui apartenoient à l'Eglise, les Grandeurs Laïques étoient bien plus recherchées que les Ecclésiastiques; & comme César avoit plus espéré de lui l'épée au côté que la Crosse à la main, il ne recevoit point de bon cœur les graces qu'on lui faisoit dans ce dernier état; néanmoins il fallut s'en contenter, la Harangue d'Alexandre, à son arrivée, lui ayant fait craindre de ne rien obtenir, & ne pouvant faire autrement que de laisser passer dans les Dignitez séculiéres, Jean, son frere aîné, apel-

lé par d'autres François, que le Roy de Castille & d'Arragon avoit déja honoré du Duché de Gandie. Il accepta donc l'Archevêché de Valence, dans le dessein de prendre conseil du tems, & s'il pouvoit une fois s'emparer de l'esprit du Pape & du maniement des affaires, de pousser sa fortune par la violence, jusqu'où elle pouvoit aller.

La gloire du S. Siége parut toute entiere au commencement de ce Pontificat. Les dépenses excessives que firent les Puissances étrangéres, & les respects qu'elles rendirent à Alexandre, montrerent la vénération qu'ils avoient pour la Thiarre ; comme d'un autre côté ce concours universel fit connoître à César l'état présent des affaires du monde, & les interêts particuliers de chaque Potentat. On a remarqué qu'outre les Ambassadeurs ordinaires des Couronnes, qui

pour la plûpart entretenoient à la fois un Laïque & un Ecclésiastique, il en vint d'extraordinaires de tous les Princes, que je nommerai dans la suite, pour reconnoître le nouveau Pape, lesquels par la magnificence de leurs Entrées, par le nombre & la richesse de leur suite, & surtout par leur mérite personnel, étant ou du Sang des Princes qui les envoyoient, ou les plus considérables de leurs Etats, donnoient un éclat à leur caractére.

Les Princes que l'on a marqués expressement, & peut-être en a-t-on oublié quelques uns, sont l'Empereur, les Rois de France, de Castille & d'Arragon, d'Angleterre, de Bohême, de Hongrie, de Naples, de Portugal, de Pologne, d'Ecosse & de Navarre; les Républiques de Venise, de Gênes, de Florence, de Sienne, de Pise & de Lucques; l'Archiduc

d'Autriche, le Grand Duc de Lithuanie; les Ducs de Savoye, de Milan, de Ferrare; les Marquis de Mantouë & de Montferrat; le Comte Palatin, l'Archevêque de Mayence, l'Evêque de Cologne, le Soudan d'Arabie, les Seigneurs de Boulogne, Pérouſe & des autres Villes de l'Etat Ecclésiaſtique, qui étoient poſſedées par diverſes anciennes familles, ſous le nom de Vicaires de l'Egliſe.

Je ſuis deſcendu dans ce détail, afin que faiſant comparaiſon de la ſplendeur dont brilla dans ce Siécle la Majeſté Pontificale avec celle des deux ſuivans, on connoiſſe que le S. Siége n'a pas tant gagné dans le recouvrement de Boulogne, de la Romagne, de Perouſe, de Ferrare, d'Urbin, de Piſaro, d'Uggubbio, de Sinigaglia, de Camerin, de Fermo & de pluſieurs autres Villes de ſa dépendance, dont il ne jouiſſoit point alors,

qu'il a perdu par l'héréſie de Luther & par l'aggrandiſſement prodigieux de quelques Princes, tant au-dedans qu'au-dehors de l'Italie, qui ont réunis pluſieurs Couronnes ſur leurs têtes ; car au lieu que chacune d'icelles ſéparément ſe proſternoit aux pieds du Souverain Pontife, toutes enſemble ont rendu comme immobiles ſous leurs pieds, ceux qui les ont portées ; les ont deſacoutumés des ſoins qu'ils rendoient auparavant au S. Siége ; & éblouiſſant par leur éclat les Puiſſances inférieures, ont attiré à elle les reſpects que recevoit juſques-là le Pape, & comme Chef de l'Egliſe, & comme Prince d'un des plus grands Etats qui partageaſſent alors l'Italie.

Cette foule d'honneurs dont Alexandre ſe vit comblé, fortifiant ſon mauvais caractére, ou ranima ſes inclinations dépravées, ou fit tomber

le masque qui les couvroit ; de sorte que, suivant la fougue de ses passions, son cœur se gonfla d'ambition, s'abandonna aux plaisirs sensuels, & n'eut plus de sentimens ni de desirs que pour l'aggrandissement de sa Maison.

Ce fut dans cet esprit que la seconde année de son Pontificat, faisant une Promotion de douze Sujets d'un rare mérite, il éleva aussi au Cardinalat César, que nous nommerons desormais le Cardinal de Valence ; quoique dans tout le tems qui s'écoula depuis sa premiere Promotion, il n'eût donné aucune preuve de la vertu nécessaire pour un rang si sublime ; & qu'au contraire il eût fait connoître à tout le monde combien ses vices alloient deshonorer la Pourpre & le Ministére. Mais comme jusqu'alors il étoit sans exemple que l'on eût honoré du Chapeau un homme dont la

naiſſance étoit défectueuſe, le Pape eſſaya d'abuſer le monde, en faiſant prouver par des témoins ſupoſés qu'il étoit fils d'un autre pere ; ainſi la nouvelle dignité de cet homme, fondée ſui l'iniquité, le parjure & le ſacrilége, annonçoit par elle-même tous les crimes dont elle devoit être ſouillée. A peine le Cardinal, par cette nouvelle faveur, entra dans le champ de ſes vaſtes eſpérances, qu'il vit de loin s'élever un obſtacle qui le menaçoit d'une ruîne entiere, ou du moins d'arrêter pour long tems le ſuccès de ſes deſſeins & le cours de ſes paſſions éfrénées ; c'eſt ce qu'il faut clairement expliquer, & pour cela il eſt néceſſaire de remonter juſqu'à la ſource de ces événemens.

L'Italie étoit alors gouvernée par des Princes trop politiques, je veux dire trop jaloux de ſe ſurpaſſer les uns les autres dans la ſcience du Gouver-

nement ; trop ſoupçonneux & trop inquiets ſur la moindre aparence de danger, quelque éloigné qu'il fût ; & ſurtout ayant trop bonne opinion de leur habileté, & ſe confiant trop ſur leur adreſſe. Cette vaine émulation attira ſur eux les plus grandes révolutions qui pouvoient troubler leur repos,& ils ſe les ſeroient èpargnés, ſi à contre-tems, & avec trop de ſoin ils n'euſſent point voulu les prévenir.

Ferdinand d'Arragon, Roy de Naples, étoit le plus âgé de tous ; il étoit auſſi avant aucun d'eux entré en poſſeſſion de la Souveraineté, & s'il n'étoit pas le plus puiſſant, du moins il n'en voyoit aucun qui le fût plus que lui, ſurtout depuis qu'il voyoit qu'il avoit éteint les derniers reſtes de la Faction d'Anjou, qu'apuyoit la Nobleſſe, & par une profonde Paix entretenu ce Pays dans une heureuſe abondance. Sa ſageſſe étoit encore

au-dessus de sa puissance ; il lui étoit redevable, bien plus qu'à ses propres forces, de la conservation de son Royaume ; quoiqu'il le possedât illégitimement ; & c'étoit par elle qu'il avoit donné aux affaires d'Italie un certain équilibre qui les avoit empêché de se brouiller à son desavantage. Il redoutoit également les Etrangers & les Italiens, lorsque leur puissance pouvoit étouffer la sienne ; & tant que vécut Laurent de Médicis, très digne Prince de la République de Florence, qui ne lui cédoit ni en courage ni en sagesse, il entretint toujours avec lui & avec le Duc de Milan une Ligue offensive, & une si bonne correspondance, qu'assurés pleinement les uns des autres, ils étoient en état, par leur bonne union, de faire tête non-seulement à tout Prince Italien, mais même à quelque Roy de dehors que c'eût été, qui au-

roit épié le moment de profiter de leurs troubles. Mais comme Dieu, le plus ſouvent, lorſqu'il eſt forcé de châtier les Princes de leurs déréglemens, commence par leur ôter le ſens, afin qu'ils ſoient eux-mêmes les artiſans de leurs malheurs, Ferdinand lui-même fut le premier qui donna lieu de s'élever à ces nuages qui troublerent la ſérénité de l'Italie, & qui rompit cette union, dont dépendoit la propre sûreté de ſon Royaume. Les Rois de Naples n'ont jamais vû les Papes de bon œil, non pas tant à cauſe de la Grandeur & du voiſinage de l'Etat Eccléſiaſtique, qu'à cauſe des Droits que le S. Siége a ſur ce Royaume, comme étant ſon Fief, qui ſoutenus des Armes temporelles & ſpirituelles, peuvent toujours faire de dangereuſes émotions chez un Peuple naturellement inconſtant & amateur de la nouveauté.

Ferdinand, plus qu'aucun autre, avoit ſujet de ne ſe point endormir, puiſque dès qu'il fut monté ſur le Trône, Caliſte III. entreprit le premier de l'en faire deſcendre, comme ne pouvant ſuccéder à Alphonſe à cauſe du défaut de ſa naiſſance. Il n'y eut point de Pape, ſi l'on en excepte Pie II. auſſi Partiſan de la Maiſon d'Arragon, qu'ennemi de celle de France, qui ne l'inquiétât par ſes Armes ou par ſes intrigues; juſques-là qu'Innocent VIII. lui-même, dont le caractére étoit abſolument opoſé à ces troubles, ne put réſiſter aux puiſſantes inſtances des premiers Barons de ce Royaume, & lui déclara auſſi la guerre; mais n'étant pas content du ſuccès, il fit la paix au plus vîte, & rentra dans le repos auquel ſon génie le portoit. Ainſi Ferdinand jouit pendant quelques années d'une profonde tranquilité; mais lorſqu'il vit

Alexandre ſucceder à Innocent, ſes inquiétudes redoublerent plus que jamais, & comme dans le cœur des Princes les plus attentifs à leurs interêts, la crainte & le ſoupçon ne s'éteignent point ſans avoir auparavant par toutes ſortes de moyens pourvû à leur sûreté, le Roy qui ne vivoit certainement que pour regner, ne négligea point l'ombrage que lui faiſoit la Grandeur formidable du nouveau Pontife ; ainſi en voulant ſe fortifier davantage contre ce qu'il en pouvoit craindre, il rompit l'équilibre, qui ſeul conſervoit la paix de l'Italie, & dont dépendoit la conſervation de ſes Etats propres.

Laurent de Médicis étant mort, ſon fils Pierre lui ayant ſuccédé dans ſes Biens & dans le Gouvernement de la République, ſans hériter de ſon diſcernement & de ſa ſageſſe, Ferdinand, qui n'avoit été lié avec le Pere

que d'une amitié générale, qui cependant avoit éloigné du Ciel de l'Italie tout ce qui auroit pû le salir, essaya de s'attacher le fils plus étroitement, & réussit à le faire entrer dans ses interêts. Il entretint d'abord avec lui une intelligence particuliere & un commerce d'avis & de conseils; ensuite il fit ensorte que François Cibo, fils naturel d'Innocent, & cousin de Pierre, vendît à Gentil Virgile Ursin, son parent, & celui de Pierre, Anguillara, Cervétri, & quelques autres petits Châteaux aux environs de Rome, pour la somme de quarante mille Ducats, dont il paya lui-même une partie. Son dessein en cela étoit de tenir le Pape en bride, & il comptoit qu'il n'oseroit jamais remuer lorsqu'il verroit à sa porte augmenter si fort en puissance un des premiers Barons Romains, Chef du Parti des Guelphes, comme Prospere & Fabrice Colonne,

qui étoient aussi à la tête des Gibelins. Ces négociations inquiéterent extrémement Ludovic le More, Duc de Milan, auquel d'ailleurs les desseins de Ferdinand & d'Alphonse, Duc de Calabre son fils, étoient fort suspects, à cause que son neveu Jean Galeas, dont il avoit usurpé l'Etat, avoit épousé Isabelle, fille d'Alphonse, & petite fille de Ferdinand.

Cette acquisition que fit Virgile Ursin, par le moyen du Roy de Naples, ne déplut pas moins au Pape, qui étoit déja vivement offensé du refus que Ferdinand & Alphonse avoient fait de donner les mains à aucune Alliance entre la Maison d'Arragon & la sienne ; Alliance qu'il avoit projettée pour être le fondement solide de sa Grandeur future. Ces dispositions faciliterent à Ludovic les moyens de faire entrer Sa Sainteté dans les violens projets, que pour

sa

ſa propre conſervation, il avoit médité contre le Royaume de Naples. Charles VIII. regnoit alors en France, l'un des plus puiſſans Rois, qui depuis les premiers de ce nom avoient porté cette Couronne, & qui brûlant d'amour pour la gloire, ne cherchoit que l'occaſion d'en acquérir par quelque grande entrepriſe. Ludovic, croyant trouver en lui un Prince propre à porter dans l'Egliſe le feu qu'il lui préparoit, réſolut de mettre tout en œuvre, par ſes Ambaſſadeurs & par ceux du Conſeil qu'il avoit gagné, pour l'engager à entreprendre la conquête du Royaume de Naples ; & il fit enſorte que le Pape agît pour le même ſujet, mais avec plus de ſecret & de précaution. Ce Prince aimoit trop les Armes & le mouvement pour qu'ils ne réuſſiſſent pas dans leurs deſſeins ; ainſi il ſe diſpoſa bientôt à paſſer en Italie, & il en fit faire

les préparatifs tant par Mer que par Terre, publiant que la conquête de Naples lui ouvriroit le chemin pour aller attaquer les Turcs, qui faisoient tous les jours de nouveaux progrès dans les Etats de la République de Venise, & menaçoient toute la Chrétienté. On faisoit même courir le bruit en France, soit pour flatter le génie du Roy, soit pour confirmer ce qu'il déclaroit de ses desseins, que c'étoit lui qui devoit accomplir de certaines prédictions, qui promettoient à cette Couronne l'Empire de l'Univers, & vérifier ce que disoient de lui les Astrologues; que comme le huitième de ce nom il devoit regner du Levant au Couchant. Il n'est pas possible d'exprimer le chagrin qu'eûrent le Pape & le Valentinois, de la promte résolution de Charles; quoique conjointement avec Ludovic, ils y eussent contribué par les instances de leurs

Miniſtres ; car leurs paroles étant toujours contraires à leurs penſées, plus le ſuccès répondoit aux unes, plus il trahiſſoit les autres. En effet ſi Alexandre, de concert avec Ludovic, avoit fait naître dans l'eſprit de Charles le deſſein de conquérir Naples ; ce n'étoit point qu'il ſouhaitât aucun changement dans ce Royaume, ni même dans l'Italie, puiſqu'il n'y voyoit que du mal à attendre, ſans qu'il lui en revint aucun profit ; mais il vouloit, par la crainte qu'en auroient Ferdinand & Alphonſe, les obliger de condeſcendre à ce qu'il deſiroit, à quoi ils ne ſe prétoient point de bonne grace, tandis qu'ils n'avoient pas beſoin de lui, & certes il ne ſe trompa point en cela ; car Ferdinand ne vit pas plutôt les éclairs qui partoient de la France, que craignant d'être écraſé de la foudre, il eut recours à l'Egliſe, ſe mit humble-

ment ſous la protection de S. Pierre, & implora, comme dans une cauſe commune, le ſecours de celui qui tenoit ici-bas ſa place. Il envoya à Rome Dom Féderic, Prince d'Altamure, Duc d'Andrie & Grand Amiral du Royaume, avec tout l'apareil qui pouvoit le plus flatter la vanité des Borgia; il lui permit, pourveu qu'il vint à bout de conclure un Traité avec le Pape, de lui accorder généralement tout ce qu'il demanderoit, puiſque quelque avantageux, & de quelque conſidération que cela pût être, ou pour lui ou pour ſa Maiſon, ce n'étoit rien au prix de la conſervation d'un Royaume; ainſi l'Alliance que l'un deſiroit, & la Ligue qui faiſoit la ſûreté de l'autre, fûrent bientôt arrêtées. Mais comme alors la coutume de la Cour Romaine étoit de ſe ménager toujours dans les Traités, & par adreſſe & par équivoques,

de certaines ouvertures pour s'en retirer, ou pour paſſer plus avant, Alexandre ne ſouffrit point qu'on publiât dans ce tems les Articles les plus importans pour Ferdinand.

Il ne réuſſit pas de même du côté de la France; car ſon jeune Monarque n'eût pas plutôt enviſagé la gloire qui lui reviendroit de ſon entrepriſe, qu'il ſe donna tout entier aux ſoins qui pouvoient lui en procurer le ſuccès. Le Pape qui l'avoit engagé à la Conquête de Naples, s'étant ſéparé de Ludovic, fit des éforts inutiles pour l'en détourner, ſoit qu'il employât ſes Nonces, ſoit qu'il parlât aux Ambaſſadeurs de ce Prince, qui étoient à Rome, ſoit qu'il lui adreſſât des Brefs au commencement, remplis de priéres & d'avertiſſemens paternels, & dans la ſuite accompagnés de remontrances & de menaces des Cenſures Eccléſiaſtiques. C'eſt ainſi que Dieu,

pour montrer quel eſt l'aveuglement de ceux qui ſe confient plutôt en leurs propres forces qu'en la ſienne ſe plaît à leur faire rencontrer les dangers & les précipices, là même où ils penſoient en plus grande aſſurance travailler à leur grandeur.

Charles s'étant aſſuré de l'amitié de ſes voiſins aux dépens, à la vérité, de pluſieurs Droits de ſa Couronne, & de pluſieurs Provinces qui n'ont été recouvrées depuis que par de longues & ſanglantes guerres, fit prendre la route de Naples à une grande partie de ſon Armée, qu'il ſuivit bientôt en perſonne avec l'autre.

Ferdinand connut toute la force du coup qu'on alloit lui porter ; il vit ſa chute certaine & irreparable, & l'éfroi qu'il en eut fut ſi grand, qu'il le précipita dans le tombeau. Ce ſage Roi ne méritoit pas de ſurvivre à ſa Grandeur.

Alphonse lui succéda, & commença son Regne avec l'année 1494. il envoya aussitôt des Ambassadeurs à Alexandre, chargés de riches présens pour lui & pour le Cardinal, sous prétexte de prêter le serment ordinaire d'obédience ; mais en effet pour obtenir du Pere, par l'intercession du Fils, l'Investiture du Royaume de Naples, que les Papes précédens n'avoient accordée à Ferdinand que pour sa vie, parce qu'ils n'avoient osé ni pû tout à fait la lui refuser. Il souhaitoit encore que l'on envoyât un Légat Apostolique pour le couronner solennellement, & ce qui étoit d'une bien plus grande conséquence, que l'on confirmât le Traité qui avoit été fait avec Ferdinand ; car sur la fin des jours de ce Prince, le Pape avoit fait sentir qu'il n'étoit pas encore bien stable, & qu'il pouvoit changer, peut-être afin que le

péril croiſſant il pût tirer un meilleur parti, peut-être afin que dans la crainte de perdre ſon amitié dans une conjoncture où elle étoit ſi néceſſaire, ce Roy engageât à retourner à Rome le Cardinal de la Roüere, du Titre de S. Pierre ès liens, qui paſſoit pour être ſon intime ami. Ce Prélat ſoupçonnant que l'on en vouloit à ſa vie, pour enrichir de ſes dépouilles le Cardinal & ſes freres, s'étoit retiré très ſagement l'année précédente à Oſtie, dont il étoit Evêque, en qualité de Sous-Doyen du Sacré College. La Citadelle de cette Ville, par ſa force & par ſa ſituation, étoit d'une extrême conſéquence dans les troubles qui ſe préparoient, & Alexandre ne la voyoit point de bon œil entre les mains d'une perſonne qu'une défiance ouverte éloignoit abſolument de ſes interêts, & qui outre qu'il poſſedoit dans le Territoire de Rome, Grotta, Ferrata

& Romiglionne, avoit un nom dans Rome, même un Parti aſſez puiſſant pour y cauſer de grandes révolutions.

Cependant la ſoudaine Arrivée du Roy de France tranchoit court ſur les fineſſes & ſur les irréſolutions, auſſi le Pape conclut-il une ſeconde fois la Ligue qu'on lui demandoit, & conſentit enfin à la publication des Articles qui étoient tels.

Qu'entre le Pape & le Roy de Naples il y auroit Alliance défenſive, avec un ſecours mutuel d'un certain nombre de Troupes.

Que le Pape donneroit à Alphonſe l'Inveſtiture du Royaume de Naples, & en diminueroit le tribut.

Qu'il envoyeroit à Naples un Légat Apoſtolique pour le couronner.

Qu'il donneroit le Chapeau de Cardinal à Dom Louis d'Arragon, fils de Dom Henry, frere naturel d'Alphonſe.

Que le Roy de son côté payeroit au plutôt trente mille Ducats au Pape.

Que le mariage de Dona Sanche, fille naturelle d'Alphonse, & de Dom Guiffré, l'un des derniers fils de Sa Sainteté, se feroit dès-lors, pour être consommé quand les Parties seroient en âge.

Que Dom Guiffré auroit en forme de Dot la Principauté de Squillace, le Comté de Cariati, une Pension de dix mille Ducats, une Compagnie de cent hommes d'Armes, entretenuë aux dépens du Roy, & le Protonotariat, qui est une des sept premieres Charges du Royaume ; à condition cependant que pour gage de la foy d'Alexandre, il passeroit dans les Etats de son beau-pere (condition honteuse, mais que méritoit bien un homme qui avoit rendu sa foy suspecte.)

Que par dessus cela le Duc de Gan-

die, fils aîné du Pape, seroit pourvû par le Roy d'une Terre de douze mille Ducats de rente, & de la premiere Charge qui vaqueroit dans les sept principales du Royaume, & que durant la vie de son pere il lui entretiendroit une Compagnie de trois cent hommes d'Armes, qui seroient au service des deux Princes quand ils en auroient besoin.

Que le même Roy pourvoiroit le Cardinal de Valence des plus riches Bénéfices de ses Etats, qui vaqueroient ou qui pourroient vaquer dans la suite.

Et qu'enfin il feroit tout son possible pour que le Cardinal de S. Pierre ès liens retournât à Rome, & qu'au cas que ses persuasions ne gagnassent rien sur la fermeté de ce Prélat, il aideroit le Pape à recouvrer la Roche d'Ostie. Cette derniere condition eut bientôt lieu, car le Cardinal n'osant

se fier à la foy des Catalans, comme il lui échapoit souvent de le dire, fut si peu dans le goût de retourner à Rome, que craignant quelque trahison au milieu de tant d'intrigues, il s'enfuit tout d'un coup sur un Brigantin armé, laissant Ostie assez bien munie en garde à son frere, qui étoit Préfet de Rome. Il aborda à Savonne, lieu de sa naissance, & passa ensuite à Avignon, dont il étoit Légat, d'où le Roy Charles, par mille marques d'estime qu'il lui donna, l'engagea de remonter jusqu'à Lyon, où il se trouvoit alors accompagné de toute la Noblesse Italienne, qui mécontente de sa fortune présente, cherchoit à lui donner une autre face dans le desordre des affaires.

Cependant le Pape, pour le Couronnement d'Alphonse, nomma Légat, *à Latere*, le Cardinal de Montéal son neveu, qui se rendit aussitôt à Na-

ples avec l'apareil le plus capable, selon la vanité des Borgia, de faire éclater dans le monde la Grandeur d'un Légat, neveu d'un Pape regnant, & l'estime que l'on avoit pour un Roy, dont on faisoit un parent & un ami. Dom Guiffré y alla aussi pour épouser Dona Sanche, selon qu'il étoit porté dans le Traité.

Mais quoique Alexandre eût véritablement intention d'agir de concert avec Alphonse, pour traverser les Armes Françoises dans l'entreprise de Naples; néanmoins pour être toujours en état de suivre les événemens, il chargea le Légat, après qu'il auroit couronné Alphonse & marié Dom Guiffré, d'engager ce Prince habilement, & comme de lui-même, à accorder à la tendresse d'un pere déja avancé en âge, la consolation de voir auprès de soy l'espoir & le soutient de sa Maison, dans la personne des nou-

veaux mariés. Alphonse, qui ne desiroit rien tant que de s'assurer de l'amitié du Pape, & à qui la situation de ses affaires la rendoit plus précieuse encore & plus délicate, se rendit aux prieres du Cardinal, & consentit pour la satisfaction du Pape, que les deux Epoux passassent à Rome sans tarder plus long tems. Ils en prirent donc le chemin, & Alexandre, par un excès de vanité, ayant fait sentir qu'il desiroit que la Ville leur préparât une magnifique Entrée, le Cardinal de Valence, qui n'étoit jamais plus son fils que lorsqu'il falloit soutenir ses desirs éfrénés, puisque lui-même n'avoit ni modération, ni modestie, ni respect de quelque chose que ce fût, lorsqu il s'agissoit des plaisirs, des desseins & des intérêts de sa Maison; le Cardinal de Vàlence, dis-je, donna ses soins, en invitant lui-même, en faisant agir ses Confidens, & en en-

voyant par tout des Couriers du Pape, pour que les nouveaux Epoux fussent reçûs avec tout ce que la Cour avoit de plus honorable & de plus flateur.

Lénonce Borgia, qui étoit mariée à Jean Sforce, Seigneur de Pesare, aussi ambitieuse & aussi ardente que son frere, ne contribua pas moins que lui à la magnificence de cette réception, en invitant de son côté toutes les Dames; car comme son pere l'aimoit extraordinairement, elle avoit en cette Cour une autorité dont nulle autre avant elle n'avoit joui.

Dom Guiffré & Dona Sanche fûrent donc reçûs avec une pompe plus grande que l'on n'avoit pensé, chacun ayant obéi avec plus de bassesse qu'il n'y avoit eû d'orgueil dans le commandement. Le Pape qui en avoit été l'auteur, y mit la derniere main; il les reçut sur son Trône, & le Trône même, la Salle où il étoit éle-

vé, le nombre des Cardinaux & des Seigneurs, qui s'y étoient rendus, auroient fait prendre cette Assemblée pour un Consistoire public, si l'on n'y eût pas vû les premieres Dames de la Ville, si les Coussins préparés pour Dona Sanche & Dona Lucrése, & les discours qui s'y tinrent, n'eussent pas plutôt représenté la Cour du dernier Roy d'Assirie, que le Consistoire d'un Pontife Romain, dont toutes les actions doivent avoir l'odeur de la Sainteté qu'il prend pour son nom. Cette réception se fit la veille de la Pentecôte, & ce qui se passa le jour de cette grande fête y répondit parfaitement. Voici ce qu'en écrit le Maître des Cérémonies dans son Journal.

Le Pape alla dans l'Eglise des S. S. Apôtres, ses filles Sanche & Lucréce s'assirent auprès de lui sur le Pupitre de Marbre, où les Chanoines de S. Pierre ont coutume de chanter l'Epi-

tre & l'Evangile, occupant avec quantité d'autres femmes tout le Pupître & un grand eſpace autour, au grand deſhonneur de la Religion, & au grand ſcandale du Peuple. C'eſt ainſi que dans Rome & dans Naples on perdoit en vaines pompes le tems & l'argent, comme ſi l'on ſe fût endormi ſur la ruïne prochaine, dont on étoit menacé, pendant que les François, tout autrement attentifs à leurs interêts, faiſoient déja briller les feux qui devoient conſumer l'Italie.

Le Roy Charles avoit équipé une puiſſante Flotte dans les Ports de Marſeille, de Villefranche & de Gênes, cette derniere Ville étant alors à ſa dévotion, à cauſe de la Faction Adorne & de Jean-Louis de Fieſque, qui la tenoient pour le Duc de Milan. Ces préparatifs firent croire qu'il feroit l'entrepriſe de Naples par Mer,

comme Jean d'Anjou, fils de René, l'avoit auparavant tenté contre Ferdinand. Cependant pour s'assurer tout à fait de Gênes, qui lui étoit très importante contre les entreprises que le Cardinal de S. Pierre ès liens avoit découvert, que les Arragonois tramoient par le moyen des Frégoses, d'Objet de Fiesque & des autres bannis, il avoit fait passer dans cette Ville trois mille Suisses, sous la conduite du Bailly de Dijon, son intention étant de les faire marcher ensuite où son service le demanderoit. Il avoit aussi envoyé dans le Milanois une partie de sa Gendarmerie; le Seigneur d'Aubigny, qui étoit pour lors à Milan, en qualité d'Ambassadeur auprès des Princes Italiens, devoit en prendre le commandement, pour former un Corps d'Armée dans la Lombardie, avec le secours des Gendarmes Italiens; ces Gendarmes étoient con-

duits ſous la Banniere Royale, par Jean-François de S. Severin, Comte de Gaiazze, de Galiat Pic, Comte de la Mirandole, & de Rodolphe de Gonzagues, & devoit être groſſi de cinq cent autres, que le Duc de Milan s'étoit obligé d'entretenir à ſes dépens.

Alphonſe voyant que la Guerre étoit inévitable, ſongea à s'aboucher avec le Pape, & par ſes Ambaſſadeurs lui fit propoſer une entrevuë; Alexandre, qui n'y avoit pas moins d'interêt que lui, y conſentit ſans peine. Le lieu du Congrès fut Veſcovato, Terre dans la banlieuë de Rome, apartenante à Virginius Urſin; ils la choiſirent, ou parceque la peſte commençoit à s'élever dans Rome (fleau qui ſuit ou qui précéde ordinairement en Italie les irruptions des Etrangers) ou parceque l'amitié d'un Baron Romain ſi puiſſant, leur étant extrême-

ment utile, l'un & l'autre cherchoient même avec affectation les occasions de témoigner la confiance qu'ils avoient en lui. Le Pape s'y rendit le premier avec quelques Cardinaux, escorté de cinq cent chevaux & d'un gros Corps d'Infanterie, & suivi seulement de ses Officiers les plus nécessaires. Le Roy arriva après, ayant mille chevaux à sa suite, & bon nombre d'Infanterie. Le Cardinal de Valence, à la tête de six Cardinaux, alla au-devant de lui jusqu'au-delà des confins de cette Terre, & il en fut reçû avec des marques d'honneur & d'amitié, plus proportionnées au besoin présent, qu'à l'estime qu'il avoit pour sa personne. Sa Majesté placée entre les deux plus anciens Cardinaux, fut de là conduite tout droit où le Pape l'attendoit, à qui il baisa les pieds, le genouil & la main.

Ce devoir rendu, Sa Sainteté se

leva, l'entretint auprès d'une fenêtre l'espace d'un demi quart d'heure, & le fit après conduire par les mêmes Cardinaux à l'apartement qui lui avoit été préparé. Ils se virent plus long tems le soir même dans la Chambre du Pape, où le Roy retourna, & le lendemain dans celle du Roy, où le Pape alla lui rendre sa visite. Au reste, tout le tems qu'Alphonse n'employa pas à traiter avec Alexandre, il essaya de le passer en s'entretenant avec le Cardinal de Valence, sur les affaires présentes, bien moins pour s'ouvrir à lui & concerter ensemble, que pour essayer de pénétrer ses desseins; mais il le trouva dans sa politesse si dissimulé, que quoiqu'il entrevît, malgré le secret inaccessible dont ce cœur double se couvroit, quelques lueurs de projets, d'autant plus violens, que la nuit qui les envelopoit étoit profonde, il sentit pourtant qu'il

feroit impossible de sçavoir au juste ce qu'il prenoit tant de soin de cacher. Cette entrevuë finit par un repas où se trouverent le Pape & le Roy, & à la fin duquel le dernier fit présent à Sa Sainteté d'un Bassin & de deux Vases d'Or, de la valeur de trois mille Ducats; Présent, que quoiqu'il parût aujourd'hui trop petit pour être offert à un Prince, même par un Particulier, & de ceux qui ne montent aux honneurs que par les dégrez de la richesse, cependant en ce tems-là étoit regardé comme digne de la magnificence d'un Roy. En effet, Christophe Colomb avoit bien dès-lors découvert le nouveau monde, peut-être autant pour le bien de sa Patrie, que pour celui des Rois de Castille & d'Arragon; mais on n'avoit pas encore tiré du sein des Indes les Trésors immenses qui ont si fort accru le luxe de l'Europe, & qui devroient avoir éteint cette dé-

teſtable ſoif des richeſſes, qu'il faut d'autant moins eſpérer de voir finir, qu'elle tourmente avec le plus d'empire les cœurs de ceux qui devroient la combattre.

Cette entrevuë ſervit à prendre des meſures pour traverſer les deſſeins des François, en portant la guerre dans leur pays, ſoit par Mer, ſoit par Terre, & qui bien executé, diſoit Alphonſe, rangeroit la fortune de leur côté. Je n'entrerai point dans le détail du ſuccès de ces conſeils, décrits pleinement par tant d'habiles Ecrivains, puiſque la Vie du Cardinal de Valence étant le principal ſujet de mon Hiſtoire, il me ſuffit de toucher ce qui peut lui ſervir d'éclairciſſement. Je dirai ſeulement en gros que l'entrepriſe que Dom Fédéric, frere d'Alphonſe, fit ſur Gênes, avec une puiſſante Flotte, ſous la conduite & à la faveur des Bannis, réuſſit auſſi

peu que celle de Ferdinand, Duc de Calabre, qui avec une Armée considérable ayant paſſé par la Romagne, étoit entré dans la Lombardie, pour exciter dans le Milanois quelque révolution en faveur de Jean Galeas ſon beau-frere, auquel les Peuples étoient fort attachés, & qu'ils ne voyoient qu'avec peine oprimé par ſon oncle. Que l'étonnement du Pape fut extrême quand il vit, au premier pas que fit le Roy de France en Italie, les Colonnes ſe ranger du côté de ce Prince, & lui enlever, au nom du Cardinal de S. Pierre ès liens, la Roche d'Oſtie, qu'il avoit peu auparavant priſe ſur Jean de la Rouere, Préfet de Rome; que cette perte le fit réſoudre à rapeller les Troupes qu'il avoit données au Duc de Calabre, & qui ſervoient ſous lui dans la Romagne. Que la chute ſoudaine des Médicis ouvrit au Roy Charles toute la

Toſcane,

Toſcane, qu'il traverſa en Maître juſqu'à Florence, & que les heureux ſuccès de ſes Armes couvrirent ſes ennemis de terreur & de confuſion.

Alexandre & le Cardinal de Valence, éblouis des beaux raiſonnemens de ceux qui les engageoient dans une guerre qui n'étoit ni néceſſaire ni avantageuſe au S. Siége, ou peut-être ſeulement flatés de l'eſpérance aſſez ordinaire, de faire échouer ce que l'on craint, & arriver ce que l'on deſire, s'étoient imaginés que le moindre obſtacle ſuffiroit pour arrêter la fougue des François, mettre le deſordre dans leurs Troupes, & les faire périr faute de vivres & d'argent, & des autres munitions néceſſaires pour une guerre ſi difficile & ſi éloignée. Mais quand ils virent que l'Armée de Charles avoit paſſé comme en triomphe par la Toſcane, que l'Avant-Garde, commandée par le

Prince de Salerne & le Seigneur de Sérénon, s'étoit avancée jusqu'à Ostie, en protestant cependant toujours de n'en point vouloir à l'Etat Ecclésiastique, & que les Troupes de Colonne, ayant défendu Nettuno, & obligé Alphonse à en lever le Siége, étoient sur le point de s'unir aux François pour se venger des injures qu'ils avoient fraîchement reçuës des Borgia, ils compterent leur perte prochaine & infaillible. Or comme dans les périls pressans on embrasse souvent, pour se sauver, des moyens qui dans un autre tems seroient plutôt regardés comme des maux que comme des remédes, ils résolurent entr'eux que le Cardinal iroit à Marino, Terre apartenant aux Colonnes, où s'étoit retiré tout à coup le Cardinal Ascagne Sforce, s'enfuyant du Palais Pontifical, qui ne lui sembloit pas sûr, quelque obligation qu'on lui eût, & y resteroit en

ôtage pendant que le même Cardinal retourneroit à Rome, & iroit trouver le Roy Charles, pour moyenner quelque accord entre le Pape & lui; car ce Prince n'avoit pas voulu écouter François Picolomini, Cardinal de Sienne, qui parvint au Pontificat après Alexandre, sous le nom de Pie III. que l'on avoit déja député pour le même sujet, sa personne ne lui étant point agréable à cause de Pie II. son oncle, qui se déclara ouvertement pour la Maison d'Arragon, contre celle d'Anjou. En effet le Cardinal Ascagne se rendit à Rome, où il eut avec le Pape plusieurs entretiens particuliers, & en reçut des témoignages d'amitié qui faisoient connoître combien, dans cette extrémité, l'interêt l'emportoit dans son cœur sur le desir de la vengeance. On tint ensuite un Consistoire, dans lequel il fut résolu qu'il passeroit à Florence, où de

moment à autre on attendoit le Roy, pour faire s'il étoit possible quelque accommodement avec Sa Majesté.

Au sortir de ce Consistoire le Cardinal Ascagne se mit en chemin vers le lieu de sa Légation, & comme son départ de Rome levoit tous les soupçons que l'on pouvoit concevoir de la mauvaise foy d'Alexandre, les Colonnes consentirent que le Cardinal de Valence retournât à la Cour de son Pere, où il avoit une impatience extrême de se retrouver, pour entrer dans les Traités dont on cherchoit à se fortifier contre les Armes Françoises, & contre tout ce qu'elles pourroient attenter pour oprimer le Pape & ruîner entierement sa Maison.

Cependant Charles avoit fait une Entrée à Florence des plus magnifiques & des plus glorieuses; car la République n'ayant pas jugé à propos d'attirer la guerre dans ses Etats pour

en exemter ſes voiſins, outre les honneurs qu'elle lui rendit, réſolut encore de lui faire un pont d'or pour ſortir de ſes Terres & pourſuivre ſon entrepriſe; Elle s'obligea donc de lui fournir, à de certaines échéances, de groſſes ſommes d'argent, de garder chez elle deux de ſes Ambaſſadeurs, ſans la participation deſquels on ne pourroit tenir aucun Conſeil de Guerre, & de remettre entre les mains de Sa Majeſté, toutesfois ſous de bonnes conditions, Piſe, Livourne, Pierre Sainte, Sérézane & Sérézanello.

Charles, qui ſentit la fineſſe de cette politique, ne voulut point entendre aux propoſitions du Cardinal Aſcagne, qui lui parloit pour le Pape & le Roy Alphonſe, certain que le premier n'auroit ni l'aſſurance ni la force de lui réſiſter, & ſon deſſein étant de s'accommoder ſéparément avec lui; mais voyant que dans la frayeur où

Alexandre & le Cardinal de Valence étoient plongés par les remords de leur conſcience, ils s'attachoient paſſionnément à vouloir l'éloigner de marcher droit à Rome pour les raſſurer, afin d'inſtruire l'Europe de ſes intentions, il publia des Lettres Patentes dans la forme qui ſuit.

„ Charles, par la grace de Dieu, „ Roy de France: A tous les Fidéles „ Chrétiens qui ces préſentes Lettres „ verront, zèle pour la Foy Catholi- „ que, & Salut éternel dans le Sei- „ gneur. Les ravages extraordinaires „ que les Turcs continuent de faire „ tous les jours, les déſolations des „ Provinces Chrétiennes, la ruîne des „ plus floriſſantes Villes, l'extinction „ des Peuples entiers, en un mot les „ cruautez inoüies que ces Peuples „ barbares ont exercées depuis cin- „ quante ans ſurtout ce qui portoit le „ nom de Chrétien, ainſi que nous

l'avons apris par gens dignes de “
foy, nous ont fait desirer; en mar- “
chant sur les traces des Rois très “
Chrétiens, nos Ancêtres, de nous “
oposer de toutes nos forces à ce tor- “
rent impétueux qui menace toute la “
Chrétienté, & de donner par nos “
généreux éforts une borne à ces vio- “
lences. Ainsi Dieu nous ayant fait la “
grace de donner la paix à nos Peu- “
ples, nous avons résolu de n'épar- “
gner ni soins, ni dépenses, ni même “
notre Personne, pour retirer des “
mains des Turcs la Terre Sainte & “
& les autres Pays qu'ils ont enva- “
his; c'est ce qui nous a fait quitter, “
malgré le sentiment contraire des “
Princes & Seigneurs de nos Etats, “
notre très chere Epouse, notre fils “
unique & notreRoyaume tranquile “
& florissant, les mettant sous la gar- “
de de Dieu, dont nous prenons la “
cause en main & sous la protection “

„ du Vicaire de Jesus-Christ, de tous
„ les Princes & de tous les Fideles, &
„ nous nous portons avec foy & cou-
„ rage à une entreprise que nous
„ croyons devoir à l'inspiration Divi-
„ ne. Et afin que personne ne pen-
„ se que nous couvrons d'un dessein si
„ louable l'envie d'usurper quelques
„ Royaumes ou quelques Provinces,
„ nous prenons Dieu à témoin que
„ nous ne voulons travailler que pour
„ la gloire de son Saint Nom & la
„ propagation de la Foy Catholique;
„ & nous espérons de sa bonté, qui
„ donne la perfection à toutes choses,
„ qu'il nous conduira au but de nos
„ desirs. Mais comme le Royaume de
„ Naples, que nos Ancêtres ont con-
„ quis sur les Infidéles & sur d'autres
„ Princes, & soumis à l'Eglise Ro-
„ maine, & dont ils ont reçû vingt-
„ quatre Investitures; sçavoir vingt-
„ deux des Souverains Pontifes,

& deux de deux Conciles Généraux, "
nous apartient par droit de succes- "
sion, quoique le Pape Pie II. qui "
vouloit élever ses Parens, de la lie "
du Peuple au rang des Princes, "
nous l'ait autrefois ôté contre toute "
justice pour le donner à Ferdinand "
d'Arragon ; & comme le Port de "
Valonne & quelques autres Places "
de ce Royaume nous seront très "
commodes pour attaquer les Turcs, "
& nous faciliteront, & à vous aussi, "
l'entrée & la sortie de leurs Terres, "
nous prétendons, avec le secours de "
Dieu, nous en mettre en possession. "
Notre intention n'est point cepen- "
dant d'imiter Alphonse d'aujourd'- "
d'hui, ni ses Prédécesseurs Alphon- "
se & Ferdinand, en assiégeant la "
Ville de Rome, ou causant quelque "
dommage dans l'Etat Ecclésiasti- "
que; au contraire, le respect que "
nous avons pour le Saint Siége nous "

„ engagera à défendre ses Sujets de
„ toutes injures, & à soutenir sa gloi-
„ re autant que nous pourrons, selon
„ la coutume ne nos Ancêtres. Mais
„ d'autant que pour la Conquête du
„ Royaume de Naples & la poursuite
„ de notre pieux dessein, notre che-
„ min s'abrége & devient plus aisé en
„ passant par Rome & par quelques
„ Villes de l'Etat Ecclésiastique, nous
„ demandons, exhortons & prions
„ en Dieu, notre très Saint Pere en
„ Jesus-Christ, Alexandre VI. par la
„ Divine Providence, Pape, le Sacré
„ College des Cardinaux, Prêtres de
„ l'Eglise Romaine, & tous Préfets,
„ Gouverneurs, Maires, Echevins,
„ Citoyens & Habitans de toutes les
„ Villes, Bourgs, Bourgades & Ter-
„ res de l'Etat Ecclésiastique, de nous
„ donner le libre passage & les Vivres
„ en payant, du moins comme ils ont
„ fait à nos ennemis, & comme ils

font encore, nous traverſant en cela «
dans notre ſaint projet; que s'ils ne «
ſe fuſſent point opoſés à un ſi digne «
ouvrage, nous ſommes perſuadés «
que nous aurions déja recouvré la «
Ville de Naples, & une grande par- «
tie de ce Royaume, & que nous ſe- «
rions en état le Printems prochain «
de faire deſcente dans les Terres de «
nos Ennemis. «

Que ſi pourtant, ce que nous ne «
voulons point croire, on nous refu- «
ſe des Vivres pour le prix qu'ils doi- «
vent avoir, & la liberté du paſſage «
pour aller & pour revenir, nous eſ- «
ſayerons néanmoins de prendre l'un «
& l'autre de vive force, proteſtant «
ſolennellement que l'on ne doit «
point nous imputer les maux qui en «
arriveront ; mais à ceux dont la «
méchanceté aura douté de notre «
foy, & combattu notre ſainte entre- «
priſe. Nous proteſtons encore de «

„ toutes les injures qui seront faites à
„ Dieu & à nous, & des dommages
„ qui sont arrivés ou qui arriveront
„ dans la suite; ce que nous faisons à
„ la face de toute l'Eglise, & devant
„ tous les Princes que nous croyons
„ tous concourir, de leur aprobation
„ & de leurs vœux, au succès de cette
„ expédition; en foy de quoi nous
„ avons fait expédier ces présentes
„ Lettres, contresignées par un No-
„ taire public, scellées de notre Sceau
„ Royal, & publiées. Données à Flo-
„ rence, le 22. du mois de Novembre,
„ l'an de grace 1494. & le douzième
„ de notre Regne.

Ce passage dans Rome, que Charles demandoit, à la tête d'une puissante Armée, étoit un point qu'Alexandre & ses fils le Cardinal de Valence & le Duc de Gandie ne pouvoient se résoudre à lui laisser prendre, bien loin de lui offrir; car outre

l'orgueil naturel des Borgia, leur Alliance & leur Ligue toutes récentes avec l'Arragonois, ils s'étoient jusqu'alors trop déclarés ennemis de la France, dont ils avoient irrité la haine en mille occasions, dans l'idée que jamais ses Armes ne prospereroient en Italie; cependant ils ne voyoient qu'avec une frayeur extrême tous les Princes plier sous elles; & ce qui redoubloit leur inquiétude & leur douleur étoit de sçavoir auprès du Roy les Cardinaux, de la Roüere, Ascagne, Savello & Colonne, tous des premiers du Sacré Collége, par la naissance, par la richesse & par le nombre des Partisans, & tous ennemis, si fort indignés de leur Grandeur & de leur insolence, qu'ils ne les menaçoient pas moins que de la convocation d'un Concile, ou plutôt d'un Conciliabule, pour déposer Alexandre de la Chaire Pontificale; aussi ce-

lui-ci résolu-t-il de s'oposer de toutes ses forces aux François & à leurs Alliés, il fit entrer dans Rome toutes les Troupes que selon le Traité il avoit levées pour le service d'Alphonse, en enrolla de nouvelles en aussi grand nombre que le tems lui pût permettre, & fit distribuer au Peuple Romain, par le Cardinal & ses autres fils, des armes & de l'argent pour l'engager à sa défense. Non content de tant d'aprêts, il voulut encore faire venir avec son Armée Dom Ferdinand d'Arragon, fils unique du Roy Alphonse, auquel il dépêcha à cet effet son neveu le Cardinal de Montréal, avec titre de Légat. Cet apareil militaire l'enfla si fort, que Charles ayant ces mêmes jours envoyé à Rome le Cardinal Ascagne & Prospére Colonne, avec le Seigneur de la Trimoüille & le Président de Gannay ses Ambassadeurs, pour passer, selon son Manifeste, un

accord avec lui, les conditions ne lui en ayant pas plû, un ſoir dans le Palais il fit tout d'un coup arrêter priſonniers les Cardinaux Aſcagne, S. Severin & Lunat, l'Evêque de Teſena Auditeur de la Chambre, Proſper Colonne & Jérôme Toutteville, qui s'étoient tous déclarés pour le Roy. Le lendemain il tint un Conſiſtoire ſecret, auquel aſſiſterent les trois Cardinaux, & quand il fut fini il fit paſſer par la Galerie Colonne & Toutteville dans les Priſons du Château S. Ange; Aſcagne & S. Severin reſterent dans ce Palais, ſous bonne garde; l'Auditeur de la Chambre fut relâché: & le Cardinal Lunat fut envoyé à Oſtie pour traiter de la reddition de cette Place, qui, comme j'ai déja dit, avoit été priſe quelques mois auparavant par une intelligence des Colonnes, des Savelli & de ce même Toutteville, avec un Domeſtique du Gou-

verneur ; bien plus, le jour que Ferdinand entra dans Rome avec son Armée, les Ambassadeurs François fûrent arrêtés par ses Troupes avec une violence sans égale ; mais le Pape les fit remettre en liberté au plus vîte, craignant de s'attirer, par une conduite si offensante, l'indignation d'un Roy qui avoit les armes à la main, & qui se trouvoit en lieu de prendre une entiere vengeance. Cependant les Ambassadeurs s'acquitterent de leur commission, mais quoiqu'ils le fissent dans les termes dans lesquels les Princes ont coutume de traiter avec ceux qu'ils regardent comme neutres, ils ne reçûrent toutesfois de Sa Sainteté que des refus précis, qu'Elle leur fit d'un air aussi piquant que hardi, leur disant qu'ils fissent entendre au Roy, comme bon leur sembleroit, qu'il ne vouloit en aucune façon accorder passage ni vivres dans ses Etats à une Ar-

mée qui venoit troubler la Paix de l'Italie.

Le Cardinal de Valence ne fut pas plus modéré dans sa réponse ; il avoit alors entierement attaché ses espérances à la Maison d'Arragon, & ne pouvoit pas même entendre prononcer le nom des François, sur la protection desquels cependant il assit bientôt toute sa fortune, tant les desseins de la politique la plus rafinée sont faux en eux-mêmes & pleins d'inconstance. Le pere & le fils étoient tellement outrés des progrès que l'Armée Françoise faisoit tous les jours, qu'ils eussent volontiers réunis contre cette Couronne tous les Princes de la Chrétienté ; ainsi ils agirent avec toute l'ardeur dont ils étoient capables auprès des Ambassadeurs, qui résidoient alors à leur Cour, afin qu'ils engageassent leurs Maîtres à se liguer contre le Roy Charles. On a particu-

lierement remarqué qu'Alexandre fit venir devant lui le Prince d'Anhalt, Ambaſſadeur de l'Empereur, en préſence des Ambaſſadeurs du Roy de Naples & de Lopes, ſon Dataire, auſquels il dit avec ſa fougue naturelle, que Charles, Roy de France, ſe confiant moins ſur la tranquilité qu'il avoit établie dans ſon Royaume, & ſur l'amitié de ſes voiſins, que ſur la jalouſie qui tenoit les Princes Italiens diviſés entr'eux, avoit, avec une arrogance de jeune homme, entrepris de violer les Droits & la Juriſdiction de l'Egliſe Romaine, & d'envahir des Etats qui dépendoient du S. Empire; qu'animé par des gens mal intentionnés, & qui ne reſpiroient que le trouble & la diſcorde, il méditoit des projets qu'il ſoutiendroit les armes à la main, à la ruïne de ce même Empire, dont il vouloit faire paſſer les Droits & la Couronne ſur la tête des

Rois de France, pour égaler la gloire de Charles le Grand, dont il portoit le nom, ajoûtant que comme jusqu'au dernier soupir, & quand même on lui mettroit le poignard sous la gorge, il soutiendroit l'Eglise & l'Empire contre les attentats de leurs ennemis; il le prioit aussi de bien informer l'Empereur Maximilien de tout ce qui se passoit, & de l'exciter à acourir avec toutes ses forces & celles des Princes ses Alliés, au secours de l'Eglise Romaine, dont il étoit l'unique Avocat, des Droits de l'Empire & de l'Italie qui périssoit. Le Prince promit d'executer à la lettre les Ordres de Sa Sainteté; mais il connut bientôt, comme tout le monde, que ce discours n'avoit rien de solide, & n'étoit qu'une pure forfanterie; car à peine les armes du Roy toucherent aux confins de l'Etat Ecclésiastique, qu'il retomba dans ses premieres irrésolutions. Il

craignit que les préparatifs qu'il avoit fait pour sa défense, & dont il s'étoit tenu si fort, n'irritassent encore l'esprit de Charles, sans pouvoir le garantir de son couroux, & se détermina enfin à reprendre les voyes d'acommodement qu'il avoit déja ouvertes auprès de Sa Majesté, par le Cardinal Ascagne, & depuis lui par l'Evêque de Concordia & de Terni, & par Maître Gratien son Confesseur. Il envoya donc le Cardinal de S. Severin, qu'il avoit relâché de Prison, pour traiter avec le Roy, qui s'étoit arrêté à Népi, comptant que l'attachement de toute la Maison de ce Cardinal pour Sa Majesté le lui rendoit très agréable; mais il le chargea d'instructions si embrouillées & si équivoques, qu'il étoit aisé de voir qu'il cherchoit à consumer le tems en négociations, sans avoir dessein de rien conclure. Cependant il fut bientôt obligé de

prendre un parti, ſurtout quand il vit les François en-deçà du Tibre, maîtres des plus importantes Places du Patrimoine de S. Pierre & de toute la Campagne, juſqu'au pied du Mont-Marie, les Colonnes s'étendant depuis Nettuno juſqu'à Oſtie, & commandant dans le reſte du Pays juſqu'aux Portes de Rome, qu'ils tenoient aſſiégées par la diſette des vivres. Les Urſins s'accommodant à la fortune du Vainqueur, étoient paſſés eux & leurs Etats au ſervice du Roy, & Rome même que les divers caractéres des Nations qui la compoſent entretient toujours dans une certaine émotion, ſi fort agitée dans ce moment, qu'elle ne menaçoit pas moins que d'une révolution entiére. A la vuë de ces objets il reſta ſi conſterné, que n'ayant plus ni force, ni conſeil, ni prévoyance, les larmes aux yeux il conjuroit ſes Domeſtiques de ne le point aban-

donner, résolu qu'il étoit de sortir de Rome, & de chercher ailleurs sa sûreté, accompagné des Cardinaux ausquels, dans un Consistoire, il avoit fait signer une promesse de le suivre; mais le Cardinal de Valence, qui en abandonnant Rome, ne comptoit pas tant céder le Champ & la Victoire à ses ennemis, qu'ôter pour toujours à sa grandeur l'espérance de se relever, retint le Pape par son adresse, l'assurant que le Peuple défendroit constament la Ville, & ne trahiroit point la foy qu'il devoit à Sa Sainteté; en effet pour l'y engager, il s'abaissa jusqu'à flatter, par les priéres les plus humbles, & par toutes sortes de promesses, ceux qu'il crut avoir le plus de pouvoir sur son esprit, & s'attacha surtout aux Chefs des Nations Etrangéres. Il parla aux François & aux Espagnols, & fit ensorte, pour une plus grande sûreté, que le Pape parlât lui-

même aux Chefs des Nations Allemande, Flamande & Bourguignone, qui par leur grand nombre formoient un Corps considérable.

Ceux-ci s'étant assemblés après s'être long tems consultés, répondirent qu'ils avoient des Chefs dont ils dépendoient, & sans l'ordre desquels ils ne pouvoient promettre aucun service : réponse qui quoique indifferente en elle-même, donna cependant lieu de croire qu'ils penchoient plus pour le Roy que pour le Pape, & que cette partialité pourroit bien être l'effet de quelque intrigue de Raymond Perraut, Cardinal de GURCK ; il étoit François de Nation, mais il devoit la Pourpre qu'Alexandre lui avoit donnée, à la faveur de l'Empereur Maximilien, dans les Etats duquel il avoit résidé en qualité de Nonce Apostolique, pour recevoir les contributions qu'on levoit sous les trois Pontificats

précédens pour la guerre des Turcs.
Les Borgia ne ſe tromperent guéres en cela ; car ces jours mêmes, le Cardinal qui ſe trouvoit dans l'Armée du Roy, près de Rome, y fit tenir cette Lettre aux Principaux de ces trois Nations.

A Nos très-chers Freres & Amis les Prélats, & autres de la Nation Allemande, & Sujets de l'Illuſtriſſime Archiduc Philippe, qui ſe trouvent de préſent à Rome.

MES Très-Chers Freres, Dieu qui ſonde les cœurs & les reins des hommes, nous eſt témoin que nous avons fait tous nos éforts auprès du Roy Très-Chrétien, tant au nom du Pape qu'en notre nom particulier, pour rétablir entre ce Prince & Sa Sainteté une parfaite union & une bonne correſpondance ; que ſi notre deſſein ni nos ſoins n'ont pas réuſſi, & j'ignore

j'ignore par la faute de qui ce peut être ; je puis du moins aſſurer qu'on ne doit point l'imputer au Roy très Chrétien, qui n'a d'autre deſir que de ſe montrer, à l'exemple de ſes Prédéceſſeurs, Fils très dévot du Souverain Pontife & du S. Siége ; mais je crains bien que Dieu n'y ait mis obſtacle en punition de nos péchés, & que quand même il ſeroit apaiſé par les priéres des âmes pieuſes, cette Paix ne puiſſe ſe conclure bientôt, à cauſe des ennemis du Roy très Chrétien, que l'on dit être dans notre Ville ; cependant j'ai obtenu de Sa Majeſté que ſes Troupes ne feroient aucun tort aux Courtiſans, ni même à tous ceux généralement que l'on ne trouveroit point les armes à la main, & ſurtout Elle a déclaré qu'elle entendoit que les Sujets de mon Séréniſſime Seigneur le Roy des Romains, toujours auguſte, & de ſon Illuſtriſſime Fils le Prince Philippe,

Archiduc d'Autriche & Duc de Bourgogne fussent traités aussi favorablement que les siens propres ; Elle m'a même à cet effet envoyé de Bracciano, vers Monseigneur le Comte de Montpensier son cousin & son Lieutenant Général, pour lui recommander de sa part qu'il prît garde que ses soldats ne fissent aucun tort aux habitans de Rome, & surtout aux Cardinaux de l'Eglise Romaine, Courtisans & Citoyens, & particulierement à vous Mes Très-Chers Freres ; c'est ce dont j'ai jugé à propos de vous instruire, afin que si, ce qu'à Dieu ne plaise, les Troupes du Roy très Chrétien entrent dans la Ville à main armée, vous soyez informés de sa bonne volonté à votre égard, & puissiez conserver vos vies & vos biens. Je serois d'avis que sous le bon plaisir du Secretaire de M. le Cardinal de Sion à qui j'écris en votre faveur, vous vous re-

tiraffiez tous dans ma maifon, au cas qu'il arrivât quelque tumulte; car je me fouviens toujours que Dieu m'a tiré du néant, m'a élevé aux honneurs du Cardinalat, par le moyen de la faveur de l'Empereur, de glorieufe mémoire, Pere du très Sérénifſime Roy des Romains, & celle des Princes Electeurs; c'eft pourquoi je ne cefferai point, tant que je vivrai, de leur en témoigner ma reconnoiffance, en les fervant eux & les leurs comme fi j'étois né leur Sujet. Adieu Mes Très-Chers Freres, & priez Dieu avec moi qu'il veuille réunir les Princes Chrétiens par une Paix générale pour faire enfuite tous enfemble la guerre aux Turcs. De Formella, le 23. Décembre. Votre ami le Cardinal de GURCK.

Les chofes étant donc parvenuës au-dehors & au-dedans de Rome, à un tel point, qu'il étoit auffi facile au Roy d'attaquer le Pape, qu'impoffi-

ble au Pape de se deffendre ; & celui-ci voyant bien qu'on lui arrache ro de force s'il persistoit dans ses refus, ce que l'on recevroit comme une fa_veur s'il se résolvoit à l'accorder ; il céda à la nécessité, & aima mieux courir les hazards d'une Paix faite à la hâte, que de s'exposer à une ruîne totale, en continuant la guerre avec si peu d'avantage. Cependant le Roy, qui vouloit rendre ses devoirs au S. Siége, & n'en point venir avec le Pape à une rupture ouverte, avoit envoyé à Rome, la veille de Noël, le Sénéchal de Beaucaire, avec le nom d'Ambassadeur, le Maréchal de Gié & le Président de Gannay, pour y préparer son Entrée ; ils étoient chargés de demander qu'on renvoyât Ferdinand & ses Troupes, que l'on laissât entrer librement Sa Majesté & son Armée, & qu'on lui fournît de Vivres, à ses dépens toutesfois, & tout ce qui lui se-

roit néceſſaire pendant ſon ſejour dans l'Etat Eccléſiaſtique. Quelques dures & dangereuſes que ces propoſitions paruſſent au Pape, comme la conſcience lui reprochoit d'avoir été le premier à animer Charles à venir en Italie, de l'avoir enſuite abandonné & traverſé de tout ſon pouvoir, & de s'être ligué avec ſes ennemis, auſquels il avoit fourni toutes ſortes de ſecours, il ne jugea pas à propos, ſe trouvant entre deux dangers, de s'opoſer au plus grand ; & le jour de Noël il envoya au Roy le Cardinal de Montréal, ſon neveu, remettre à la diſpoſition de Sa Majeſté l'heure & l'ordre de ſon Entrée dans Rome. Pour lui, le matin, avant de célébrer la Meſſe, il expoſa au Duc de Calabre, en préſence de tous les Cardinaux, les raiſons qui l'obligeoient à plier ſous le bonheur de Charles, ne voulant point expoſer à la fureur du

ſoldat la dignité Pontificale & les choſes ſaintes de Rome ; il le pria enſuite, puiſque ſon Armée étoit encore toute entiere, de vouloir bien ſe retirer en lieu où ſa valeur pût acquérir toute la gloire qu'il lui ſouhaitoit depuis long-tems, ajoûtant qu'il avoit obtenu du Roy de France un ſauf-conduit, afin qu'il pût, ſans être inquiété, rentrer dans les Etats du Roy ſon pere.

Le jeune Prince plein d'ardeur répondit à ce diſcours, que puiſqu'il n'étoit point aſſez heureux pour rendre quelque ſervice à Sa Sainteté & au Sacré Collége, comme il l'avoit toujours deſiré ainſi que ſes peres, il étoit prêt à s'en retourner ; mais qu'il étoit obligé à Sa Sainteté du ſauf-conduit qu'Elle lui offroit, les Princes de la Maiſon d'Arragon n'en recevant jamais d'autre que celui qu'il portoit (ce qu'il dit en montrant ſon Epée & ſon Bouclier) car il étoit venu à cette Au-

dience armé de toutes piéces. Quand la Messe fut dite il baisa les pieds, les mains & le front du Pape, & prenant congé des Cardinaux il partit tout de suite, reconduit assez loin par le Cardinal Ascagne, à qui la crainte des François avoit fait rendre la liberté le matin même, & jusqu'à la Porte de S. Laurent par les Cardinaux Caraffe & de Valence.

Ce dernier, dans cet adieu, essaya par les termes les plus forts d'engager le Duc à se payer de la nécessité qui avoit forcé le Pape de s'accorder avec les François, & de l'assurer que cela ne pourroit jamais rompre l'union de sang, d'interêt & d'amitié qui étoit entre eux, ni l'attachement inviolable que sa Maison avoit pour la Sérénissime Maison d'Arragon, jurant qu'il ne desiroit & n'attendoit que l'occasion de le lui prouver par les effets. Si jamais il dit la vérité, ce fut

alors, car dans le fond il ne pouvoit ſuporter que la grandeur de ſa fortune dépendît du bon plaiſir de la France; & cependant quatre jours après, qui fut le dernier jour de l'an 1494. il eut le chagrin de voir le Roy Charles avec toute ſa Majeſté, & la terreur d'une puiſſante Armée, faire ſon Entrée dans Rome, en Vainqueur & en Maître abſolu.

Le Pape voulut qu'avec l'Evêque de Népi, ſon Secretaire, & les autres qui devoient aller au-devant du Roy, le complimenter de la part de Sa Sainteté, du Sacré Collége & du Peuple Romain, il y allât auſſi un de ſes premiers Maîtres des Cérémonies, pour l'informer de celles qui devoient ſe faire à ſon Entrée, ſelon le Cérémonial de la Cour de Rome, & prendre là-deſſus ſes ordres, qu'il avoit ordonné que l'on executât ponctuellement.

Charles dit qu'il vouloit entrer la nuit, & ſans aucun apareil, lui ſuffiſant, comme je penſe, de la Pompe de ſon Armée, qui à la ſombre clarté des illuminations qui ſe firent dans toutes les ruës, & au milieu des acclamations continuelles que faiſoient retentir les noms de France, de Colonne & de la Roüere, rendit cette Entrée également terrible & admirable aux Romains, qui depuis pluſieurs Siécles n'avoient rien vû de ſemblable. Le Maître des Cérémonies employa une partie du tems de la Marche, à inſtruire le Prince de la façon dont il devoit ſe gouverner avec le Pape, en public & en particulier, & comment il devoit agir tant dans ſon Palais que dehors, avec les Cardinaux, les Fils du Pape & les autres Seigneurs de la Cour ; mais le Roy qui ne vouloit en cela d'autre loy que ſa volonté, ſans faire aucune atten-

tion à ce qu'il difoit, s'amufa à le queftionner fur l'état où fe trouvoit le Pape, fa façon de vivre & la forme de fon Gouvernement ; il lui demanda quels étoient fes Confidens & fes principaux Miniftres, & s'informa de la fanté de fes Fils, & furtout du Cardinal de Valence, fur le caractére & les actions duquel il entra fi fort dans le détail, que le Maître des Cérémonies marque dans fon Journal, qu'il lui avoit été impoffible de lui répondre pleinement.

Le Roy mit pied à terre au Palais de S. Marc, qui lui avoit été préparé par le Pape. On marqua dans le voifinage les quartiers de deux gros Corps de Cavalerie & d'Infanterie, pour la garde de fa Perfonne, & l'on barricada avec l'Artillerie les ruës qui y abouti ffoient; le refte de l'Armée fut logé chez le Bourgeois. Le Maréchal de Gié demanda les clefs de la porte du

Jardin de Belvédére & de toutes les autres de la Ville, plus pour l'honneur du Roy, que pour ſa ſûreté, le Duc de Calabre les ayant euës tout le tems qu'il étoit demeuré à Rome.

Le Pape ſe tenoit reſſerré dans le Vatican, ſans ſe montrer qu'aux Offices Divins, où l'apelloit la ſolennité de ces jours, attendant que toutes les conventions fuſſent réglées ; ce qui n'étoit pas ſans de grandes difficultez.

Cependant le Roy reçut les viſites de tout le Sacré Collége, excepté des Cardinaux Caraffes & Urſin, qui par des interêts particuliers ne voulurent jamais ſe ſéparer du Pape. Le Cardinal de Valence lui rendit auſſi ſes devoirs, & employa tout ſon art pour lui perſuader que ſi le Pape s'étoit lié avec les Ennemis de Sa Majeſté, & s'étoit déclaré ouvertement contre Elle, il ne l'avoit fait que lorſque l'Italie entiere publioit que ſon inten-

tion n'étoit point de ſuivre ce qu'Elle avoit déclaré de ſes deſſeins ; mais qu'ayant reconnu la fauſſeté d'un bruit ſi injurieux, & la fin glorieuſe qu'Elle ſe propoſoit dans ſes entrepriſes, il n'avoit plus cherché que les occaſions de ſe retirer honnêtement d'avec le Roy de Naples, pour concourir de tout ſon cœur & de toutes ſes forces au ſuccès de l'expédition qu'Elle méditoit, comme Elle n'auroit pas tardé de l'éprouver éficacement dans tout ce qui auroit dépendu du S. Siége & de la Maiſon des Borgia.

Le Roy, comme j'ai dit, avoit à ſa ſuite un nombre de Cardinaux & de Barons Romains très conſidérable ; ces Seigneurs s'éforcerent par les plus preſſantes inſtances, de l'engager à ne point laiſſer échaper une ſi belle occaſion de délivrer l'Egliſe d'un homme, qui en ayant obtenu le Gouvernement par de mauvaiſes voyes,

& s'y comportant encore plus méchamment, ne promettoit rien moins, délivré qu'il feroit une fois des Armes de Sa Majesté, que de s'abandonner à toutes fortes de cruautez pour élever fes parens fur la ruïne de fes ennemis. Ils lui repréfenterent que le fervice qu'il rendroit en cela à toute la Chrétienté, étant de la derniere conféquence, la gloire qu'il en retireroit égaleroit celle des Empereurs Conftantin, Charles le Grand, Louis le Pieux & les autres Rois de France, qui tous avoient comblés les Papes d'honneurs & de richeffes. Mais Charles qui ne penfoit qu'à la Conquête de Naples & à celle de l'Orient, que les Courtifans lui faifoient auffi facile que digne de fa valeur, ne put fe réfoudre à violer en aucune façon l'autorité ni la dignité Pontificale; & fes Confeillers qu'il écoutoit plus volontiers, gagnés par l'argent & par

les promesses d'Alexandre, ne voulûrent pas souffrir qu'il s'embarassât dans les affaires de l'Eglise au-de-là de ses interêts ; ainsi les Cardinaux Pallavicin, d'Alexandrie, Carvaïale & Riare, qui négocioient pour le Pape auprès du Roy, eûrent lieu d'aplanir par leur habileté les difficultez qui s'étoient élevées, dont une entr'autres pensa faire tout rompre ; c'étoit la consigne du Château S. Ange que le Roy demandoit pour sûreté des promesses qu'on lui faisoit, & que le Pape s'obstinoit à refuser, en ayant fait sa retraite & celle des Cardinaux Caraffe, de Cantorbery, Montréal, Ursin & Valence ; on fut même sur le point d'en venir aux armes, les François ayant tiré par deux fois leur Artillerie du Palais S. Marc, pour attaquer le Châtean, mais à la fin le Roy s'en désista, & il fut arrêté qu'entre Sa Majesté & le Pape il y auroit une

bonne amitié & une solide union pour leur défense commune.

Que le Pape donneroit au Roy l'Investiture du Royaume de Naples, & que jusqu'à ce que la Conquête en fut achevée, on lui donneroit pour sa sûreté & pour la commodité de ses Armées, les Forteresses de Civitta Vecchia, de Terracine & de Spolette; ce qui ne fut point executé à l'égard de cette derniere Place, étant d'une plus grande conséquence pour le Pape que pour le Roy.

Qu'il y auroit Amnistie générale & sincére pour tous les Cardinaux & Barons qui avoient suivi le Parti Royal.

Qu'en vertu du payement que le Roy devoit faire immédiatement de la somme de deux mille cinq cent écus; & pour caution des Marchands Vénitiens & Florentins, qui étoient engagés à la rendre au bout de six mois, le

Pape remettroit entre les mains de Sa Majesté Zizim, frere de Bajazet, Sultan des Turcs, dont nous parlerons plus amplement.

Et qu'enfin le Cardinal de Valence suivroit le Roy, sous le nom de Légat Apostolique ; mais en effet, pour otage de la foy de son Pere, qui sçachant bien qu'elle étoit suspecte, travailloit encore à tromper tout le monde par les mêmes moyens que l'on prenoit pour s'assurer de lui.

Ceux qui connoissoient à fond le caractére d'Alexandre jugerent que cet accord ne dureroit qu'autant que Charles resteroit dans l'Etat Ecclésiastique, les conditions en ayant été reçuës d'un côté en Vaincu, & dictées de l'autre en Vainqueur.

Les Cardinaux qui suivoient le Roy, & qui auroient voulu qu'il eût employé ses armes à les venger de leurs ennemis avant que de les tourner vers

Naples, ſe plaignirent hautement de ce Traité, diſant qu'il étoit hors de ſaiſon, honteux & inutile à Sa Majeſté, & ruineux pour ſon Parti.

Les Cardinaux Aſcagne & Lunat entr'autres en fûrent ſi piqués, que le même jour que le Roy devoit s'aboucher avec le Pape, ils retournerent à Milan, pleins de mauvaiſe volonté & de deſſeins d'exciter de nouveaux troubles.

Cette entrevuë de Charles & d'Alexandre ſe fit la premiere fois dans le Jardin ſecret du Vatican, où le Roy, à la priére du Pape, s'étoit logé le matin. Auſſitôt qu'on lui eût dit que Sa Sainteté venoit par ſa Galerie du Château S. Ange au Palais, il deſcendit au plus vîte avec ſa Suite dans le Jardin ſecret, & y arriva au moment que le Pape entroit; ainſi je ne ſçai comment le Cardinal Eloy, que d'ailleurs j'eſtime infiniment, a pû donner

pour vrai, & même pour vrai-ſemblable, que le Roy de France ayant marché en Italie, & tout ayant plié devant lui, il étoit entré dans Rome l'eſprit irrité contre Alexandre, dont il avoit apris les actions tout à fait indignes de la ſainteté du Pontificat; mais qu'ayant été conduit dans un Jardin, où ce Pape étoit, il l'avoit trouvé priant à deux genoux; & que lui & les Seigneurs qui l'accompagnoient, étonnés de ce qu'ils voyoient, crûrent avoir été ſurpris par de faux raports, & changerent en reſpects & vénération la haine qu'ils avoient auparavant contre lui; que ce fut de la ſorte qu'il adoucit l'eſprit des François. Je trouve écrit, par des perſonnes qui fûrent témoins de la choſe même, que le Pape étant deſcendu de la Galerie dans le Jardin, & le Roy s'avançant vers lui, en s'agenouillant dans les diſtances marquées par le Cé-

rémonial Romain, Sa Sainteté ne fit pas ſemblant de le voir venir, les arbres qui étoient entr'eux donnant aiſément couleur à cette feinte, juſqu'à ce qu'étant fort proche, & ſe baiſſant pour la troiſième fois, le Pape, comme s'il ne ſe fût aperçu qu'alors de ſon arrivée, ſe découvrit, courut empêcher le Roy de ſe mettre le genouil en terre, le ſoutenant par les bras, le baiſa tendrement au front, & ne voulut point ſe couvrir que le Roy ne ſe fût couvert; là, après s'être complimenté quelque tems debout, le Roy pria inſtamment Sa Sainteté de créer Cardinal Guillaume Briçonnet, Evêque de S. Malo, ſon Miniſtre & ſon Favori; le Pape promit au Roy de le ſatisfaire, & ordonna que l'on cherchât une Chape & un Chapeau de Cardinal. On prit auſſitôt la Chape du Cardinal de Valence, & le Chapeau de celui de Cantorberi, ce qui fit croi-

re à Charles que la Cérémonie s'en alloit faire ſur le même lieu ; mais le Pape l'ayant pris par la main le conduiſit dans la Chambre du Perroquet, où après s'être entretenus quelque tems enſemble, il feignit de ſentir les atteintes d'une Syncope, ſans aucune autre raiſon, je crois, que celle de ſuivre en cela la coutume qu'il avoit priſe de feindre ſans ſujet. Cet accident fit aſſeoir l'un & l'autre auprès d'une fenêtre, le Pape ſur une chaiſe-baſſe, & le Roy ſur un tabouret; le Pape ſe leva enſuite, & ſe mit dans un fauteuil qui étoit à ſa droite, d'où il propoſa en peu de mots, & proclama Cardinal, du conſentement de tous les Cardinaux préſens, l'Evêque de S. Malo, qui fut par les mains du Pape même vêtu de la Pourpre & honoré du Chapeau.

La Cérémonie achevée le Pape ſe leva de ſon fauteuil, prit encore le

Roy par la main, & lui dit qu'il le vouloit conduire jusqu'à son apartement, ce que le Roy ne voulant point absolument souffrir, il le fit accompagner de tous les Cardinaux qui s'étoient trouvés au Consistoire.

Après quoi le Cardinal de Valence fit remettre aux Ecossois de la Garde la grande Porte du Palais, & celles de toutes les Chambres qui conduisoient à l'apartement du Roy.

Le lendemain, comme le Pape, suivant son génie, consultoit avec les Cardinaux du Palais, & surtout avec le Cardinal de Valence & les Maîtres des Cérémonies, de quelle façon il recevroit Charles dans un Consistoire public, le jeune Monarque, qui pensoit à toute autre chose qu'à de vaines Cérémonies, survint tout à coup pour régler avec Sa Sainteté de certains Articles que l'on avoit réservés dans le Traité; ils disputerent long tems, &

enfin convinrent que ceux qui ne faisoient point de difficulté seroient arrêtés & dressés sur le champ, ce qui fut fait, & que les deux les plus débattus resteroient indécis. L'un de ces deux points étoit l'Investiture du Royaume de Naples, que le Pape ne vouloit point accorder au préjudice d'Alphonse, qui en étoit en possession, & l'autre étoit la sûreté qu'il demandoit au Roy, comme il renvoyeroit à Rome, au bout de six mois, Zizim, frere du Grand Seigneur; car le dernier point surtout repugnant directement au dessein que ce Prince avoit formé de passer en Orient après la Conquête de Naples, expédition qu'il ne pouvoit pas même commencer en si peu de tems, il essayoit d'en faire désister le Pape, ou du moins de ne s'obliger que de telle façon, que par ses promesses n'engageant aucun de ses amis ni dans sa personne ni dans ses biens,

il fut toujours en liberté de ſuivre le parti qu'il ſeroit de ſon interêt de prendre.

Sa Sainteté deux jours après tint un Conſiſtoire public pour recevoir le Roy au Serment d'Obédience, & que pour pluſieurs raiſons Elle attendoit ſi impatiemment, que je croi que le plaiſir qu'elle en eut ſuffit pour balancer le chagrin que pouvoit lui donner la chute du Royaume de Naples, que d'ailleurs Elle voyoit inévitable. Charles entra dans le Conſiſtoire avec une ſuite magnifique de Prélats & de Seigneurs François & Italiens, & fut reçû par quatre Cardinaux, dont deux s'étant placés à ſes côtés, le conduiſirent devant le Pape. Après qu'il lui eut fait les Révérences preſcrites, & qu'il lui eût baiſé les pieds, la main & le front, le Cardinal de Valence, qui comme Diacre, étoit auprès du Trône Pontificale fit, ſigne au Premier

Préſident du Parlement de Paris de faire pour le Roy le Serment que l'on attendoit; lequel parla ainſi.

„ Très Saint Pere, voici mon Roy „ qui vient en Perſonne rendre à vo- „ tre Sainteté l'obéiſſance qui lui eſt „ duë ; mais comme la coutume en „ France eſt que le Vaſſal qui fait „ Hommage à ſon Seigneur reçoit de „ lui toutes les faveurs qu'il lui de- „ mande, & Sa Majeſté ſe flatant que „ votre Sainteté n'en uſera pas moins „ généreuſement à ſon égard, Elle la „ prie très inſtamment de lui accor- „ der trois graces.

„ La premiere eſt la confirmation „ des Priviléges déja obtenus pour le „ Roy lui-même, pour la Reine ſon „ Epouſe & le Dauphin ſon Fils, & „ de tous les autres qui ſont compris „ dans un Livre particulier, dont il „ nomma le titre.

„ La ſeconde, l'Inveſtiture du „ Royaume

Royaume de Naples pour lui & «
pour les ſiens. «

Et la troiſième, la renonciation «
de la part de Votre Sainteté, à tou- «
tes promeſſes & sûretés déja accor- «
dées, la reſtitution de Zizim, frere «
du Grand Seigneur. «

Le Pape reſta quelque tems ſurpris de ces demandes imprévuës ; cependant il répondit d'un eſprit aſſez libre, qu'il accorderoit volontiers la confirmation des Privileges dont on parloit, ſelon toutefois qu'ils étoient en uſage ; que pour l'Inveſtiture du Royaume de Naples, comme il s'y agiſſoit de l'interêt d'un troiſième, il étoit néceſſaire d'en délibérer meurement avec les Cardinaux, & qu'il feroit enſorte avec eux que Sa Majeſté ſeroit entiérement ſatisfaite ; & que quant à ce qui regardoit Zizim, il remettoit à un autre tems à en conférer avec Sa Majeſté & avec le Sacré College, & qu'il

ne falloit point douter qu'il n'y auroit aucune difficulté sur ce sujet. Charles se contenta de cette réponse, dans l'idée qu'ayant une fois déclaré sa volonté en plein Consistoire, on n'oseroit point lui refuser ce qu'il demandoit par faveur, lorsqu'il pouvoit le prendre de force; ainsi il fit en peu de mots son Acte d'Obédience, & s'étant ensuite levé, le Premier Président l'exposa en ces termes.

„ Très Saint Pere, c'est un ancien „ usage chez les Princes Chrétiens, & „ surtout chez les Rois de France, de „ témoigner par leurs Ambassadeurs, „ aux Souverains Pontifes que Dieu „ met à la tête de son Eglise, le respect „ qu'ils ont pour le Saint Siége; mais „ le Roy très Chrétien étant poussé „ par sa dévotion à visiter les Sépul„ chres des S. S. Apôtres, a voulu, „ non par des Ambassadeurs ou des „ Envoyés, mais en propre Personne,

s'acquitter de ce devoir ; il vous re- «
connoît donc, très S. Pere, pour le «
véritable Vicaire de Jesus-Christ, «
& le légitime Successeur des Apôtres «
S. Pierre & S. Paul, & vous protes- «
tant du même respect filial que les «
Rois ses Prédécesseurs ont toujours «
voués & rendus aux Souverains «
Pontifes, il s'offre, lui & toutes les «
forces de son Royaume, au service «
de votre Sainteté & du S. Siége. «

Le Pape prenant de la main gauche la main droite du Roy, répondit en peu de mots, & lui fit tout l'honneur possible, l'apellant particuliérement le Fils aîné de l'Eglise.

La Cérémonie étant ainsi finie, ils sortirent, le Pape conduisant toujours le Roy par la main, jusqu'à ce que dans la chambre des Ornemens, s'étant deshabillé, il fit mine de vouloir accompagner Sa Majesté jusques dans sa chambre ; ce que le Roy ne permet-

tant pas, ils se séparerent & retournerent chacun dans leur apartement.

Cette Cérémonie se fit le 20. de Janvier 1495. Le Roy resta encore huit jours à Rome, & pendant ce tems il assista à une Chapelle Pontificale, qui fut tenuë à S. Pierre; il fit une Cavalcade dans la Ville, avec le Pape & les Cardinaux, jusqu'à l'Eglise de S. Paul, & se trouva à un Consistoire secret, où le Pape, à sa sollicitation, créa Cardinal l'Evêque du Mans, de la Maison de Luxembourg, & son cousin germain. Que si dans toutes ces occasions Charles ne fit que ce qu'il lui plut de toutes les instructions que le Maître des Cérémonies lui donna, cependant il rendit au Pape les mêmes honneurs que la pieté la plus respectueuse de ses Ancêtres avoit jamais accordé à la Thiare, comme de son côté Sa Sainteté lui donna toutes les marques d'estime & d'affection auf-

quelles l'obligeoient & l'ancienne idée de ſa grandeur, & la crainte préſente de ſes armes.

Le Roy, trois jours avant qu'il dût ſortir de Rome, ſe retira au Palais de S. Marc, & le jour de ſon départ pour Naples, dont une bonne partie de ſon Armée avoit déja pris le chemin, il alla à cheval & en armes à la tête de ſa Nobleſſe & des Troupes qui lui reſtoient, trouver au Vatican le Pape qui l'attendoit avec treize Cardinaux; il s'entretint quelque tems avec lui-ſeul, & puis y joignit le Cardinal de Valence. Lorſqu'il prit congé de Sa Sainteté il ſe mit à genoux & lui demanda ſa bénédiction; mais Alexandre ne voulant point lui permettre de lui baiſer les pieds, le ſoutint par le bras, & le baiſa au front avec l'affection du plus tendre des peres, quoiqu'il conſervât dans ſon cœur tout le fiel d'un implacable ennemi.

Le Roy étant descendu du Palais remonta à cheval, & s'arrêta assez long tems pour attendre le Cardinal de Valence qu'il devoit emmener, selon le Traité, & qui étoit resté avec le Pape pour prendre avec lui les derniers arrangemens; car ils avoient résolu de traverser en tout ce qui dépendroit d'eux les desseins de ce Prince, autant pour contenter la haine qu'ils lui portoient, & par la diversité des caractéres, & par les contradictions qui s'étoient élevées entr'eux, que pour se faire raison de certaines nouvelles offenses, qui quoiqu'on les eût dissimulées, avoient piqué au vif la Maison de Borgia, & lui en rendoient la vengeance indispensable. Enfin le Pape ayant renvoyé ce Cardinal, celui-ci descendit à la porte du Jardin secret où le Roy l'attendoit; & lorsqu'il fut monté sur sa Mule, il présenta à Sa Majesté six chevaux dignes par

leur beauté d'être offerts à un si grand Monarque. Ils prirent aussitôt le chemin de Marino, où alloit en même tems Zizim, que le Pape avoit donné au Roy sans nulle réserve, mais qu'il avoit mis auparavant en tel état, que toute condition devenoit inutile.

Les Cardinaux de S. Pierre ès liens, Savello, Colonne & de GURCK suivoient aussi Charles; ce dernier étoit plus irrité que jamais contre Alexandre; car ayant été quelques jours auparavant lui faire soumission, & chercher à rentrer en grace, action à laquelle les autres Cardinaux mécontens, soit par haîne, soit par fierté, n'avoient pas voulu penser en aucune façon, le Pape dans le moment même de la reconciliation, l'ayant piqué par quelques paroles pleines d'orgueil & de malignité, il ne put modérer le feu d'un juste couroux, & avec la liberté de sa Nation, il lui repro-

cha en face la Simonie de ſon élection, ſes diſſolutions, la noirceur de ſon âme, ſa duplicité dans les négociations, l'infidélité de ſes promeſſes, & ſurtout l'intelligence qu'il entretenoit depuis long tems avec le Turc, à qui, pour un interêt particulier, il avoit donné avis du deſſein que le Roy avoit de paſſer en Orient, l'excitant à ſe précautionner contre une entrepriſe ſi ſainte, & qui devoit plutôt être ſoutenuë par tous les Princes Chrétiens, que traverſée par le Chef de l'Egliſe & le Vicaire de Jeſus-Chriſt.

Le Roy coucha la premiere nuit de ſon voyage à Marino, il y reçut la nouvelle, qu'Alphonſe, troublé plutôt par de certaines viſions ou terreurs paniques que lui cauſoient les remords d'une conſcience chargée de mille crimes, que par aucune lâcheté ou foibleſſe d'eſprit que l'on eût aupa-

ravant remarqué en lui, s'étoit enfui en Sicile, sur quatre Galéres légeres, emportant avec lui ses plus précieux trésors; qu'il avoit laissé dans son Royaume la conduite de la guerre à son fils Ferdinand: & que ce Prince qui donnoit de grandes espérances, autant aimé que son pere étoit haï, avoit été sur le champ reconnu Roy, avec un aplaudissement général de tous les Peuples.

Le lendemain il ne passa point Vélétri, le Cardinal de Valence l'accompagna jusqu'à son logement, & s'étant ensuite retiré dans le sien, il attendit quelque tems que la nuit eût répandu son obscurité; alors à la faveur de l'ombre il sortit de la Ville déguisé en valet d'écurie; il trouva à un demi mille un de ses gens qu'il avoit fait rester derriere avec deux coureurs choisis, sur l'un desquels étant monté, & lui ayant donné l'autre, il prit le

galop à toute bride, & arriva à Rome long tems avant le jour. Il mit pied à terre chez Florés, Auditeur de la Rotte, & s'y reposa quelques heures, puis ayant fait venir du Palais, des domestiques, des habits & des chevaux, il se rendit auprès du Pape, qui loin d'être surpris ou fâché de ce retour, le reçut avec joye, charmé de voir réussir si heureusement ce qu'ils avoient concerté ensemble.

Les François ne s'aperçûrent que le lendemain matin de cette évasion, quand l'heure fut venuë à laquelle le Cardinal devoit se trouver auprès du Roy; ce qui ayant été raporté à Sa Majesté, Elle ordonna sur le champ au Prince Philippe de Bresse, qui fut peu de tems après Duc de Savoye, de retourner à Rome, comme il fit le même jour, s'en plaindre vivement au Pape, & lui dire qu'il comprenoit bien que cela ne s'étoit point fait sans sa parti-

cipation & sans son ordre, que c'étoit une preuve sensible de son peu de sincérité, & de l'intelligence qu'il avoit toujours entretenuë avec les ennemis pour ruîner ses entreprises ; que ce n'étoit sûrement que sur cette intelligence que quelques heures avant la fuite du Légat, Fonseque Ambassadeur près de sa Personne, pour Ferdinand Roy d'Arragon, avoit avec une insolence extraordinaire, & contre l'accord fait avec son Maître, essayé de le détourner de la guerre de Naples, la lui déclarant à lui-même, déchiré en sa présence le Traité signé de sa main & de celle de Ferdinand, & ordonné à quelques Capitaines Espagnols, qui étoient à son service, de se retirer de l'Armée dans l'espace de trois jours, sous peine de rébellion ; mais cependant que toutes ces choses ne le chagrinoient & ne l'inquiétoient en aucune façon ; qu'il se reposoit sur

ſon bon droit, ſur la droiture de ſes intentions & ſur la force de ſes armes, qui ſçauroient rendre inutiles ſes indignes artifices, & terraſſer ſes ennemis. Les François honteux & piqués d'avoir été joués de la ſorte, publioient pour confirmer que cette fuite avoit été méditée dès Rome, que le Cardinal, afin de les rendre plus négligens à l'obſerver, & leur perſuader que ſon deſſein étoit de les ſuivre par tout, avoit amené de Rome dix-neuf Fourgons, couverts de riches houſſes, & extrémement chargés en aparence; qu'à la premiere couchée il en avoit fait décharger deux, & avoit étalé une quantité incroyable de vaiſſelle d'argent, qu'il conduiſoit pour ſon voyage, voulant par là donner à penſer de la magnificence & de la richeſſe des autres Chariots, & inſinuer tacitement qu'un homme qui marchoit avec un ſi gros équipage n'étoit pas

pour disparoître si vîte ; que cette montre pompeuse ayant été faite, & les Fourgons rechargés, il avoit ordonné le lendemain à ceux qui les conduisoient, de marcher à petit pas, ensorte que restans les derniers, & se trouvant hors de vuë, ils pussent en sûreté reprendre le chemin de Rome; ce qui étoit arrivé sans peine, & personne n'ayant eû le moindre soupçon d'un semblable tour ; mais que le bruit s'étant répandu dans l'Armée que le Cardinal s'étoit enfui, les Soldats, qui en fureur s'étoient jettés sur son bagage, n'avoient trouvé dans les dix-sept autres Fourgons que des pierres & de méchans meubles. Le Cardinal de Valence & ses domestiques assuroient au contraire que le dessein de se retirer lui étant venu tout d'un coup dans l'esprit, il n'avoit pû employer tant de ruses, & que les dix-neuf Chariots, chargés de ses plus

riches meubles, avoient été pillés par le Soldat.

Le Pape, outre les excuses qu'il en fit de bouche au Prince Philippe, envoya au Roy l'Evêque de Népi & de Sutri, son Secretaire, pour témoigner à Sa Majesté qu'il n'avoit aucune part à la fuite du Cardinal. Le Peuple Romain lui députa aussi Porcari, Doyen de la Rotte, avec deux de ses Gentilshommes pour lui protester du déplaisir qu'il recevoit de cette évasion, & le suplier de ne s'en point irriter contre le Peuple Romain, ni tourner contre lui ses armes redoutables; mais de vouloir bien lui continuer l'honneur de sa protection, qu'il cherchoit à mériter par un attachement inviolable à ses interêts & à sa gloire.

Le Roy ne jugea pas à propos de témoigner alors aucun ressentiment de la fuite du Cardinal; cependant il en fut piqué au vif, & il ne douta pas un

moment que ce ne fût un complot fait avec le Pape, pour être tous deux en liberté de le desservir; en quoi certes il ne se trompoit pas, quoique peut-être il n'en sçût pas les raisons les plus essentielles. Plusieurs célébres Ecrivains les ont détaillées avec force, & je les ai même marquées en plus d'un lieu; mais il en est une que l'on ne trouve nulle part, & qui selon moi anima le plus contre Charles, Alexandre & son fils, qui n'oublioient aucun sujet de vengeance; c'est ce que je vais raporter.

Les premiers jours que l'Armée Françoise fut logée dans Rome, les Soldats, que quelque bien disciplinés qu'ils soient on a peine dans ces occasions à contenir parfaitement, forcérent & pillerent quelques maisons ennemies du Roy ou de ceux de son parti, & tuérent même les Maîtres de quelques-unes. Huit jours après l'En-

trée du Roy, le ſort malheureux tomba ſur la maiſon de la Vanoſſe, mere du Cardinal de Valence; pluſieurs de ſes domeſtiques y fûrent bleſſés, & elle y reçut même quelques affronts perſonnels. Que ceux qui ſçavent ce que peuvent ſur le cœur d'une femme l'orgueil & l'interêt, jugent ce qui fut le plus ſenſible, & ce qui outra davantage celle-ci également fiére & intereſſée, ou de ſe voir au plus haut point de ſa grandeur inſultée & jouée par une vile ſoldateſque, ou de voir en un moment fondre entre les mains de ces pillards tout ce que l'adreſſe, le crime & la fortune, qui avoit toujours augmenté, avoient amaſſés chez elle de richeſſes depuis le Pontificat de Caliſte III. juſqu'à celui d'Alexandre. Elle demeura dans ſa maiſon ſaccagée, comme une Bacchante, une Euménide toute fureur & toute rage; elle auroit voulu dans ſes premiers

tranſports aller au Palais, mais elle n'oſoit par pluſieurs raiſons. Elle ſongeoit à animer le Peuple contre les François, & à l'exciter à mettre tout à feu & à ſang dans leurs quartiers; mais elle craignoit de n'en point être ſecondée, ou ſi elle réuſſiſſoit, d'attirer ſur Rome, ſur ſes Fils, ſur le Pape & ſur elle-même leur derniere ruïne; ne ſçachant donc à quoi ſe réſoudre, elle envoya chercher le Cardinal de Valence, qui venant d'aprendre une partie de ce qui s'étoit paſſé, alla incontinent la trouver plein d'un couroux inexprimable. Quelques curieux, dont les apartemens des Seigneurs ſont toujours peuplés, entendirent que cette femme déſolée lui tint ce diſcours dans une chambre des plus maltraitée où elle l'attendoit.

Enfin vous voyez l'effet de vos rafinemens politiques; il vous a plû de chaſſer nos amis de cette Ville, pour y

introduire nos ennemis ; il vous a plû de nous mettre des ſerpens dans le ſein ; faut-il s'étonner s'ils nous piquent, s'ils nous enveniment & s'ils nous tuent ? Ah, que bien plutôt ils m'euſſent ſacrifié à leur fureur, que de ſurvivre à mes infortunes, à mes affronts, & ſurtout à votre deſhonneur, puiſque l'injure qu'on me fait tourne à votre honte ! Oui, ſi je vois aujourd'hui en proye à l'avarice Françoiſe tout ce que j'avois de richeſſes, ſi mon nom eſt le but de leurs plus piquantes railleries, & ſi moi-même j'ai manqué d'éprouver la violence & la brutalité d'un miſérable fantaſſin, dont la vieilleſſe en cela plus forte que mon propre courage, m'a ſeule défenduë, ce n'eſt que parceque je ſuis votre mere, & c'eſt par là que Charles, qui vous hait & qui vous mépriſe au dernier point, ſe plaît à vous deſhonorer en m'outrageant. Votre

Grandeur qui devoit me porter au comble de la félicité, eſt ce qui me précipite dans une abîme de miſéres, & me couvre de toute l'ignominie qu'une femme peut craindre. Si cette Ville eût été priſe d'aſſaut par les plus grands ennemis du nom Chrétien, que me feroit-il arrivé de pis? & ceux qui nous traitent, comme le Turc lui-même ne voudroit pas nous traiter, ſont reçûs, careſſés & traités en amis. Si votre pere, vous & vos freres n'avez pas plus de courage, j'en aurai moi, je tirerai de mon cœur, avec un poignard, le reſſentiment que la vengeance n'aura point ſatisfait, & je me ferai juſtice de ce ſein, qui en vous portant a nourri mon malheur; j'ai perdu l'honneur & les biens, je ſçaurai perdre encore la vie.

Les paroles de cette femme, qui eûrent toujours un pouvoir extrême ſur le Cardinal, acheverent de l'en-

flamer contre les François ; cependant pour calmer cette grande fureur où il la voyoit, il dissimula ce qu'il en pensoit, & n'employant que les termes les plus doux, il lui dit que la nécessité seule avoit fait recevoir Charles, dont les Troupes étoient supérieures en nombre, en discipline & en fortune à celles du Pape & du Roy de Naples, ausquelles ils n'avoient pû s'oposer sans courir risque de se ruîner de fond en comble. Que sa maison pillée, nonobstant la Paix concluë, eût été le moindre des maux de la guerre, qui auroit renversé Alexandre de la Chaire Pontificale, & accablé la Maison des Borgia ; qu'il ne falloit point que la grandeur d'âme qu'elle avoit fait voir jusqu'alors se démentît pour si peu de chose, puisque le gros de leurs affaires se conservant dans le même état, à la faveur du Traité, le dommage seroit plus facile à re-

parer qu'il ne l'auroit été à faire; que quant aux outrages qui lui avoient été faits, il étoit à propos de croire que le Roy n'y avoit aucune part, & que n'étant que l'effet de l'insolence du Soldat, elle ne devoit point s'en ressentir; mais que quand même ils seroient partis de plus haut, leur interêt véritable vouloit qu'on les étouffât pour ne point donner occasion à une Armée mal intentionnée d'entrer plus avant dans les vuës de leurs ennemis, qui peut-être leur donnoient sous main ces petits desagrémens, pour les faire concourir eux-mêmes, par un ressentiment hors de saison, aux malheurs qu'ils leurs préparoient depuis long tems; & qu'enfin le tems vouloit que l'on souffrît tout pour pouvoir se venger dans la suite.

La Vanosse ne laissa point ces raisons sans réplique, la passion l'emportoit trop, rien ne pouvoit la tranqui-

liſer ; juſques-là qu'elle lui dit qu'elle ne le regarderoit plus comme ſon fils s'il ne la vengeoit ; à quoi il répondit qu'il vouloit bien ne le plus être ſi elle n'étoit bientôt vengée ; & certes il ne dit rien en cela qu'il ne pensât & qu'il n'eût deſſein d'executer : car regardant l'affront fait à ſa mere, comme fait au Pape même, à lui & à toute ſa Maiſon, & joignant encore d'autres raiſons qui révoltoient ſon eſprit orgueilleux contre la grandeur des François, il réſolut d'être à jamais leur ennemi d'autant plus nuiſible, qu'il ſeroit plus obligé de feindre avec eux ; ainſi quelques Traitez qu'ils concluſſent dans la ſuite, & quelques témoignages d'amitié qu'ils donnaſſent à Charles, lui & le Pape qui avoient ſçû tout ce deſordre, ils conſerverent toujours dans leur cœur un fond de haîne & d'envie, prêts en tout tems à traverſer ce Prince dans ſes deſſeins

par toutes ſortes de voyes. Afin donc qu'ils puſſent ſans danger ſaiſir l'occaſion qui s'en préſenteroit ; comme leurs paroles n'avoient pas coutume de les lier beaucoup, & que le Cardinal conduit en Otage, étoit le ſeul obſtacle qui les retenoit, ils étoient convenus qu'il s'évaderoit d'auprès du Roy, lorſqu'il verroit que ce Prince ne ſeroit plus en état de retourner contre Rome, ſans faire tort à ſon entrepriſe de Naples, ce qui fut comme on a vû ponctuellement & heureuſement executé.

Cependant Fabrice Colonne, avec une partie de l'Armée Françoiſe, étoit entré dans l'Abbruze, & l'avoit conquiſe pour le Roy, s'aſſurant en même tems pour lui-même des Comtés d'Alby & de Tagliacozzo, ſur leſquels il avoit d'anciennes prétentions, quoique Virginius Urſin les eût poſſédés long tems.

Charles partit aussi de Vélétri, mit Prosper Colonne en possession de Montefortino, qu'il prit subitement sur les Seigneurs Conti, & de-là marcha droit à Naples pour achever au plutôt cette grande entreprise. On ne croiroit jamais, si les Historiens les plus fidéles ne l'avoient également écrit, qu'en moins d'un mois ce Roy conquit un Royaume des plus grands, des plus florissans, des plus fortifiés, & pourvûs de Troupes & de Généraux de l'Europe entiere; & il faut convenir que ce fut un de ces coups de la main de Dieu, dont les ressorts sont inconnus aux hommes, & qu'il fait éclater lorsqu'il veut donner au monde la face nouvelle qu'il lui a marquée dans les décrets de sa Providence. En effet en un moment tout se tourna contre les Arragonois en faveur des François; les restes de la Faction Angevine, dont les Princes avoient

avoient pendant tant d'années gouverné si heureusement ce Royaume, reprirent vigueur, & firent ressusciter la haîne que Ferdinand I. & Alphonse s'étoient attirés par leurs cruautez ; d'un côté la fortune de Charles rendoit ses armes redoutables & son Empire à souhaiter, & de l'autre la fuite honteuse d'Alphonse jettoit sur son Successeur la haîne & le mépris que lui seul méritoit. Les Peuples avides du changement, les Soldats mutinés, non par la crainte du danger, mais pour être les premiers à piller la Cour & la Ville ; les Capitaines ne songeant qu'à leurs interêts, aux dépens de leur foy & de leur honneur ; Ferdinand lui-même, quoique digne d'un meilleur sort, emporté par le torrent, & forcé d'abandonner un Royaume sans tirer l'épée ; tout vérifia enfin ce passage du Psalmiste, que Ferdinand, en fuyant de Naples,

répétoit ſans ceſſe : Si le Seigneur ne défend une Ville, c'eſt en vain que veille celui qui la garde. Mais comme toutes ces choſes ne ſont point de mon Hiſtoire, je ne m'y arrêterai pas davantage, & je paſſerai au récit des Avantures de Zizim Ottoman, qui mourut ſubitement à Naples, dans le Château de Capouë ; il y demeuroit avec Charles, qui ayant fait une Entrée triomphante en cette Ville, y étoit allé deſcendre comme dans l'ancien Palais des Rois François.

Zizim étoit fils de Mahomet II. dont le nom couvrira la Chrétienté d'une éternelle honte, puiſque la diviſion de ſes Princes lui donna le tems d'envahir les Empires de Trébiſonde & de Conſtantinople, & preſque toute la Gréce ; & il étoit frere de Bajazet, alors Sultan regnant. Ce Prince joignoit à la majeſté de ſon viſage & à la douceur de ſon caractére une gran-

deur d'âme & un courage qui l'égaloient à ſon pere, & l'élevoient infiniment au-deſſus de ſon frere aîné. Ces vertus le firent connoître & aimer des principaux de l'Etat & des Peuples de l'Aſie mineure; il ſe ſentit auſſi & à leur tête il oſa diſputer l'Empire à ſon frere; mais la fortune, qui le plus ſouvent tourne le dos au mérite, ne le ſuivit point dans cette entrepriſe, il fut d'abord défait dans les Campagnes de Burſe, & peu après entierement rompu, ſans qu'il lui reſtât aucune reſſource. Pour ſe ſouſtraire à la vengeance du Vainqueur, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de ſe retirer à Rhodes, qui apartenoit alors aux Chevaliers de S. Jean, dans l'idée que pouvant leur ſervir & à tous les Chrétiens également, & par lui-même & par ſes amis, à tirer raiſon de tant d'affronts & de dommages qu'il avoit reçû des Turcs, il en ſeroit reçû

à bras ouverts ; mais comme on porte par tout ſon malheur avec ſoi , ce qu'il avoit penſé lui réuſſit ſi peu , que les Chrétiens, bien loin de porter la guerre par ſon moyen dans le ſein des Etats de leur ennemi commun , aimerent mieux ſe contenter d'une paix honteuſe & d'un vil avantage. Quand il fut arrivé à Rhodes, le Seigneur d'Aubuſſon Grand Maître de l'Ordre, qui fut depuis crée Cardinal par Innocent VIII. l'arrêta priſonnier , & pour s'aſſurer davantage de ſa perſonne, le fit paſſer en Provence; s'étant enſuite accommodé avec Innocent il le lui remit pour en diſpoſer abſolument. Bajazet informé de toutes ces particularitez & ne ſongeant qu'à tenir ſon frere loin de ſes Etats, d'abord pour ſe concilier l'eſprit du Pape , lui envoya la Lance & le Fer qui avoit ouvert le côté de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, & enſuite après

quelques negociations, convint avec lui de lui payer tous les ans 40000. Ducats d'or, ſomme très-conſiderable pour lors, en forme de penſion pour ſon frere, mais en effet pour ne le point laiſſer ſortir de Rome. Le jeune Sultan y vêcut aſſez gracieuſement ſous Innocent & ſous Alexandre; il prit ſi bien l'air & les façons de l'Europe & s'attacha tellement la Cour par ſes vertus Royales, que l'on ne pouvoit dire s'il étoit devenu Italien ou ſi les Italiens étoient devenus Turcs, tant une ame grande & belle à de pouvoir ſur tous les Cœurs.

On a remarqué qu'il s'habilla ſouvent à la Turque avec ſes Maures & ſes autres Domeſtiques; lors que pour faire honneur au Pape il paroiſſoit dans les Cavalcades publiques que faiſoit le Duc de Gandie ſur lequel il avoit toûjours la droite; mais quand le Roy Charles ayant publié qu'il

vouloit reconquerir Naples & de là passer en Orient, eut declaré aux Nonces du Pape, même par ses Ambassadeurs, qu'il souhaitoit avoir Zizim auprès de lui, parce qu'il lui serviroit infiniment pour soulever les Peuples contre Bajazet & ruîner l'Empire Turc : quand ensuite ce Prince fut entré en Italie où les succès merveilleux de ses armes ôtoient de jour en jour à ses ennemis les moyens de lui resister ; Alexandre qui conservoit toûjours le dessein de lui nuire, prit le parti conjointement avec le Roi de Naples, tant l'interêt personnel l'emporte sur celui de Dieu, d'avoir recours au Grand Seigneur. En effet Alphonse envoya de nouveau à la Porte Camille Pendau, chargé de commissions très pressantes ; le Pape y depêcha en même tems Georges Bouchard, Gênois, qui ayant fait le voyage plusieurs fois de la part d'In-

nocent, connoiſſoit le pays & en poſſedoit la Langue.

Comme ſes inſtructions m'ont parû auſſi curieuſes que dignes de remarque, j'ai voulu les inſerer ici tout au long & mot pour mot telles qu'elles ſont dans l'Original.

ALEXANDRE VI.

PAPE.

INſtructions pour vous, Georges Bouchard notre Nonce & notre Domeſtique; quand vous ſerez parti d'ici vous irez tout droit & le plus vîte qu'il vous ſera poſſible, trouver le Grand Seigneur le Sultan Bajazet en quelque lieu qu'il ſoit; & après que vous l'aurez ſalué & lui aurez recommandé la crainte & l'amour de Dieu, vous lui expoſerez de notre part que le Roy de France aidé des Milanois, des Bretons, des Normands, des Por-

tugais & de plusieurs autres Nations, a mis sur pied de puissantes Armées, tant par Mer que par Terre, & vient à Rome pour nous enlever Zizim, frere de Sa Hautesse, & chasser Alphonse, Roy de Naples, de son Royaume; que nous sommes obligés de défendre Alphonse, comme notre Allié très proche, notre Feudataire & notre Vassal, qui nous paye un tribut annuel, y ayant soixante-trois ans que son Ayeul Alphonse reçut l'Investiture & la Couronne de la main de nos Prédécesseurs, & ayant été lui-même investi & couronné par Nous; ce qui a causé l'inimitié que nous porte le Roy de France. Que le dessein de ce Prince est non-seulement de nous enlever le Sultan Zizim, & de conquérir le Royaume de Naples, mais même de passer en Gréce, & d'attaquer Sa Hautesse dans ses Etats, ce qu'Elle doit déja sçavoir: &

que le bruit court qu'il doit envoyer ce Sultan Zizim, avec une Flote, en Turquie. Or comme pour nous défendre & résister au Roy de France, nous avons besoin de tous nos éforts, & qu'y ayant déja travaillé, nous nous trouvons engagés dans de très grosses dépenses, nous avons pensé au Sultan Bajazet, espérant qu'en faveur de l'amitié qui est entre lui & nous, il ne refusera point de nous secourir; vous le prierez donc & l'exhorterez de notre part, & vous le presserez vous-même de toutes vos forces, pour qu'il ait la bonté de nous envoyer au plutôt, par la voye de Venise les 40000. Ducats d'or, de la Pension de l'année courante, qui échéra le dernier du mois de Novembre prochain, afin que nous puissions les employer à tems; en quoi Sa Hautesse nous obligera sensiblement; Nous lui demanderons encore un service pour nous soutenir dans la

réſiſtance que nous préparons afin que le Roy de France ne puiſſe avoir aucun avantage ſur nous & ſur le frere de Sa Hauteſſe, c'eſt de nous rendre les Vénitiens favorables ; car comme le Roy de France eſt infiniment plus fort que nous & par Mer & par Terre, nous aurions beſoin du ſecours des Vénitiens, qui s'éloignent de nous en donner, & qui étant en fort grande correſpondance avec nos Ennemis, nous font ſoupçonner qu'ils nous ſont abſolument contraires ; ainſi ne voyant aucun jour à les attirer dans notre parti que par le moyen du Turc, vous lui ferez obſerver qu'il eſt fort de ſon interêt que les François ne l'emportent point ſur nous, & parce qu'ils s'empareroient en ce cas du Sultan Zizim ſon frere, & parce qu'ils en pouſſeroient plus avant, & attaqueroient Sa Hauteſſe avec un choc bien plus violent, ſecourus qu'ils ſe-

roient des Eſpagnols, des Anglois, de Maximilien, des Hongrois, des Polonois & des Bohemes, qui ſont tous de très puiſſans Peuples ; vous preſſerez donc Sa Hauteſſe, que l'amitié qui nous lie avec Elle nous oblige d'inſtruire pleinement de toutes choſes, de peur que ſes interêts n'en ſouffrent, d'envoyer ſur le champ un Député à la République de Veniſe, pour lui déclarer qu'elle ſçait certainement que le Roy de France s'avance vers Rome pour nous enlever ſon frere le Sultan Zizim, conquérir le Royaume de Naples, & l'attaquer par Mer & par Terre ; mais que ſon deſſein eſt de s'opoſer aux François de toutes ſes forces, & d'empêcher que ſon frere ne tombe en leurs mains ; enſuite l'exhorter par tout ce que ſon amitié peut avoir de prix pour Elle, de marcher à notre défenſe & à celle du Roy Alphonſe, tant par Mer que par Terre,

en l'aſſurant que nos amis, & le Roy ſurtout, ſeront ſes amis, & qu'il regardera nos ennemis comme les ſiens propres.

Vous demanderez qu'au cas que la République conſente à faire cette démarche, le Député ait ordre de ne point ſortir de Veniſe avant l'execution des promeſſes qu'Elle lui aura faites, & qu'il la voye ſe déclarer en notre faveur & pour le Roy Alphonſe, contre la France & ſes Alliés; & qu'au cas qu'Elle refuſe d'entendre à ces propoſitions, il lui déclare que Sa Hauteſſe ne la tient plus pour ſon amie, & ſe retire en couroux. Mais comme nous ſommes perſuadés que ſi le Sultan la preſſe vivement Elle ſe ſoumettra à ſes volontez, vous vous éforcerez de l'y engager, d'autant que c'eſt le plus grand bien & le ſecours le plus utile que nous puiſſions attendre. Vous preſſerez le plus que vous pour-

rez le départ de cet Envoyé, car la promptitude de sa négociation est de la derniere conséquence. Vous aprendrez aussi au Grand Seigneur, que le Grand Soudan nous a envoyé un Agent, avec des Lettres & des Présens, nous demandant le Sultan Zizim son frere, & nous faisant de grands offres & de grandes promesses sur le Grand Trésor & sur plusieurs autres choses que vous sçavez, puisque c'est par vous que nous avons traité avec cet Agent. Vous témoignerez à Sa Hautesse que notre intention est de lui tenir fidélement ce que nous lui avons promis, sans nous en écarter en un seul point, & même d'acroître & de fortifier notre amitié. Nous recevrions un sensible plaisir, & nous suplions très instament Sa Hautesse de nous l'accorder, si elle vouloit bien ne point inquiéter ni permettre que l'on inquiétât de quelque tems la

Hongrie, ni aucune Province de la Chrétienté, & furtout la Croatie & la Ville de Légine, comme de notre côté nous empêcherons que la Hongrie ne l'attaque; ce qui nous obligeroit fort, & furtout lorfque les François & les autres Princes font de fi grands mouvemens; car Sa Hauteffe doit s'affurer que s'ils continuent la guerre ils feront foutenus de la plûpart des Princes Chrétiens, & qu'Elle pourroit dans la fuite fe repentir de n'avoir pas fuivi le confeil que nous lui donnons, & comme Pere & Seigneur de tous les Chrétiens, & comme fon bon ami; que fi Elle ne s'y rendoit pas, & fi Elle attaquoit les Chrétiens, nous ferions contraint de pourvoir à nos interêts, n'étant pas en état autrement de nous opofer aux préparatifs qui fe font contre Sa Hauteffe.

Nous vous avons donné deux Brefs que vous ferez voir au Grand Seigneur,

dont l'un eſt pour qu'il vous faſſe délivrer les 40000. Ducats, & l'autre vous ſervira de Lettres de Créance. Quand vous aurez touché les 40000. Ducats dans l'endroit accoutumé, dont vous ferez une quittance à l'ordinaire, vous monterez ſur un Vaiſſeau bien sûr, & reviendrez par le plus court chemin ; ſitôt que vous aurez pris terre vous nous informerez de ce qui ſera paſſé, & vous attendrez nos Ordres. Cette Négociation veut de la promptitude ; ainſi redoublez de diligence en allant, en revenant & en reſtant chez le Turc.

Je Georges Bouchard, Nonce & Domeſtique de Sa Sainteté, par cette préſente Atteſtation, ſouſſignée & écrite de ma main propre, certifie & confeſſe avoir reçû tous ces Ordres de la bouche de Sa Sainteté à Rome, au mois de Juin 1494. & les avoir executés auprès du Grand Seigneur ; &

quant à l'Envoyé, que Sa Sainteté desiroit que le Turc dépêchât à Venise, il a été obtenu qu'il partiroit après moi de Constantinople, au mois de Septembre, pour agir selon les vuës de Sa Sainteté, auprès de l'Illustrissime République. Ecrit & signé par moi Georges Bouchard.

Et je Philippe des Patriarches, Clerc de l'Eglise de Forci, Notaire Apostolique & Imperial, soussigné, certifie avoir copié l'Instruction presente sur l'Original, apporté fidélement de Sinigaglia, & cela mot à mot, sans rien changer ni ajouter ; ce que j'ay fait à la lettre, en étant requis & prié ; en foi dequoi j'ay signé & apposé mon scel ordinaire. A Florence le 25. Novembre 1494.

Georges Bouchard fut reçû de Bajazet avec tous les temoignages possibles d'honneur & d'amitié, & après avoir conduit sa negociation au point

qu'il pouvoit ſouhaiter le plus heureux , ſi les effets euſſent d'abord ſuivi les promeſſes , il fut renvoyé en Italie avec Caſime Dautie que le Sultan envoyoit par honneur à Alexandre, en qualité d'Ambaſſadeur ; mais après avoir eſſuyé une longue & perilleuſe navigation , ils firent naufrage lors même qu'ils ſe croyoient dans le Port. Car ayant pris terre entre Sinigaglia & Ancone , Jean de la Roüere Prefet de Rome & Seigneur de Sinigaglia, qui étoit averti de leur debarquement , s'empara de leur Vaiſſeau & ſe ſaiſit de leurs perſonnes, autant pour avoir leurs papiers que pour mettre la main ſur plus de 50000. Ecus d'or que Bajazet envoyoit à Alexandre, ſomme qu'il pretendoit lui être duë ſur ſes appointemens depuis le Pontificat d'Innocent. Il relâcha bientôt ſes priſonniers, mais pour l'argent, quelque choſe que fit le

Pape, & par lui-même & par les Venitiens, qu'il disoit devoir dans leur Golphe garantir les Turcs de toute insulte, le Prefet s'appuyant sur le bonheur des armes Françoises qui croissoit de jour en jour, ne voulut jamais entendre parler de restitution. Charles se trouvant alors à Florence, il y envoya les papiers, afin que paroissant au jour, ils couvrissent Alexandre d'une éternelle honte & le jettassent dans l'impossibilité de nier tout ce qu'il faisoit pour traverser les desseins de Sa Majesté. Parmi ces papiers, outre ces instructions que j'ay raporté, on trouva cinq Lettres du Grand Seigneur, dont les deux premieres étoient les Lettres de Créance, la troisiéme contenoit un remerciment de l'avis qu'il lui donnoit des desseins du Roy de France, & un détail des secours qu'il fourniroit bientôt à Alphonse, & des pressantes ins-

tances qu'il feroit faire par un Ambassadeur à la Republique de Venise, pour qu'elle se declarât pour lui ; par la quatriéme il le prioit de donner le Chapeau de Cardinal à Nicolas Cibo Archevêque d'Arles, qui sous Innocent & Alexandre même avoit résidé auprès de lui & qui lui avoit été très-agréable, & la cinquiéme étoit au sujet de Zizim. Or comme c'est un fait de notreHistoire & qu'elle est une piece autentique, j'ay jugé à propos de l'inserer icy toute entiere telle que Lascaris, Grec très sçavant, l'a traduit en Latin à Florence, assisté de l'Evêque de Famagouste & d'un certain Marcel de Constantinople, Secretaire du Prince de Salerne. Cette Lettre étoit conçuë en ces termes.

Le Sultan Bajazet Can, fils du Sultan Mahomet Can : par la grace de Dieu très-grand Roy, Empereur de l'un & de l'autre Continent & Sei-

gneur de l'Europe, de l'Asie, des Côtes d'Affrique.

Au très excellent Pere & Seigneur de tous les Chrétiens, le Pape Alexandre VI. par la divine providence très-digne Souverain Pontife de l'Eglise Romaine.

Après vous avoir salué de tout notre cœur, nous dirons à Votre Grandeur que nous avons été extremement rejouis & consolez, en aprenant par Georges Bouchard votre Nonce, la bonne santé de Votre Puissance. Entr'autres choses qu'il nous a rapportées de la part de votre Grandeur, il nous a apris l'ardeur qu'a le Roy de France de vous enlever Zizim notre frere, ce qui nous déplairoit infiniment, feroit tort à Votre Grandeur, & nuiroit fort à tous vos Chrétiens. Nous avons donc examiné avec lui ce qui seroit à faire en cette occasion de plus avantageux & de plus

honorable pour Votre Grandeur, & de plus ſatisfaiſant pour Nous: & nous avons trouvé que ce ſeroit de faire mourir Zizim notre frere, qui eſt dévoué à la mort, & que vous avez entre vos mains. Si vous voulez bien nous rendre ſervice, ainſi que nous l'eſpérons de votre prudence, attendu le bien qui vous en doit revenir, & le contentement que nous en aurons; ſi, dis-je, de la maniere qu'il vous plaira, que vous jugerez le plus à propos, vous délivrez Zizim des miſéres de ce monde, en le faiſant paſſer dans l'autre, où il jouira d'un repos plus aſſuré; & ſi vous nous envoyez ſon corps dans quelque lieu que ce ſoit des Terres de notre Obéïſſance, Nous Sultan Bajazet Can, ſouſſigné, promettons faire toucher à Votre Grandeur, en quelqu'endroit qu'il lui plaira, & à celui qu'Elle nous marquera, la ſomme de 300000. Ducats, avec

lesquels Elle pourra acheter à ses enfans quelques Principautez, & cela avant qu'Elle nous ait livré le Corps de Zizim, lui jurant d'entretenir avec Elle, tant que nous vivrons, une ferme & véritable amitié, & lui faire toutes les faveurs & les plaisirs possibles. De plus, Nous promettons à Votre Grandeur, pour sa plus grande satisfaction, de ne faire aucun tort aux Chrétiens, de quelque qualité & condition qu'ils soient, sur Mer ou sur Terre, soit par Nous, soit par nos Sujets, ou par nos Vassaux ; à moins que quelqu'un d'entr'eux ne voulût nous en faire ou aux nôtres. Et afin que votre Grandeur soit plus assurée de la vérité de nos promesses, & ne doute nullement de leur execution, Nous avons juré, en présence de Georges, par le vrai Dieu que nous adorons, & sur vos Evangiles, de les accomplir fidélement, sans fraude ni

collusion, & pour le certifier encore à Votre Grandeur, & l'en convaincre absolument, Nous le Sultan Bajazet Can, jurons par le vrai Dieu qui a crée le Ciel & la Terre, & tout ce qu'ils contiennent, que nous croyons & que nous adorons, de lui tenir ponctuellement, si Elle fait ce dont nous la prions, tout ce que nous lui avons promis, sans nous en écarter jamais, ni rien faire de contraire aux interêts de Votre Grandeur. Fait dans notre Palais de Constantinople, l'an de la Nativité du Prophete Jesus, 1494. ce 18. Septembre.

Je ne puis pas assurer que cette Lettre & les quatre autres ayent jamais été renduës au Pape; mais je croi que Bouchard, qui étoit instruit de ce qu'elles contenoient, lui en fit le raport de bouche. La grandeur des promesses que Bajazet attachoit à la mort de Zizim, ébranla si puissamment Alexan-

dre & le Cardinal de Valence, que brûlés d'un côté du désir de se venger de la violence, dont à ce qu'ils disoient, Charles avoit usé pour se faire remettre ce Prince duquel ils perdoient la pension, & de tirer raison des injures qui leur avoient été faites ; de l'autre, pressez sans relâche par la Vanosse, ils ne pûrent tenir contre tant de passions, & se déterminerent enfin à faire mourir le jeune Sultan. Avant donc de le remettre à Charles, suivant leur convention, ils mêlerent dans le Sucre dont ce malheureux Prince se servoit dans toutes ses boissons, un poison préparé pour n'avoir son effet que dans un certain nombre de jours ; c'étoit une poudre blanche entierement semblable au Sucre ; & qui avoit la proprieté en faisant son effet, de ne changer ni le gout ni la couleur de la Liqueur dans laquelle on la jettoit. Le Pere & le fils s'en servirent depuis

ce

ce tems-là, pour se défaire commodément de plusieurs de leurs ennemis, au nombre desquels ils mirent toujours ceux qui possedoient de grandes richesses, se pensant frustrés par leur longue vie des biens que leur convoitise avoit déja dévoré; mais Dieu permit enfin que cette même poudre, par une méprise de bouteille à jamais fameuse, devint funeste à l'un & à l'autre, faisant mourir Alexandre, & précipitant son fils du plus haut point de sa fortune dans les derniers malheurs, comme nous le verrons dans la suite de cette Histoire.

Pour ce qui est de Zizim, le Pape l'ayant mis en état de ne pouvoir suivre les généreux desseins qu'il formoit, le livra au Roy qui lui en donna une reconnoissance solemnelle par écrit. Le jeune Prince en cette occasion, avec un air de grandeur bien digne de sa naissance, ayant baisé les

mains & l'épaule de Charles, ſe tourna avec une grace charmante vers le Pape & le Cardinal de Valence; les remercia des bons traitemens qu'il avoit reçû à leur Cour, & les pria de le vouloir bien recommander à ſon nouveau Protecteur, les aſſurant qu'il ne leur donneroit jamais aucun ſujet de ſe répentir de lui avoir rendu la liberté, ni au Roy de l'avoir reçû auprès de lui, pourvû que lorſqu'il ſeroit en Orient, il daignât écouter ſes avis & agréer ſes ſervices perſonnels; Prince trop infortuné qui donne inutilement des exemples de douceur & de générοſité, à des cœurs incapables de l'un & de l'autre & qui ont déja exercé ſur lui la plus grande des Barbaries, à meſure qu'il s'approcha de Naples avec le Roy, le venin ſe dévelopa, deſorte qu'étant arrivé dans cette Ville, dans le Château de Capouë, & non pas à Caïette,

comme dit Giovio, il lui cauſa une diſſenterie qui le mit au Tombeau, préciſément lors que Charles achevoit de conquerir ce Royaume.

La nouvelle de cette mort cauſa beaucoup de joye à Bajazet, en qui la raiſon d'Etat prévalut ſur les ſentimens de la nature. Charles, ſur la priére que ce Prince lui en fit, lui renvoya le corps de ſon frere & tous les gens de ſa ſuite; il les reçut en grace, tant il étoit ſatisfait de n'avoir plus de Concurrent à l'Empire, & paya aux Aſſaſſins le prix qu'il avoit mis à leur crime.

Le Cardinal, depuis ſon évaſion de l'Armée Royale, étoit allé pendant quelques jours prendre l'air aux environs de Rome, avec le Cardinal Urſin; lorſqu'il fut retourné dans cette Ville, il commença à travailler à ſes vengeances, délivré qu'il ſe ſentit du joug que lui impoſoit la préſence

des armes de Charles, & à l'abri qu'il crut pouvoir être des reſſentimens de ce Prince, par le ſecours d'une Puiſſance ſupérieure ſur laquelle il comptoit. Dans cet eſprit il donna ordre aux bandits & aux ſcélérats, qu'il ténoit répandus dans la Ville & dans la Campagne, pour les avoir toujours prêts dans l'occaſion, de faire aux François tout le mal qu'il leur ſeroit poſſible, en repréſailles des affronts qui avoient été faits à ſa mere. Auſſitôt les plus riches de ceux qui demeuroient dans la Ville perdirent les biens & la vie, & tous ceux qui par malheur ſe trouverent alors en route fûrent volés & aſſaſſinés. On raconte entr'autres qu'un grand Seigneur, qui s'en retournoit en France avec une groſſe ſuite, trois chariots de bagages & cinq cent écus en argent, fut entierement pillé à Pontémolle ; s'il eut le bonheur de ſauver ſa vie, il n'en fut

pas de même d'un malheureux fils du Cardinal de S. Malo, qui fut tué entre Baccano & Isla, & à qui on prit trois mille écus ; mais ce qui arriva aux Suisses à Rome est tout autrement remarquable. Les Suisses, que le Vin échauffe plus que les autres Nations, furent des soldats de l'Armée de Charles ceux qui avec le plus d'avidité & en plus grand nombre pillerent la maison de la Vanosse. Le Cardinal de Valence, selon l'opinion commune, ne pouvant s'en venger sur eux personnellement, s'en prit à leurs Compatriotes : le Pape en avoit cent cinquante à son service, qui tous s'étoient enrichis autant par les épargnes de leurs Peres, que par les leurs propres & les profits de leurs négoces ordinaires ; il les fit casser tous, avec ordre de sortir de Rome au plutôt & dans peu de l'Etat Ecclésiastique. Ces pauvres gens contraints d'obéir par-

toient enſemble un matin avec leurs femmes, leurs enfans & leur bagage; une cinquantaine ſortoit déja les Portes de la Ville, quarante environ faiſoient leurs derniéres priéres dans l'Egliſe de S. Pierre, & le reſte étoit encore ſur la Place qui eſt devant cette Egliſe, lorſque ces derniers fûrent attaqués par deux mille Eſpagnols, la plûpart Valentinois ou Catalans, qui étoient à la ſolde du Pape, & que l'on avoit fait trouver à deſſein dans ce lieu; ils en tuerent une partie, bleſſerent l'autre, & en traînerent quelques uns juſques dans les chambres du Vatican; pluſieurs même de ceux qui étoient dans l'Egliſe, à qui elle devoit ſervir d'azile aſſuré, ne fûrent pas exemts d'un pareil traitement, & tous généralement fûrent dépouillés de leurs meubles, de leurs habits & de leur argent, perdant les uns cent, les autres deux cent, trois cent écus,

plus ou moins, ſelon leur condition. Ces indignes Aſſaſſins ſe hâtoient de joindre ceux qui étoient déja ſortis de la Ville ; mais ceux-ci ayant apris ce qui étoit arrivé à leurs compagnons, ou par le tumulte qui s'éleva, ou par quelque avis qui leur en fut donné, ſe retirerent dans une maiſon, où s'étant fortement retranchés, ils firent une ſi longue réſiſtance, qu'ils donnerent le tems au Capitaine de la Garde de Sa Sainteté, d'aller avec quantité de Troupes leur rendre la liberté & la ſûreté ; le plus grand mal toutesfois étoit fait.

Mais les Borgia, peu ſatisfaits de ces petites vengeances, qui dans le fond ne faiſoient rien à Charles, & ſentant croître leur haîne avec les proſpéritez de ce Roy, travailloient à unir contre lui les premiers Princes de la Chrétienté. Ils déployerent à cette fin toute leur induſtrie auprès du Ca-

valier Jérôme Géorgi, Ambaſſadeur de Veniſe, que Sa République avoit envoyé en poſte pour cette affaire, & auprès des autres Miniſtres & Cardinaux dépendans des Princes; ils s'attacherent ſurtout au Cardinal Aſcagne Sforce, qui depuis peu de retour à Rome avec le Cardinal Luna, étoit devenu l'un des premiers Confidens de Sa Sainteté, parce qu'il étoit entré dans ſes deſſeins contre Charles. Il n'en avoit cependant quitté le parti que parceque ce Prince n'avoit pas tiré d'Alexandre la vengeance qu'il avoit deſiré: c'eſt ainſi que le moindre nouvel interêt diſpoſe du cœur de ces Grands, qui ſe piquent d'être bons politiques. Quand ils virent les choſes amenées au point de pouvoir les noüer quand il leur plairoit, pour donner à croire que ce qu'ils faiſoient pour leurs interêts propres, ne partoit que d'un fond de zèle pour la

gloire de Dieu, le bien public & l'avantage du S. Siége, le Pape tint une Congrégation que l'on nomme d'Etat, où il raſſembla pluſieurs Cardinaux, la plûpart ſes créatures & ſes confidens ; il leur expoſa en peu de mots les ſuccès que juſqu'alors avoient eû les armes de Charles, & ceux que l'on en devoit attendre dans la ſuite ; que les premiers Potentats de l'Europe en avoient conçû un juſte ombrage, & qu'ils le ſollicitoient vivement de s'unir avec eux pour pourvoir à leur commune ſûreté ; mais que ne voulant rien faire qui ne fût d'un Vicaire de Jeſus-Chriſt, d'un Pere commun, il les prioit, eux qui l'aidoient à porter le poids de la Monarchie Eccléſiaſtique, & qu'il ne pouvoit qu'infiniment eſtimer pour leur capacité & leur expérience, de lui dire librement leur ſentiment ſur une affaire de ſi grande importance. Tout le monde

comprit bien quel conſeil il demandoit ; toutesfois le Cardinal de Naples ne chercha pas tant à lui complaire, qu'à ſervir ſon Roy, auquel il étoit demeuré attaché, quand ouvrant les avis en qualité de Doyen du Sacré Collége, il parla en ces termes.

Je ſçai, très Saint Pere, que les armes du Roy Charles ont été ſouhaitées & attirées dans l'Italie par les plus ſages de ſes Princes, & que les autres ne les ont nullement apréhendées ni traverſées dans leur premier abord ; j'avouë même que je n'aurois jamais pû en détourner aucuns des réſolutions qu'ils avoient priſes, car je ſçavois certainement qu'ils n'avoient point d'autre deſſein que de corriger dans ſa naiſſance, par le moyen des François, quelque mauvaiſe humeur qui ſe formoit, & qui dans ſon progrès auroit pû troubler le repos de l'Italie, que les politiques attachent à

l'égalité de ses Souverains. Mais aujourd'hui que le remède, faisant un effet plus fort que l'on n'avoit imaginé, au lieu de guérir un mal en a causé un autre d'autant plus dangereux qu'il pourroit tout perdre si l'on n'y prend garde de bonne heure, je ne croi pas qu'un esprit vrayement zèlé pour le bien de l'Italie puisse ne pas convenir qu'il importe extrémement à ses Princes d'unir toutes leurs forces pour détruire l'Empire des François qui commence dans son sein, & qui la menace de moment à autre d'une ruïne totale. En effet nous ne craignons plus qu'un Prince Italien s'éléve audessus des autres, & les fasse plier sous sa loy; mais nous voyons un des plus puissans Rois Etrangers si fort avancé dans l'Italie, que non-seulement il peut en renverser les Etats, mais que l'on doit s'assurer, par les arrangemens qu'il a pris, que son dessein est

de pousser toujours de Victoire en Victoire, jusqu'à ce qu'il l'ait entierement subjuguée. Et que veut dire, à qui entend un peu les affaires d'Etat, la rétention que Charles a faite dans la Toscane des Forteresses de Sérézano, Sérézanello, Pierre Sainte, Pise & Livourne, & les Roches de Civitta-Vecchia, d'Ostie & de Terracine, qu'il a prises sur l'Etat Ecclésiastique; sinon que ces Places étant les principales clefs de ces Etats, comme il s'en est assuré pour aller à Naples, il voudra s'en servir à son retour pour les réduire sous son obéissance, & conquérir ensuite le reste de l'Italie? Après les dures conditions qu'il a imposées à ceux de Lucques, de Sienne & de Florence, & à Votre Sainteté même, au grand deshonneur de l'autorité Pontificale, ne doit-on pas s'attendre que s'il a abusé de la foiblesse & de la consternation universelle, lorsqu'il pou-

voit craindre encore les mauvais ſuccès dans ſon entrepriſe, à préſent qu'il jouit en ſûreté de ce qui l'intereſſoit le plus, il ſe ſervira de toute ſa puiſſance & de toute ſa fortune, & nous voudra réduire ſous le plus triſte eſclavage. Mais ſupoſons qu'il n'uſe d'aucune violence envers le S. Siége, ce que cependant on ne peut guéres ſe promettre après les nouveaux ſujets de reſſentimens qui lui ont été donnés, quelle ſera la ſûreté de la Majeſté, la liberté & la juriſdiction du Souverain Pontife, tant dans le temporel que dans le ſpirituel, lorſqu'il faudra qu'il obéiſſe au premier coup d'œil pour ne s'y point voir contraint par la force? Sa Sainteté dans Rome, au milieu des armes Françoiſes, ne ſera auprès de lui que ce qu'étoient ſes Prédéceſſeurs dans Avignon auprès des Rois ſes Ancêtres, & ne paroîtra tout au plus que ſon Grand

Aumônier. Votre Sainteté doit regarder comme une grace ſpéciale du Ciel que dans un point qui l'intereſſe plus qu'aucun autre, puiſque le danger pour Elle eſt plus proche & plus grand, lorſque ce ſercit à Elle à engager tous les Princes de la Chrétienté à s'unir contre Charles, Elle en ſoit ainſi prévenuë, & que ſans fournir ni Troupes ni argent, il lui ſuffiſe d'autoriſer leur Ligue de ſon nom, ces Potentats étant aſſez forts par eux-mêmes pour abattre la fougue Françoiſe, qui s'eſt d'autant plus répanduë en ruîne, qu'elle n'a rien trouvé qui ait entrepris de l'arrêter. Je conclus donc que ce n'eſt qu'en ſe hâtant d'empêcher le Roy Charles de s'affermir dans ſes Conquêtes, qu'on peut reparer les maux qu'il a faits, & que de plus longs délais nous ôteront tout eſpoir de reméde.

Raphaël Riare, Cardinal du Titre

de S. Georges, à qui jusqu'alors, par des vuës politiques, on avoit témoigné beaucoup de confiance, quoique dans le fond il n'en fût rien, à cause qu'il étoit ami & parent du Cardinal de la Roüere, aima mieux s'attirer la haîne d'Alexandre, en parlant avec sincérité, que de se trahir lui-même par un lâche silence; & quand le Cardinal de Naples eut fini son discours, ayant fait une profonde inclination au Pape, il prit ainsi la parole.

Très Saint Pere, je croirois m'éloigner également & des intentions de Votre Sainteté & de la piété de cette Sacrée Congrégation, si dans une affaire de si grande importance, & sur laquelle Elle nous demande nos avis, je ne lui disois pas librement ce que la conscience & la raison me dictent. Il s'agit d'entrer dans une Ligue contre le Roy Très Chrétien, & de l'autoriser du nom du Pape. Comme on dit &

l'on raisonne sur toutes choses, excepté sur ce qui peut rendre cette Ligue ou juste ou injuste ; si dans le Conseil d'un Prince Payen on faisoit une semblable faute, nous la condamnerions avec chaleur ; & que dira l'Univers d'une Congrégation tenuë devant Sa Sainteté par les premiers Prélats de l'Eglise, où l'on a d'autres égards que le service de Dieu & le maintien de la Justice ? Je pense que ce seroit une action louable dans un Souverain Pontife, s'il refusoit de s'engager dans une guerre, quelque juste qu'elle lui parût ; mais qu'il en doive entreprendre une, qui pour des gens sans passion ne sera ni juste ni sainte ; c'est ce que je ne puis comprendre, bien loin de l'aprouver. Le Roy de France, il est vrai, contre ce que s'en étoient promis les Princes Italiens, est venu heureusement à bout de la Conquête du Royaume de Naples, & sa puis-

ſance par là, conſidérablement accruë, devient formidable à tous les Princes, & ſurtout à ſes voiſins ; mais que s'enſuit-il ? que l'on peut juſtement, que l'on doit même former contre lui une Ligue, & lui faire la guerre d'un commun accord ? Ne ſçait-on pas bien les Droits de la Maiſon d'Anjou ſur le Royaume de Naples, & que la Couronne de France en a hérité avec les Comtés de Provence & d'Anjou ? Combien de fois les Papes les ont-ils aprouvés par les Inveſtitures qu'ils ont données ? Votre Sainteté même, dans les premiers articles de ſon Traité avec le Roy Charles, qu'Elle veut rompre par je ne ſçai quelle raiſon, ne lui a-t-Elle pas promis l'Inveſtiture de ce Royaume ? Que ſi Elle ne lui a pas donné pour lors, Elle s'eſt engagée à la donner lorſqu'Elle ſçauroit qu'il auroit été reconnu Roy de Naples, ce que sûre-

ment Elle n'auroit point promis si Elle n'eût point été persuadée de la justice de ses prétentions. Si donc ces prétentions sont justes ; s'il y joint les Droits de Conquête & de Possession actuelle, qui en matiéres d'Etat justifient l'injustice même ; si ayant ici reçû de Votre Sainteté l'assurance de son amour paternel, il ne s'en est point rendu indigne par aucune prévarication à ses Traités ; avec quelle aparence de justice, au lieu de le défendre selon ses promesses, Votre Sainteté peut-elle employer la force pour le dépoüiller de ses Conquêtes. Je sçai que quand un Prince a un véritable sujet de craindre qu'on ne veuille lui enlever, il peut justement le prévenir pour rompre ses mauvais desseins ; mais sur quoi Votre Sainteté peut-elle redouter les armes de Charles ; il a eû dans cette Ville une Armée entiere, qui au premier clin d'œil pouvoit ren-

verſer votre Trône, & lui enlever celui de l'Empire Romain, & cependant toujours conſtant dans l'obéiſſance duë au Vicaire de Jeſus-Chriſt, il a rendu à Votre Sainteté les mêmes devoirs que lui ont rendu ſes Ancêtres, & ce n'a été que par priéres & par Traités qu'il a voulu obtenir ce qui lui étoit néceſſaire dans ſon entrepriſe, lorſqu'il pouvoit le prendre de force. Mais, dira-t-on, l'heureux ſuccès de cette même entrepriſe le rendant maître en Italie d'un puiſſant Royaume, le met en état plus que jamais d'abaiſſer un jour la Grandeur du S. Siége, ſans qu'on puiſſe l'en empêcher. Ne ſçait-on pas que juſqu'à préſent les Rois de France ne ſe ſont ſervis de leur Grandeur que pour exalter de plus en plus le S. Siége, & terraſſer ſes ennemis. Pepin, Charles le Grand, Louis le Débonnaire & leurs Succeſſeurs dans l'Empire &

dans le Royaume, ont été plus puiſſans que Charles, tant dedans, que dehors l'Italie, & toutesfois ils n'ont ſenti leur extrême puiſſance que pour accroître l'autorité de l'Egliſe par des donations d'Etat & d'honneurs, & des prérogatives exceſſives. Si quelques Papes en ſont déchus dans de certains tems, ou dans Avignon ou dans Rome, ça été, comme l'on ſçait, par la faute des autres Princes, & jamais par celle des Rois de France, qui ſe ſont toujours attachés à défendre leur autorité & leur grandeur. Que s'ils ont agi de la ſorte par le paſſé, pourquoi ne préſumera-t-on pas de même de leur piété pour l'avenir? Eſt-il quelque malignité attachée au Royaume de Naples, qui ait la force de corrompre la Religion & l'équité? Non certes: il a été gouverné l'eſpace de cent cinquante ans par des Rois de la Maiſon de France, ſans que les

Etats & la Jurisdiction du Pape ayent souffert aucune atteinte. La Maison d'Arragon l'a possedé aussi, & le premier Roy Alphonse, Pere de Ferdinand qui vient de mourir, rassembloit sur sa tête les Couronnes d'Arragon, de Naples & de Sicile, & néanmoins l'Italie n'en prit aucun ombrage ; il n'y eut ni trouble ni bouleversement : & elle jouit d'un calme universel. Les Papes & les Princes, tranquiles dans leurs Etats, vêcurent sans crainte de recevoir aucune offense, comme sans dessein d'en faire ; pourquoi donc, si le cas est semblable, ne se point conduire de la même façon ? Les François ne sont pas plus avides de s'agrandir, & moins fidéles dans leurs paroles que les Espagnols ; on n'a point redouté la puissance des uns, il n'est pas juste de soupçonner celle des autres ; on s'est bien trouvé de n'avoir point fait la guerre aux uns, il sera

avantageux de ne se point liguer contre les autres. Car si cette Ligue a un malheureux succès, dans les plaintes que Votre Sainteté fera des dommages qu'Elle aura souffert, tout le monde entendra plutôt les cris d'un ennemi particulier, trouvé les armes à la main, que la juste douleur d'un Pere commun & d'un Souverain Pontife.

Quoique ce discours si libre du Cardinal Riare ne fit aucune impression sur l'esprit de ceux qui avoient déja pris leur parti, le Pape cependant & le Cardinal de Valence qui assistoit à cette Congrégation plus pour écouter ce qui s'y diroit que pour donner son avis, le gravérent dans le fond de leur âme & s'en ressouvinrent dans la suite pour ruiner ce Prélat & toute sa Maison ; mais le Cardinal Carriale, qui se picquoit d'être aussi fidéle sujet de la Maison d'Arragon, que Créature reconnois-

ſante des Borgia, lui repliqua ſur le champ en cette ſorte.

L'Italie ne conçût aucun ombrage de voir Alphonſe joindre aux Royaumes d'Arragon & de Sicile, celui de Naples; parce que chacun ſçavoit qu'il lui étoit nouvellement échû par le droit d'une juſte adoption, & non par de vieilles prétentions, ou tout à fait imaginaires ou préſcrites par la longue & paiſible poſſeſſion de quelques Princes, comme ſont celles dont Charles voudroit couvrir ſa tumultueuſe ambition. Alphonſe ne vint point les armes à la main forcer les Princes de ſuivre ſon parti; il n'en mit aucun à contribution; il n'uſurpa ſur perſonne, pas même un pied de terrain, là où Charles s'eſt emparé de pluſieurs fortereſſes pour ſeconder ſes vaſtes deſſeins; mais ſurtout il n'y vint point contre les défenſes du Souverain Pontife, & à la honte du S. Sié-

ge, malgré les censures fulminées contre lui, au grand scandale de la Chrétienté. Ainsi je ne comprens pas comment on peut dire qu'il est étonnant qu'on en soit allarmé; si le matin fait juger qu'elle sera la journée, que doit-on attendre des François dans la suite; puisque dés leurs prémieres démarches ils ont foulé aux pieds le respect dû au S. Siége & les droits de tous les Princes de l'Italie? Il faudroit que l'experience ne nous eût point fait connoître l'inquietude de cette Nation toujours turbulente, l'orgueil avec lequel elle brave tout ce qui peut l'empêcher de suivre ses nouveaux desseins, sa facilité à entreprendre & sa fureur à poursuivre; il faudroit, dis-je, ignorer toutes ces choses, pour ne se pas plus effrayer de leur puissance que de celle des Arragonois, amis de la Justice, ennemis de toutes nouveautés, sans violences,

sans

ſans ambition, doux & moderés dans les heureux ſuccès, prudens & équitables dans leurs deſſeins & lents à s'émouvoir. Si donc c'eſt avec raiſon que les Princes Italiens prennent ombrage de l'entrepriſe de Charles ſur le Royaume de Naples, injuſte en elle-même, plus injuſte par les moyens dont on ſe ſert pour y réuſſir, & le comble de l'injuſtice par le but qu'il ſe propoſe au-delà ; peut-on douter un moment que le Pape ne puiſſe, ſelon les régles de l'équité la plus ſévére, entrer dans une Ligue qu'on lui offre pour défendre l'Italie de ſa derniere ruïne. Ainſi que chacun diſe ce qu'il voudra, pour moi, Très Saint Pere, mon ſentiment eſt que ce n'eſt abſolument que par la force des armes que l'on peut prévenir l'opreſſion prochaine de l'Italie, & peut-être celle de toute l'Europe.

Les autres Cardinaux attachés au

Pape, fûrent de ce même ſentiment; mais ennemis de toutes oſtentations ils s'exprimerent en moins de paroles.

Cependant le Cardinal Riare, que le diſcours de l'Eſpagnol avoit aigri, ſe préparoit à y répliquer, quoique le Cardinal Luna, Prélat d'un eſprit très vif, ſe fût déja levé pour l'apuyer encore; mais le Pape, qui ſentit que ce dernier ne manqueroit pas de dire bien des choſes dont il vouloit dérober la connoiſſance au Public, pour leur ôter à l'un & à l'autre tout moyen de parler, mit fin à la Congrégation: en diſant aux Cardinaux, que ſans qu'ils ſe donnaſſent la peine de s'expliquer davantage, il comprenoit bien en général quels étoient leurs ſentimens; qu'il en étoit content, & qu'il leur donneroit bientôt des marques de l'état qu'il faiſoit de leurs conſeils.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient

à Rome, les Miniſtres du Pape travailloient ardemment à Veniſe à la concluſion de la Ligue avec ceux des autres Princes qui n'y étoient pas moins intereſſés, ſoit par d'anciennes inimitiés, ſoit par de nouvelles jalouſies que Bembo, Giovio, Corio, Guichardin & pluſieurs autres Hiſtoriens ont parfaitement détaillées; ainſi elle fut aiſément concluë; & l'on arrêta qu'entre le Pape & l'Empereur Maximilien, Ferdinand & Iſabelle Roy & Reine d'Arragon & de Caſtille, la République de Veniſe & le Duc de Milan il y auroit Alliance pour le ſalut commun de la défenſe réciproque de leurs Etats, laiſſant à quiconque voudroit la liberté d'y entrer, & nommément au Roy Charles; pourveu néanmoins que ce fût ſous de bonnes conditions: c'étoit le titre ſpécieux que l'on donnoit à cette Ligue. Mais parceque dans le fond chacun

des Alliés croyoit fermement que la sûreté publique & celle de ses propres Etats ne pourroit subsister tant que Charles conserveroit ses Conquêtes en Italie, on convint dans les Articles secrets de lui faire conjointement la guerre de tous côtés pour l'en chasser, & de fournir à ce dessein, chacun selon ses forces, les Troupes & l'argent nécessaires pour une si grande entreprise. Le Pape & le Cardinal de Valence reçûrent cette nouvelle avec une joye inexprimable ; ils firent publier la Ligue le jour des Rameaux dans l'Eglise de S. Pierre, avec toute la magnificence & la solennité possible. On chanta le *Te Deum*, que le Pape entonna lui-même : & l'Evêque de Concordia y prononça un Discours très élégant, qu'il fit ensuite imprimer & publier.

Quand Charles aprit toutes ces choses, il témoigna au-dehors beau-

coup d'indifference ; & même pour marquer le mépris qu'il en faiſoit, il fit, à ce que l'on raporte, repréſenter dans le Château de l'Œuf, des Comédies dans leſquelles on faiſoit paroître ſur le Théatre les Confédérés & ceux qui avoient le plus travaillés à cette Ligue, entre leſquels le Cardinal de Valence avoit un des premiers Rolles. Mais cependant le tort que lui faiſoit cette Ligue, l'une des plus grandes qui eût jamais réuni les Princes Chrétiens, & les dangers où elle le jettoit, ne pouvoient dans le fond que le chagriner infiniment ; il voyoit par là anéantir abſolument le deſſein qu'il avoit de paſſer en Orient, auſſi glorieux à ſes armes, qu'avantageux à la Religion ; puiſque réduit à ſe défendre par cette attaque univerſelle, il étoit impoſſible qu'il ſongeât à inquiéter les autres. Car il eſt conſtant que malgré la mort de Zizim, ſur qui cepen-

dant il avoit fondé ses principales espérances, persistant toujours dans cette généreuse entreprise, il avoit envoyé en Gréce l'Evêque de Durazzo, pour y faciliter son Entrée, & y soulever les Peuples contre Bajazet, tant dans l'Albanie que dans la Macédoine & dans la Morée. Cet Evêque y avoit déja excité des révoltes, par ses intrigues, par celle des Bannis, & plus encore par l'espérance de secouer le joug de la tirannie Otomane qu'avoient donnés aux Grecs les succès prodigieux des armes Françoises qu'ils voyoient sur les Côtes de la Calabre & de la Terre d'Ostrante, éloignées seulement de l'Albanie d'un trajet de soixante mille. L'éfroy qu'en conçûrent les Turcs, non-seulement leur fit abandonner une partie de ces Provinces, mais jetta même Constantinople dans une si grande consternation, qu'on n'y attendoit pas moins

qu'une révolution entiere ; jusques-là que douze Prêtres Musulmans eûrent, à ce qu'on dit, la hardiesse de prêcher en public la Foy de Jesus-Christ. Mais Dieu n'avoit point encore résolu d'accorder à ces Peuples un bien si grand ; car quoi que selon le bruit qui courut alors, & que toutesfois on ne doit point croire légérement, quoique Charles eût fait vœu de ne point retourner en France qu'il n'eût recouvré la Terre Sainte sur les Infidéles, & remis le Saint Sépulchre à la garde des Chrétiens, pour avoir la nuit à Capouë, lorsqu'il étoit sur le point de s'endormir, entendu deux fois de suite une voix éfroyable & un de ses étendarts sortir & se déployer d'un coffre qui s'ouvrit de lui-même, prodige qu'il prit pour un ordre du Ciel ; il eut tout lieu de s'en croire déchargé par le nouvel obstacle que la Ligue aportoit à son execution. En effet

quand il en fut pleinement aſſuré, il fit, avec les Cérémonies ordinaires, arborer dans Naples l'Etendart de la France, & ſe prépara à retourner dans ſon Royaume, ſur le plan & de la maniére que les Hiſtoriens contemporains ont écrit & blâmé tant de fois.

La Ligue fut concluë à Veniſe le premier Avril 1495. & publiée à Rome le 12. Le 20. du même mois Charles, malgré toutes ces difficultez qui ſe rencontroient, & les raiſons qu'il pouvoit avoir d'agir autrement, partit de Naples pour Rome, à la tête de la meilleure partie de ſon Armée, il en avoit diſtribué le reſte dans les Places les plus conſidérables, donné le Commandement de chaque Province aux plus braves & aux plus expérimentés de ſes Capitaines; il avoit laiſſé Gilbert de Montpenſier pour gouverner ce Royaume, avec le titre de Viceroy & de Lieutenant Général de l'Armée.

Charles avoit une envie extrême de s'aboucher avec le Pape, pour s'accorder une bonne fois avec lui, & ôter par là à ses ennemis le secours qu'ils tiroient d'une autorité si grande dans le temporel & dans le spirituel; ainsi avant que de partir de Naples, il envoya à Rome le Seigneur de Saint Pol, frere du Cardinal de Luxembourg. Quand il fut sur le point de se mettre en chemin, il dépêcha au Pape l'Archevêque de Lyon, pour assurer Sa Sainteté qu'il ne desiroit rien tant que de vivre en bonne intelligence avec Elle, & qu'il la satisferoit en tout ce qui dépendroit de lui, sans en vouloir d'autre reconnoissance que celle de ne se point mettre Elle-même, sans aucune raison, au nombre de ses ennemis, & de lui donner l'Investiture du Royaume de Naples, même avec cette restriction, qu'elle ne préjudicieroit point au Droit des autres

Prétendans. Le Pape & le Cardinal de Valence, qui d'un côté vouloient soutenir l'éclat qu'ils avoient fait contre lui, & de l'autre ne pouvoient se résoudre à abandonner Rome, qui étoit le Trône de l'un & le centre de la Grandeur de l'autre, devant que le Roy se fût mis en chemin pour y venir, avoient pressé le Sénat de Venise & le Duc de Milan de leur envoyer des forces capables de l'empêcher d'y entrer & de les défendre en cas de Siége; ceux-ci avoient d'abord envoyé mille Chevaux Légers & deux mille Fantassins, avec promesse de les faire suivre bientôt par mille Hommes d'Armes; mais instruits par l'exemple de Ferdinand, du peu de fond qu'il y avoit à faire sur la fidélité de ces Troupes, ils ne jugerent pas à propos d'en risquer un grand nombre si loin de leurs Etats, où peut-être bientôt elles seroient absolument nécessaires; ils ex-

horterent donc Sa Sainteté à ne vouloir point expoſer la Dignité Pontificale au hazard d'une mauvaiſe défenſe, mais à ſe retirer en lieu de sûreté, après avoir mis une bonne garniſon dans le Château Saint Ange, étant certain qu'au cas que le Roy y entrât, il n'y ſejourneroit pas long tems, & n'y laiſſeroit aucunes Troupes qui puſſent lui en diſputer le retour. Le Pape ne goûtant guéres ces propoſitions; le Roy à qui elles n'étoient point inconnuës, eſpéra le gagner auſſi bien que le Cardinal, d'autant qu'ils ne s'étoient point encore déclarés contre lui par aucun acte d'hoſtilité; & d'abord ils ne s'en montrerent pas extrémement éloignés. Sur ces premieres ouvertures le Cardinal de Saint Denis, croyant qu'il pourroit emporter ce que le Roy deſiroit, entra en négociation avec l'un & l'autre; il ſe rendit enſuite auprès de

Charles, & Charles le renvoya bientôt pour finir le Traité, avec plein pouvoir de promettre de sa part aux Borgia tous les plaisirs qu'ils en pouvoient attendre. Mais il fut bien alors vérifié que comme il n'est point de meilleur ami que celui qui pour ne point perdre le bien qu'il a déja fait, continuë à en faire encore, quoiqu'on ne lui rende que du mal : il n'est point aussi de plus cruel ennemi que celui qui sentant combien il a offensé, ne peut se persuader qu'on lui pardonne, quelque assurance qu'il en reçoive ; car les Borgia se souvenant de quelle façon ils en avoient agi avec Charles, & quelles traverses ils lui avoient suscitées, ne pûrent jamais se résoudre à se mettre à sa discrétion, ce qu'ils auroient semblé faire s'ils l'eussent attendu à Rome, & se fussent détachés d'une Ligue, par l'éfort de laquelle ils compterent dans peu le voir, non-

ſeulement entierement chaſſé de l'Italie, mais encore ſi vivement pouſſé dans ſon propre Royaume, qu'il n'auroit de long tems la force d'en ſortir. Ainſi le Pape ſe détermina à ſe retirer à Orviette avec le Cardinal de Valence & les autres Cardinaux, ſa Maiſon & toute ſa Cour; il laiſſa à Jean de Marton, Cardinal de Cantorberi, le Gouvernement de Rome, & le ſoin de recevoir le Roy Charles avec les honneurs qui lui étoient dûs.

Le Prince peu de jours après y entra ſans bruit & ſans deſordre, & fut ſe loger en Tranſtevere, n'ayant point voulu monter au Vatican qu'on lui offroit de la part du Pape, peut-être pour n'avoir pas devant les yeux le Château Saint Ange, qui faiſoit mine de vouloir ſe défendre, quoique l'on n'eût aucune envie de le forcer; cependant il eût été très facile de le faire, tant par la valeur des François,

que par l'averſion du Peuple & des Soldats pour le Gouvernement des Borgia. Il n'y a pas un moment à douter que ſi Charles alors eût voulu fermer les yeux au reſpect qu'il devoit à l'Egliſe, comme à ſa mere, il pouvoit, à la honte de la Ligue, ſe rendre maître abſolu de l'Etat Eccléſiaſtique & enſuite de la Toſcane, & former en Italie un Empire qui n'auroit eû au-deſſus de lui que celui de Conſtantin. Mais tant s'en fallut qu'il manquât en la moindre choſe de ce qu'il devoit au Saint Siége, que conſervant ſon amitié pour qui même la refuſoit, il remit entre les mains des Officiers du Pape Civitta Vecchia & Terracine, & au Cardinal de Saint Pierre ès liens la Citadelle d'Oſtie. Après qu'il eut rafraîchi trois jours dans Rome il en partit, & tourna du côté de Viterbe, agiſſant dans ſa marche toujours en ami. Alexandre ne ſçut pas plutôt

qu'il s'aprochoit ſi fort, que jugeant du cœur de ce Prince par le ſien, qui ne reſpiroit que la fourbe & la vengeance, il ne ſe crut pas en sûreté à Orviette, & emporté par la frayeur ordinaire à ceux que l'amour propre & l'interêt perſonnel gouvernent uniquement, il courut s'enfermer à Pérouſe; il étoit réſolu ſi Charles l'y venoit encore chercher de traverſer l'Ombrie & de ſe rendre à Péſare, où Jean Sforce ſon gendre & ſa fille Lucréce le preſſoient de ſe retirer; & enfin ſi le péril redoubloit, de s'embarquer & de fuir à Veniſe, dont il ſe promettoit que les Lagunes le mettroient abſolument à couvert; rare & ineſtimable avantage d'une Souveraineté portative dont ce Prince, quoique abandonnant ſes Etats, trouve en quelque lieu qu'il aille un Trône que tout le monde reſpecte, & des honneurs même qu'on craint de ne

lui pas rendre. Mais Charles, auſſi plein de hardieſſe que ſon ennemi concevoit de crainte, ſongeoit à aller audevant de ceux que perſonne n'eût crû qu'il n'eût penſé à éviter ; car ayant pris ſon chemin par Sienne & par Piſe, & donnant par la lenteur de ſa marche aux Vénitiens & au Duc de Milan tout le tems néceſſaire pour lui opoſer une Armée en bon état, quoiqu'il eût & par Mer & par Terre un libre paſſage pour retourner en France ſans craindre leur rencontre, il voulut cependant marcher droit à Pontrémoli, pour les trouver ſur les bords du Tar, où toutes leurs forces étoient aſſemblées.

Alexandre que cette marche remit de toutes ſes frayeurs, ne craignant plus que Charles vint tomber ſur lui, retourna de Pérouſe à Rome avec le Cardinal de Valence & toute ſa Cour; là quoique tous deux ils paruſſent au-

dehors gonflés de joye & de vanité d'avoir vû arriver les choſes conformement à leurs deſirs & à leurs projets, ils ne pouvoient cependant penſer à leurs Alliés ſans reſſentir les plus vives inquiétudes, aprehendant toujours qu'un coup de la fortune ſi favorable à Charles ne les replongeât plus que jamais dans leurs premiers malheurs. Ils reſterent dans cette peine juſqu'au mois de Juillet, au commencement duquel ils aprirent que les Cardinaux de la Roüere & Frégoſſe, qui commandoient une Armée pour le Roy dans l'Etat de Gênes, & qui étoient ſuivis d'un grand nombre de Bannis de la premiere Condition, avoient été battus à Rapal, & virent rentrer en poſſeſſion du Royaume de Naples, Ferdinand, rapellé par les Napolitains même, dont la légéreté depuis ſept ans s'étoit donné tant de maîtres; à ces heureux événemens ſe

joignit le bruit que les Alliés firent courir du gain de la Bataille du Tar, quoiqu'en effet ils y eussent laissé trois mille de leurs meilleurs soldats, contre deux cent seulement que les François perdirent, & qu'ils se fussent retirés au-delà du Fleuve, abandonnant à Charles & le Champ de Bataille & le passage qu'ils avoient voulu lui disputer. Ces succès les enflérent si fort, qu'à l'instigation des Alliés, Alexandre s'emporta jusqu'à envoyer au Roy, par un de ses Massiers un Monitoire, par lequel il lui ordonnoit, en vertu de l'autorité Pontificale, de sortir lui & son Armée des Terres de l'Italie, dans l'espace de dix jours, & dans un même terme de rapeller les Troupes qu'il tenoit encore dans le Royaume de Naples; sinon qu'il eût à comparoître en personne à Rome devant son Tribunal, sous peine des Censures Ecclésiastiques.

Ce Prince étoit pour lors à Turin, où Madame de Savoye, Tutrice du jeune Duc, qui étoit toute dans les interêts de la France, l'avoit reçû pour lui faciliter le ſecours de Novare; & l'on raporte qu'il répondit qu'il ne comprenoit pas comment Sa Sainteté s'aviſoit de lui ordonner pour lors de ſortir de l'Italie, quand peu de jours auparavant, ne cherchant qu'à ſe retirer paiſiblement, ſes Alliés l'en avoient empêché tant qu'ils avoient pû, quoique leurs éforts euſſent été inutiles; & qu'il voyoit encore moins pourquoi il vouloit qu'il rapellât ſes Troupes du Royaume de Naples, où elles étoient allées de ſon conſentement & avec ſa Bénédiction. Que quand à ſon ajournement perſonnel à Rome, il ne pouvoit aſſez s'étonner des differentes réſolutions de Sa Sainteté, vû que dans ſon dernier paſſage il avoit fait tout ſon poſſi-

ble pour l'engager à l'y attendre, afin qu'il pût converser avec Elle, & lui rendre les devoirs que sa dévotion lui marquoit, & qu'il n'avoit pû cependant l'obtenir ; que toutesfois aussitôt qu'il auroit assuré sa route contre les insultes de ses ennemis, à quoi il travailloit sans relâche, il lui obéiroit ponctuellement, & qu'ainsi il la suplioit, pour ne lui point faire prendre cette peine inutilement, de vouloir bien l'y attendre sans faute. Mais le desir extrême que ce Prince & la plûpart des siens avoient de revoir la France, & le mauvais état de Novare, fûrent cause qu'il obéit trop vîte & trop exactement au Pape, quoiqu'il reçût bientôt un renfort de vingt mille Suisses, avec lesquels il eût pû faire plus que dégager Novarre. Il bâtit à la hâte une Paix mal assurée avec Ludovic, à qui il céda cette Place, & ce qui fut d'une fâcheuse con-

ſéquence, il s'en retourna à Paris, abandonnant ainſi tout à fait les affaires de Lombardie, & ſe mettant dans l'impoſſibilité d'envoyer à Naples des ſecours vigoureux, & dans le tems qu'ils ſeroient néceſſaires. On chargea de cette faute le Prince d'Orange, en qui le Roy avoit beaucoup de confiance; on ſoupçonna fort ſa fidélité en cette occaſion : & le bruit courut que pour obliger l'Empereur, à qui il étoit dévoué, il conſeilloit moins à Charles ce qui lui étoit utile & honorable, que ce qui étoit avantageux à Ludovic.

Le Cardinal de Valence, après cet heureux départ ſi fort au-deſſus de tout ce qu'il avoit pû jamais eſpérer, vit enfin diſparoître le ſeul obſtacle qui barrant ſans ceſſe ſes ambitieux projets, lui avoit fait paſſer trois ans de la grandeur de ſon Pere dans une obſcurité & une inaction tout à fait

opposée à son caractére & à ses desseins ; ce qui l'enfla de tant d'orgueil & de joye qu' peine se pouvoit-il contenir en lui même.

Alexandre n'étoit pas moins transporté, quoique leurs pensées, comme des lignes tirées hors du centre de la Justice, tendissent à des points diametralement opposés. Alexandre se réjouissoit de pouvoir enfin sans crainte dépoüiller tout respect humain & élever à son gré, c'est-à-dire, par toutes sortes de voyes, le Duc de Gandie à des honneurs & des dignités si hautes qu'elles pussent jetter sur sa Maison une éclat éternel.

Le Cardinal se felicitoit de se voir en liberté de travailler à la ruîne du Duc de Gandie, dont il comptoit faire retomber sur lui les grandeurs temporelles; l'un & l'autre ne manquerent pas d'aller resolument à leur but, étant comme forcés par leur

étoille de commettre toutes ſortes de crimes ; & ſi le Cardinal l'emporta ſur le Pape, c'eſt que le moyen dont il ſe ſervit fut le comble même de la ſcélérateſſe & de la barbarie.

Jean, Duc de Gandie, étoit d'une figure tout à fait revenante, & ſes mœurs étoient très reglées, ſi l'on en excepte un penchant un peu fort pour les femmes, qui dans ces tems de libertinage étoit ſi commun, que l'on n'y faiſoit aucune attention.

Depuis le commencement du Pontificat de ſon Pere, & la naiſſance de ſon crédit, il s'étoit montré ſi généreux, modéré, & ſi gracieux à tout le monde, qu'il étoit auſſi aimé à la Cour, que le Cardinal étoit haï & redouté ; le Pape même quoiqu'il eût pour celui-ci plus d'eſtime & de confiance, à cauſe de la vivacité de ſon eſprit, de ſa capacité, de ſes ruſes, & ſur tout de ſon talent pour faire le

mal, laissoit entrevoir toutesfois plus d'amour pour l'autre, que suivant le droit de la naissance, il avoit destiné pour réunir tout ce qu'il pourroit amasser de biens & de dignités temporelles ; c'est en ceci plus qu'en aucune autre chose que l'on doit remarquer la profonde politique du Cardinal de Valence, qui ayant fermement resolu dans son cœur de rassembler sur lui seul, non seulement ce que la puissance d'un Pape, mais encore ce que l'industrie, le courage & la fortune peuvent donner de biens & d'honneurs, cependant ne fit jamais sentir la moindre jalousie de l'avancement de son frere, & ne combatit jamais aucun des desseins d'Alexandre ; au contraire, comme s'il n'eût eû d'autre esprit, d'autre dessein, d'autre passion que les leurs, il fut toujours de leur avis & travailla toujours de concert avec eux pour parvenir

parvenir à leurs fins. Il jugeoit bien qu'il étoit de son interêt de laisser aggrandir sa Maison, & d'y concourir même de toutes ses forces, quoique dans la personne d'un autre; puisque lorsqu'elle seroit comblée d'Etats, d'honneurs & de richesses, un seul coup, un seul morceau suffiroit pour en dépouiller son frere & l'en revêtir.

Cependant le Pape jugeant que pour seconder les grands projets qu'il méditoit, il lui falloit nécessairement dans le Sacré Collége une faction toute à lui, qui aprouvât sans restriction tout ce qu'il proposeroit à l'avantage de sa Maison, quand même l'interêt de l'Eglise en devroit souffrir, donna le Chapeau au commencement de l'année 1496. qui étoit la quatrième de son Pontificat, à quatre Prélats également dans sa confidence & dans les interêts du Duc de Gandie; ces nouvelles Eminences fûrent l'Evêque

de Ségovie, Majordôme du Palais Apoſtolique, l'Evêque de Giorgento, Capitaine du Château Saint Ange, l'Evêque de Pérouſe, Dataire, & Jean Borgia, Protonotaire Apoſtolique. Ce dernier, petit neveu de Sa Sainteté, étoit tellement uni au Duc de Gandie par le ſang & par l'amitié, que cette ſeule conſidération l'éleva à la Pourpre Sacrée, & lui donna un grand crédit auprès du Pape tant que le Duc vêcut; & lorſqu'il fut mort, elle ſeule pouſſa le Cardinal de Valence à l'envoyer vers ſon Protecteur, au moyen d'un breuvage qu'il lui fit donner dans Urbin, comme le remarque Giovio dans la Vie du grand Capitaine, ce que je dirai amplement dans ſon lieu. Cette Promotion fut la premiere qu'Alexandre fit de ſes propres créatures, depuis le Cardinalat & le Miniſtére de Céſar; celui-ci y concourut d'auſſi bon cœur que ſi l'on

eût ſeulement conſulté ſon goût & ſes interêts, & il ſe fit honneur de la part qu'il y avoit, avec une oſtentation juſques là ſans exemple; car avant le Conſiſtoire, il fit venir les trois premiers Prélats, Jean Borgia étant alors à Naples auprès de Ferdinand, où le Pape l'avoit envoyé, & d'un air gracieux & ouvert il leur en donna la nouvelle, les renvoyant ainſi chez eux dans l'attente de la ſainte eſpérance, comme dit à ce ſujet le Maître des Cérémonies dans ſon Journal.

Enſuite Alexandre, pour avoir un Miniſtre capable de ſeconder l'intention qu'il avoit d'enrichir le Duc, donna la Datterie à Jean-Baptiſte Ferrare de Modéne, Evêque de la Patrie ce fameux Simoniaque, qui par l'indigne vénalité qu'il introduiſit, donna lieu de compoſer ce Diſtique ſur Alexandre.

Vendit Alexander Claves,
Altaria, Chriſtum;
Vendere Jure poteſt,
Emerat ille priùs.

Alexandre vend les Clefs de Saint Pierre, les Autels & le Crucifix; il a droit de les vendre, les ayant acheté auparavant.

Le Cardinal de Valence qui donna les mains avec empreſſement à ſa Nomination, l'ayant empoiſonné dans la ſuite, comme c'étoit la coutume, lorſqu'il eût amaſſé pour d'autres des richeſſes dont il n'avoit point ſçû faire uſage, même quand il ſe vit Cardinal, on ne mit guéres moins d'Epitaphes ſur ſon Tombeau, que pendant ſa vie dans l'exercice de ſa Charge on lui avoit fait de préſens; je n'en mettrai qu'une qui a raport à cette Hiſtoire.

Janus in hac Baptiſta jacet Ferrarius Urnâ.
Terra habuit Corpus, Bos Bona, Stix Animam.

Jean-Baptiste Ferrare gît dans cette Urne. La Terre dévora son Corps; un Bœuf envahit ses Biens : & le Stix engloutit son Ame.

Mais Alexandre, dans la soif qui le brûloit d'amasser des Trésors, se trouvant trop gêné dans la route que l'on avoit tenuë jusqu'alors, s'en ouvrit un bien plus large par la création d'un Collége de Commis des Brefs, sur quoi il est à remarquer ce que dit le Cardinal Eloy. Il imagina de créer un nouveau Collége de Commis des Brefs, au nombre de quatre-vingt, afin de ne céder en rien à ses Prédécesseurs, tant par son exactitude à remplir ses devoirs, que par son habileté à recouvrer des deniers ; car toutes choses étoient vénales.

On doit bien penser qu'avec cette adresse à tirer des Particuliers des sommes d'argent pour enrichir le Duc de Gandie, il ne s'endormoit guéres

ſur les prétextes qu'il pouvoit avoir de dépouiller les plus riches Feudataires de l'Egliſe, à commencer par les Barons Romains, pour le revêtir de leurs Etats. Cet homme, dont les inclinations étoient toutes mauvaiſes, portoit à l'Italie une haîne inconcevable; & entre toutes les marques qu'il en donna par les mains de ſon fils Céſar, ſoit en la noyant dans ſon ſang par pluſieurs Batailles, ſoit en faiſant paſſer au fil de l'épée des Villes entiéres, ſoit en faiſant périr ſes Princes par trahiſon, celle de n'y faire preſque point de Cardinaux, quoique non-ſanglante, ne fut par là moins remarquable; car de trente-ſix Chapeaux qu'il donna pendant le cours de ſon Pontificat, il y en eut vingt-deux pour l'Eſpagne, & dans les quatorze autres l'Italie eut la plus petite part du reſte de la Chrétienté, encore en fut-elle redevable à quelque puiſ-

ſant interêt, ou à quelque néceſſité preſſante, plutôt qu'à aucune envie qu'il eût de la gratifier. Mais entre tous les Peuples qu'elle nourit, il n'en étoit point pour qui il eût plus d'averſion que pour les Romains; il avoit en horreur les Particuliers, diſant qu'ils étoient ſoumis & rampans dans la pourſuite d'une grace ou d'une dignité, ingrats & hautains après l'avoir obtenuë, & il ne pouvoit cacher la malignité de la haîne qu'il portoit aux premiers Barons, les apellant d'ordinaire les Entraves des Papes. Il ajoûtoit que tant qu'ils ne ſeroient point abaiſſés juſqu'à ne pouvoir former de Factions, ni s'unir à un autre Parti, ils tiendroient toujours aſſiégées & Rome & l'autorité Pontificale, puiſque l'une & l'autre ſe trouvant entre la Faction des Guelphes & celle des Gibelins, jamais la Ville ne pourroit s'aſſurer de n'être point un

jour assujettie à celle qui prévaudroit, & jamais le Pape ne pourroit user de sa Souveraineté sans courir risque de se la voir enlever par la violence de l'une des deux. Or comme ce qu'il avoit une fois pensé, & la haïne qu'il avoit conçuë, ne mouroit jamais dans son cœur sans avoir produit son effet, il ne se vit pas plutôt assis sur la Chaire Pontificale, qu'il songea à dresser les machines dont il devoit se servir pour abattre les premieres Maisons de Rome. Il attaqua d'abord celle des Ursins, & prit son prétexte de l'acquisition qu'avoit faite Virginius, ainsi que je l'ai déja dit d'Anguillara, de Cervétri & de quelques autres Châteaux qui lui avoient été vendus par François Cibo; mais il ne réussit pas alors, parceque l'irruption des armes Françoises lui faisant craindre sa propre ruïne, il n'eut pas le tems de travailler à celle des autres. Il s'atta-

cha auſſi aux Colonnes, au ſujet de la ſurpriſe qu'ils avoient faite de la Roche d'Oſtie; il procéda vigoureuſement contre Proſper & Fabrice, & contre leurs Partiſans, les déclarant déchus de leurs Etats, faiſant raſer leurs Maiſons, les retenant Priſonniers, & eſſayant de les détruire entierement par la force des armes. Mais toutes ces violences n'aboutirent encore à rien; car les ſuccès du Roy Charles, au ſervice duquel ils s'étoient mis, forcérent le Pape de s'accommoder avec tous ceux de ſon parti; mais ſi ces fâcheux obſtacles réprimérent quelque tems les éfets de ſa mauvaiſe volonté, ils ne pûrent rien ſur le fond de ſon cœur; & dès qu'il ſe ſentit délivré du voiſinage des François, rentrant dans ſes premiers ſentimens, il chercha avec plus d'ardeur que jamais des prétextes pour oprimer ces deux puiſſantes Maiſons, & enſuite

celles des autres Feudataires de l'E-glise, dont les démembremens devoient former la sienne : la premiere occasion qui s'offrit fut celle qui ouvrit la persécution des Ursins.

Depuis la publication de la Ligue, le rétablissement de Ferdinand à Naples & le retour de Charles en France, Prosper & Fabrice Colonne s'étant déclarés du Parti Arragonois, Virginius que toute la Maison des Ursins suivit en cela, attiré par les carresses de Charles, & sollicité par Camille Vitelli son ami intime, que Sa Majesté avoit envoyé à cette fin en Italie avec le Seigneur de Gémel, se mit au service & à la solde de la France, avec six cent hommes d'armes ; avec ces Troupes & celles de Vitelli, il prit son chemin peu de tems après par l'Etat Ecclésiastique, pour entrer dans l'Abbruze malgré les défenses du Pape, qui soutenoit déja ouvertement de

ſes conſeils & de ſes forces le parti de Ferdinand, & qui ne pouvoit ſouffrir que même avec juſtice on tint pour ſon adverſaire. Cependant Sa Sainteté pour lors n'en fit paroître aucun reſſentiment ; parce qu'il ſembloit que les affaires de France reprenoient aſſez de vigueur pour accabler bientôt ſes ennemis ; mais Elle attendit pour faire éclater ſa vengeance, une conjoncture plus favorable, que le tems ne lui amena que trop tôt, telle qu'Elle la deſiroit.

Les puiſſans ſecours que les Vénitiens envoyerent par Terre à Ferdinand, ſous la conduite du Marquis de Mantouë, outre leur Armée Navale, le nombre des Troupes que les Alliés entretenoient à ce Prince, & ſurtout la lenteur & la foibleſſe du ſecours d'hommes & d'argent qui venoient de France, ſans que l'on ait pû ſçavoir préciſément par la faute de qui c'étoit,

changerent enfin dans le Royaume de Naples la fortune de Charles.

Le Seigneur de Montpensier, suivi des Ursins, de Vitelli & de quelque peu de Troupes, qui après mille fatigues avoient percé dans la Pouille, fut assiégé dans Atella par Ferdinand, le Marquis de Mantouë & Consalve, à la tête des meilleures Troupes du Parti Arragonnois. Après une vigoureuse résistance, n'ayant aucune espérance de secours, il fut contraint de capituler ; il obtint tous les honneurs de la Guerre, & les articles du Traité fûrent confirmés par serment, & par le Légat du Pape, & d'une & d'autre part on se donna des Otages. Sa Sainteté ayant apris un succès si favorable à ses desseins, résolut de profiter de ce moment pour attenter sur la vie & sur les Etats des Ursins. Une des principales clauses de la Capitulation portoit que lorsque le Sei-

gneur de Montpensier auroit vuidé les Places qu'il tenoit encore dans le Royaume de Naples, il auroit la liberté de retourner en France avec toutes ses Troupes; mais la mort qui le surprit à Pouzzot l'empêcha d'en profiter, aussi bien que la plus grande partie de la Noblesse de sa suite, qui périt par mille incommoditez, que peut-être on fit naître. Il étoit aussi permis par le même article spécialement aux Ursins de sortir du Royaume avec leurs Troupes, aussi bien qu'à Paul Vitelli, Camille étant mort honorablement dans un Combat, en faisant le devoir d'un vaillant Capitaine; mais le Pape réfléchissant que la détention de ces Seigneurs avanceroit autant ses projets que leur liberté pourroit les reculer, n'épargna ni priéres, ni même quelques sourdes menaces, auprès de Ferdinand, pour l'engager à retenir de sa part les Ur-

ſins priſonniers, comme Criminels de Léze Majeſté Pontificale & rebelles au Saint Siége, & à remettre Paul Vitelli entre les mains de Jean Borgia ſon neveu, Légat *à Latere*, auprés de ſa Perſonne. Mais le Marquis de Mantouë, qui s'étoit chargé de ce dernier, ne voulut point le livrer; & malgré les menaces & les embuches d'Alexandre & du Cardinal de Valence, il le conduiſit ſain & ſauf à Mantouë, aimant mieux, comme remarque Giovio, s'attirer leur haîne & leur colére, dont il faiſoit peu de cas, que d'abandonner un ſi vaillant homme à leur cruauté. Ferdinand n'en agit pas de même, & le ſoin de complaire au Pape lui fit fouler aux pieds ſon honneur, ſa parole & ſes ſermens; car ce Prince, ſans s'arrêter aux remontrances qu'on pourroit lui faire, fit d'abord enfermer dans le Château de l'Œuf, Virginius &

Paul Urſin ; & peu de tems après, Jean Jourdain fils de Virginius, & Barthelemi d'Alviane, ſon parent très proche. Leurs Troupes qui étoient dans l'Abbruze, fûrent deſarmées & démontées par les Ordres du Pape, par Guide Ubalde Duc d'Urbin, Lieutenant Général de l'Egliſe, qui étoit à la ſolde de la Ligue ; mais le Roy ne jouit pas long tems des fruits de la Victoire, ni des avantages qui l'avoient porté à ſeconder les injuſtices des Borgia ; car paſſant trop tôt & trop ardemment des fatigues de Mars aux délices de Vénus entre les bras de ſa nouvelle Epouſe, il fut attaqué d'une Diſſenterie au commencement d'Octobre qui lui fit perdre la vie au comble de ſes proſpéritez. Cet accident prématuré, que les autres Hiſtoriens regardent en lui comme un malheur extrême, doit être conſidéré ſelon moi, comme un vrai bonheur,

puiſque le Ciel lui fit la grace de mourir dans la Grandeur dans laquelle il étoit né, & que Fédéric ſon oncle, qui lui ſuccéda faute d'enfans, eut le chagrin après avoir regné quelque tems, d'aller mourir en France ſimple Particulier, comme je le dirai dans la ſuite.

Cependant le Duc de Gandie, qui pendant la guerre de Naples avoit tenu toute la Campagne de Rome, rapellé par les Ordres du Pape, retourna de Civitta Vecchia à Rome. Il fit une Entrée magnifique, & fut reçû par tous les Ordres de la Cour & par le Cardinal de Valence ſon frere, qui alla au-devant de lui à la Porte Porteze, & l'accompagna juſqu'à ce qu'il baiſa les pieds de Sa Sainteté.

Le Duc d'Urbin y arriva auſſi peu de jours après, & ayant été reçû avec les honneurs qui lui étoient dûs, il fut logé dans le Vatican.

Trois jours après on tint un Consistoire secret, où de l'avis des Cardinaux on déclara Virginius & tous les Princes de la Maison des Ursins, Criminels de Léze Majesté, pour avoir attaqué les Etats de l'Eglise & porté les armes contre ses Ordres & contre ses Enseignes, & comme tels déchûs de leurs Etats, & condamnés aux peines établies contre les rebelles.

On y résolut aussi d'envoyer des Troupes pour s'emparer de leurs Terres, dévoluës, à ce qu'on prétendoit, au Saint Siége, & l'on nomma Légat *à Latere* de l'Armée le Cardinal Luna, comme le plus propre à bien conduire cette affaire. Immédiatement après le Consistoire le Pape se revêtit de ses habits Pontificaux, & descendant avec tout le Sacré Collége à l'Eglise de S. Pierre, il donna avec un faste extrême l'Etendart du Généralat de l'Eglise au Duc de Gandie.

Celui-ci, qui s'étoit présenté à cette Cérémonie avec toute la magnificenſe poſſible, ayant fait dans l'Egliſe toutes les Cérémonies néceſſaires, accompagna Sa Sainteté le long du Portique, & ayant été congédié auſſi bien que les autres Officiers Généraux, il monta avec eux à cheval. Il marchoit entre le Duc d'Urbin & Fabrice Colonne, précédé de trois Hérauts, qui portoient déployés les Etendarts de l'Egliſe, du Pape & le ſien; & ſuivi d'un nombre prodigieux de Pages & d'Eſtaffiers vêtus de ſuperbes Livrées, il fit en cet ordre le tour de la Place, & reçut le ſalut militaire au ſon des Trompétes & au bruit de la Mouſqueterie, accompagnés des aplaudiſſemens d'une multitude infinie de Soldats qui s'y trouvérent alors. Quand bien même le Cardinal de Valence eût eû pour le Duc un cœur de frere, comme il en avoit un d'enne-

mi, la ſeule vuë de cette pompe, ſi conforme à ſon génie, auroit ſuffi pour le lui changer; auſſi en conçut-il une jalouſie ſi grande & un deſir ſi violent de jouir d'un pareil honneur, que s'étant bientôt défait du Duc, comme ſi cette fête n'eût été qu'une répétition, il voulut la repréſenter lui-même, & recevoir dans la même forme les Charges & les honneurs auſquels il lui ſuccéda. Ce fut le 27. Octobre de l'année 1496. & non au commencement de l'année 1497. comme le marque Guichardin, que le Cardinal Légat, le Duc de Gandie & les autres Capitaines ſortirent de Rome avec leurs Troupes, leurs Armes & leurs Munitions de Guerre, pour entrer ſur les Terres des Urſins. En moins d'un mois ils ſe rendirent maîtres de Galera, Baſſano, Sutri, Compagnano, Formello, Seroſſano, Ceſano, Viano, Bieda & Iſola, où ils

ne trouvérent que peu ou point de résistance ; car les Ursins se sentant alors trop foibles pour tenir tête à leurs ennemis, avoient jugé à propos de se borner à la défense de trois Places plus fortes & plus importantes, qui étoient sur le Lac de Bracciano ; à sçavoir d'Anguillara, de Trivignano & surtout de Bracciano, qui par son heureuse situation & sa forte Citadelle pouvoit soutenir le Siége quelque tems. Cette Guerre imprévuë qu'on leur fit, donna lieu à un Seigneur & à une Dame de leur Maison de faire paroître leur courage.

Le premier fut Barthelemi d'Alviane, qui un peu avant la mort de Ferdinand, s'étant adroitement échapé de sa prison, s'enferma dans Bracciano, pour essayer par sa valeur de garantir sa Maison de la ruïne qui la menaçoit ; en effet il usa d'une si grande diligence à rassembler les vieux

ſoldats de Virginius, & à en lever de nouveaux; il fut ſi habile à ſe munir & à ſe fortifier, ſi ferme à ſoutenir les aſſauts, ſi brave & ſi heureux dans ſes ſorties, qu'il fit voir dans ſa jeuneſſe toute la prudence & toute l'habileté d'un vieux Capitaine.

La Dame ſe nommoit Bartholomée des Urſins; elle étoit ſœur de Virginius. Cette Princeſſe, d'un très grand eſprit & d'un courage au-deſſus de ſon ſexe, auſſi prudente qu'attachée à ſa Maiſon, & auſſi intrépide que généreuſe, n'épargna ni ſoins ni peines pour raſſembler ſes Troupes & pour les encourager, allant elle-même par tout où les affaires l'apelloient; ouvrant ſes Tréſors, vendant ſes Bijoux pour ſubvenir aux frais de la guerre, & donnant juſqu'à ſes plus riches habits & ſes robbes de nôces pour habiller les ſoldats. Auſſi pendant que Anguillara & Trivignano

fûrent obligés de se rendre au Duc, qui les saccagea par le fer & par le feu, ils se maintinrent fermement dans Bracciano, d'où non contens de soutenir les assauts de leurs ennemis, ils firent souvent de vigoureuses sorties ; dans une entr'autres d'Alviane battit quatre cent chevaux commandés par Troille Savello, qui escortoient un Vaisseau que l'on vouloit mettre sur le Lac pour incommoder les Assiégés ; & dans une autre, ayant percé jusqu'à la Croix du Mont-Marie, il rencontra le Cardinal de Valence qui prenoit le plaisir de la chasse en ce lieu, & la lui donna si chaudement que si la vitesse du cheval n'eût sauvé le Prélat, il auroit fait une prise qui auroit bien payé toutes celles du Duc de Gandie. Ces événemens ayant fait connoître au Pape qu'il falloit une plus grosse Armée pour venir à bout de cette Place, il envoya au

Camp, outre quantité d'autres ſoldats, huit cent Suiſſes nouvellement tirés de ceux qui avoient ſervi dans les guerres de Naples, & ordonna par tout l'Etat Eccléſiaſtique de nouvelles levées ; mais à proportion que les Borgia redoubloient leurs éforts, les Urſins s'encourageoient à ſe défendre bravement, commençant à eſpérer des ſecours aſſez puiſſans pour pouvoir bientôt tenir la Campagne, & ſe meſurer avec leurs ennemis.

Le Roy Charles ayant apris la guerre, que pour agrandir ſa Maiſon, le Pape faiſoit aux Urſins, ſur un pretexte ſi contraire à ſon ſervice, envoya en Italie Charles des Urſins, fils naturel de Virginius & Vitellozzo Vitelli, avec quelques peu de troupes, & de groſſes ſommes d'argent pour enlever au plutôt & ſecourir ſa Maiſon. Ils s'embarquerent tous les deux, & leur voyage fut ſi heu-

reux que non ſeulement le vent les conduiſit en très peu de tems au Port, avec le ſecours deſtiné pour Caïette & pour Livourne, mais même qu'il diſperſa la Flotte de l'Empereur, qui comme Général de la Ligue & Souverain du Duc de Milan, aſſiégeoit cette derniere Ville. Ainſi ils prirent terre ſans que perſonne entreprît de s'y opoſer, & tout auſſitôt gagnerent Perouſe & Cittadi Caſtello, où ils formerent en peu de jours un corps d'Armée capable d'aller attaquer leurs Ennemis & délivrer Bracciano ; car outre qu'un très grand nombre de vieux Soldats ſe raſſembla ſous leur Banniere, ſans ſolde, ils furent encore ſecourus par les Baglions, Jean de la Roüiere, Préfet de Rome, & quantité d'autres Seigneurs, qui ſe ſentoient tous intereſſez à les ſoutenir, moins parce qu'ils étoient du parti des Guelphes, que parce qu'ils voyoient

voyoient clairement que la cauſe des Urſins, ſur la ruïne deſquels les Borgia vouloient s'élever, étoit la cauſe de tous ceux qui avoient quelque choſe à perdre. C'eſt ce que les Maiſons de Savelli, de Colonne, ne voulûrent ou ne pûrent point comprendre; puiſque les Séculiers comme les Eccléſiaſtiques, qui s'étoient reconſiliés entr'eux, d'ennemis déclarés qu'ils étoient auparavant des Borgia, devenus leurs amis intimes, les ſervirent de toutes leurs forces, & ne prévirent pas que les uſurpateurs, qui, comme il a été dit, alloient dîner chez les Urſins, voudroient enſuite aller ſouper chez eux. Ils n'éprouvérent que trop cette vérité, lorſque quelque tems après ils eûrent à faire au Cardinal de Valence, dont les coups plus adroits que ceux du Duc de Gandie, ſe firent auſſi plus vivement ſentir. Le Duc étant donc aſſuré que Charles & Vitelli

marchoient contre lui, à la tête de plus de trois mille hommes de pied & d'un nombre proportionné de Chevaux Légers & de Gendarmes, trouvant qu'il feroit trop dangereux de les attendre devant Bracciano, & qu'il couroit rifque d'être à fon tour enfermé dans fon propre Camp, leva le Siége & alla au-devant de fes ennemis. Charles & Vitellozzo avoient paffé la nuit & rafraîchi leurs gens à Soriano, Terre des Urfins, où Baptifte Cardinal des Urfins & Jules fon frere, autrefois amis intimes du Pape, s'étoient mis pour lors à l'abri de fa fureur. Ils y aprirent la marche des Ecléfiaftiques, & qu'ils s'aprochoient fi fort que l'on voyoit déja leurs batteurs d'eftrade, auffitôt ils fortirent de la Ville, & s'étant rangés en Bataille, ils détacherent un Gros de Cavalerie pour les attaquer dans leur Marche; mais cette Efcarmouche de-

vint bientôt un vrai Combat, où toute l'Armée ſe trouva engagée. On ſe battit long tems avec chaleur, & la fortune changea plus d'une fois ; car il ſe trouvoit de part & d'autre de vieilles bandes, commandées par les plus braves Capitaines qui fuſſent alors en Italie.

La Cavalerie des Urſins plia ; les Colonnes la malmenérent, & le deſordre s'y mettant, elle prit la fuite. Roſetto très vaillant Capitaine de Vitelli, & François Urſin, qui changea depuis le Caſque en un Chapeau de Cardinal, étant emportés par leurs chevaux hors des rangs, fûrent arrêtés priſonniers par les Colonnes ; mais l'eſprit & le courage de Vitelli ayant rallié & ranimé les fuyards, le Combat recommença ſi vivement du côté des Urſins, que l'honneur & l'interêt animoient également, que les Eccléſiaſtiques enfin fûrent obligés de leur

céder la Victoire, qu'ils abandonnerent avec toute la perte, le desordre & la honte possible. Outre les Etendarts, le Bagage & l'Artillerie, qui fûrent le butin des Vainqueurs, ils perdirent cinq cent hommes ou morts ou prisonniers, & le reste s'enfuit en desordre. Le Duc d'Urbin renversé de cheval, en grand danger de la vie, se rendit Prisonnier, aussi bien que Jean-Pierre de Gonzagues, Comte de Nuvolara, & plusieurs autres personnes de marque. Le Duc de Gandie & Mutius Colonne, tous deux blessés, le premier seulement un peu au visage, se sauverent par la fuite, & ils fûrent suivis par Fabrice & par le Légat Apostolique, qui mourut peu de jours après, accablé, dit-on, d'une fatigue à laquelle il n'étoit point accoutumé, ou pour parler plus ouvertement, de la frayeur qu'il avoit eû.

Le Pape fut extrêmement frapé,

quand il aprit cette nouvelle; mais lorſqu'il vit les Urſins après avoir paſſé le Tibre ſous Monterotondo, ſe rendre maîtres de la Campagne, il ne put cacher le trouble extrême qui l'agitoit. Il envoya au plutôt demander de puiſſans ſecours à Fédéric, & ſurtout Conſalve & Proſper Colonne; mais les eſprits de part & d'autre étant fort inclinés à la Paix, quoique par differens motifs, on en conclut une aſſez aiſément, dont les conditions fûrent que les Urſins payeroient à Sa Sainteté cinquante mille écus, & mettroient leurs Priſonniers à rançon.

Que le Pape de ſon côté remettroit toutes choſes dans le premier état, & ſurtout feroit rendre la liberté à ceux que le Roy de Naples retenoit en priſon.

Ce Traité s'executa bientôt de part & d'autre; mais il vint trop tard pour Virginius Urſin qui étoit mort huit

jours avant la Bataille, non sans quelque soupçon d'avoir été empoisonné.

Les Ambassadeurs de la République de Venise eûrent grande part à cet accord. Cette Puissance qui s'intéressoit pour les Ursins, ne voyant qu'avec peine la guerre qu'on leur faisoit, & ne sçachant point de justes moyens pour la faire finir, puisque, selon la remarque de Guichardin, c'étoit un Souverain qui agissoit contre ses Sujets, elle saisit avec plaisir l'occasion qui s'offroit de parler d'accommodement, & le moyenna à la satisfaction des deux Parties. Le Cardinal de Valence ne s'y oposa point, & même n'en eut aucun chagrin. Quoiqu'il eût desiré avec passion de voir les Ursins dépouillés de leurs Etats, pour s'en revêtir un jour sans peine, il en tira du moins cet avantage qu'il aprit comment, lorsqu'il agiroit pour lui-même, il auroit à s'y

prendre afin de ne point manquer ſon coup.

Cependant Conſalve & Proſper Colonne arriverent, envoyés par Féderic, ſelon la priére que le Pape lui en avoit faite. Or comme la Paix étoit concluë avec les Urſins, Sa Sainteté, pour ne pas perdre cette occaſion de faire du mal à quelqu'un, envoya Conſalve avec ſes Troupes, & l'Archevêque de Reggio, Gouverneur de Rome, avec celles de l'Egliſe, aſſiéger la Roche d'Oſtie, qui, comme on a dit, avoit été remiſe par l'ordre de Charles entre les mains du Cardinal de la Roüere. Cette Place, après une courte & mauvaiſe défenſe, fut renduë à diſcrétion par la lâcheté ou la trahiſon de Minalde Deſguerres, qui en étoit Gouverneur. Cette expédition faite, Conſalve retourna à Rome avec ſon Armée, & y entra comme en triomphe. Le Gouverneur mar-

choit devant lui comme Prisonnier, & il étoit accompagné de cent hommes d'armes, deux cent Chevaux Légers & quinze cent Fantassins Espagnols. Toute la Cour alla au-devant de lui ; le Duc de Gandie & le Seigneur de Pesare le mirent entr'eux deux, & l'accompagnerent d'abord au Vatican, où il fut reçû du Pape en plein Consistoire, & de-là au Palais des Seigneurs Millini, que l'on avoit marqué pour son logement. Il est certain que Consalve, par raport à ce dernier exploit & au grand nom qu'il avoit déja, fut reçû dans Rome avec les honneurs & les aplaudissemens ausquels le penchant que le Souverain, la Cour & la Ville avoient pour le Parti d'Espagne, pouvoient contribuer beaucoup ; mais pour le don de la Roze bénîte, que Guichardin ajoûte que le Pape lui fit (Don sous ce Pontificat d'une grande valeur, puis-

que les quatre précédentes avoient été données par Alexandre à l'Empereur, au Roy de France, au Doge de Venise & au Marquis de Mantouë) quoiqu'il semble que l'on doive s'en raporter à lui, puisqu'il étoit contemporain de l'Histoire qu'il a écrite ; cependant j'ai de la peine à m'y rendre ; car quelque recherche que j'aye faite, je n'ai rencontré aucun trait qui me l'ait confirmé ; au contraire j'en ai trouvé un qui m'en éloigne. Au reste il n'est point fondé sur ce que Consalve ne revint à Rome que le 15. de Mars, dans la semaine de la Passion, tems auquel, selon l'ancien Cérémonial, la Bénédiction de la Rose étoit faite, puisque le Marquis de Mantouë allant à la Guerre de Naples, l'avoit reçuë l'année précédente le Dimanche des Rameaux ; mais sur ce qu'il s'écoula plusieurs jours après son arrivée, sans qu'il voulût céder la pré-

ſcéance au Duc de Gandie, quoiqu'outre les autres Droits de ce jeune Seigneur pour ſe la conſerver, les Rois d'Arragon lui euſſent nouvellement permis, à lui & à ſes freres, de porter le nom de la Maiſon d'Arragon, prérogative qui devoit particulierement impoſer à Conſalve. Malgré cela cependant, le Dimanche des Rameaux, étant dans la Chapelle Pontificale ſur le Banc des Ambaſſadeurs Séculiers, il ne voulut point aller prendre la Palme, pour ne la point recevoir après le Duc, & ſi peu de jours après on lui perſuada de ſe déſiſter d'une ſi fauſſe prétention, il ne le fit point dans la Chapelle dans laquelle on a coutume de donner la Roſe, mais il attendit le jour de l'Annonciation. Ce jour donc il ſortit de ſon Palais pour ſe joindre à la Cavalcade de Sa Sainteté, qui alloit à la Minerve célébrer cette Fête ; il entra dans cette Egliſe pour

la ſervir après tous les Cardinaux, & ſe mit à la gauche du Duc de Gandie. Celui-ci qui en avoit été averti, étoit venu à cette ſolennité avec toute la pompe imaginable, tant par le nombre de ſes Pages & de ſes Eſtafiers, vêtus de magnifiques Livrées, que par la beauté de ſon Cheval & la richeſſe de ſa Houſſe garnie de petites Sonnettes d'argent qui réjouiſſoient également l'oreille & la vuë. Lui-même portoit un habit ſuperbe chargé de pierreries, une chaîne de perles des plus groſſes qui fuſſent jamais venuës de l'Orient: & ſon bonnet avoit un cercle d'or garni de diamans d'un prix ineſtimable. On eût dit qu'il ne cherchoit à briller de la ſorte que pour imprimer dans l'eſprit de ceux qui le virent une vive idée de ſa grace, de ſa Nobleſſe & de ſa générosité, qui les rendît un jour ſenſibles aux malheurs que la jalouſie & la rage de ſon frere lui préparoient;

en effet cette pompe fut la derniere de sa vie. Alexandre voyant qu'il n'avoit pû réussir à enrichir le Duc de Gandie aux dépens des Barons Romains, s'attacha à fomenter une guerre intestine entre les Ursins & les Colonnes, entre lesquels la Maison de Savelli se partageant, avoit fait naître quelque division. Son intention étoit, lorsqu'ils se seroient déchirés entr'eux, de tomber sur les plus maltraités, ou de les attaquer tous à la fois si leur foiblesse les mettoit hors d'état de lui résister; mais les Colonnes, un jour qu'ils se traitoient à la Campagne, ayant dans la conversation pénétré son dessein, pour ne point lui donner lieu de profiter de leur discorde, firent tout à coup la Paix par le moyen de Charles Ursin qui étoit leur Prisonnier de guerre; ainsi Sa Sainteté se vit réduite à démembrer les Etats de l'Eglise pour en faire un au Duc de Gandie. La ré-

ſolution en étant priſe le ſeptième jour de Juin, il aſſembla le Conſiſtoire, & propoſa au Sacré Collége d'ériger la Ville de Benevent en Duché, pour en inveſtir ſon fils, & d'y joindre Terracine, Pontecurvo & leurs dépendances. Les Cardinaux, bien loin de s'y opoſer, y donnerent les mains avec toute la flatterie dont ils étoient capables; ſurtout ceux qui n'ayant pas coutume de ſe trouver à cette Aſſemblée, n'y étoient venus qu'à ce deſſein. Les Cardinaux de Médicis, Savelli, Colonne & Urſin fûrent de ce nombre, auſſi bien que le Cardinal Aſcagne. Ce dernier relevant d'une grande maladie, voulut à tous riſques y aller, pour marquer par ſa condeſcendance aux deſirs de Sa Sainteté, qu'il étoit ſenſible à l'honneur qu'Elle lui avoit fait de le viſiter dans ſa maladie, & l'engager, par cet air de dévouëment, à favoriſer les grands

projets qu'il méditoit. Le Cardinal Picolomini eut ſeul, quoiqu'en vain, le courage de s'élever hardiment & avec vigueur contre cette Erection ſi préjudiciable au Saint Siége. Il aſpiroit à la Papauté ; & toutefois la liberté avec laquelle il remplit ſon devoir en cette occaſion, ne lui en ferma pas le chemin.

Cette ferme réſolution d'Alexandre, d'élever ſa Maiſon par toutes ſortes de voyes, ſans aucun reſpect de Dieu ni des hommes, étoit le point où le Cardinal de Valence l'attendoit depuis long tems, pour executer avec fruit l'exécrable deſſein qu'il avoit formé. Ce fut alors qu'il ſe détermina à faire périr le Duc de Gandie ; & comme ſi ſa ſeule ambition n'eût pas été un motif aſſez noir pour le porter à ce fratricide, il y joignit encore les jalouſes fureurs d'un amour inceſtueux. Il ne paroît pas concevable

comment la tendreſſe avoit trouvé place dans ce cœur cruel, & qui ſembloit moins avoir été nourri de lait, que du ſang des bêtes les plus féroces; cependant il eſt certain, & l'expérience le fit aſſez voir, que la diſſolution & la cruauté le gouvernerent également; deſorte que l'on eût dit que Mars, Vénus & Vulcain avoient réuni dans ſon cœur tous leurs feux & toute leur rage. Son amour avoit toujours quelque choſe d'inhumain, & lorſqu'il s'attendriſſoit auprès de ſa Maitreſſe, ſa fureur s'allumoit contre ſes Rivaux. Le malheur du Duc voulut qu'il ſe trouvât le ſien auprès d'une Dame de la premiere Condition, à qui, dégoûtés tous deux des femmes du commun, ils avoient attaché leurs inclinations. Or comme ſes qualitez perſonnelles le rendoient beaucoup plus aimable que ſon frere, il fut préféré par la Dame, ce que le

Cardinal ne pouvant ſouffrir, il réſolut enfin de ſe défaire d'un homme dont la vie lui étoit un obſtacle perpétuel pour poſſeder ce qu'il deſiroit le plus ardemment.

Le Mercredy ſuivant on tint Conſiſtoire, & le lendemain Lucréce Borgia ſa ſœur ſe retira ſecretement au Monaſtére de S. Sixte, ſans que l'on en ſçût la véritable raiſon. Les Courtiſans qui ſouvent à force de raiſonner percent les myſtéres les plus couverts, tinrent beaucoup de diſcours ſur ce qui avoit pû cauſer cette retraite, qui rouloient d'ordinaire ſur le Cardinal. Peu de tems après on en connut publiquement un des motifs, le Pape, pour des raiſons qu'il ſe réſerva, ayant caſſé ſon Mariage avec Jean Sforce, Seigneur de Peſare, avec qui elle étoit depuis quatre ans, permettant en même tems à l'un & à l'autre de paſſer à de ſecondes nôces, ce qu'ils firent

bientôt tous les deux. Dans une autre Confiſtoire, tenu le Vendredy ſuivant, le Cardinal de Valence fut nommé Légat *à Latere*, pour aller à Naples couronner ſolennellement le Roy Fédéric ; & le Con ſiſtoire fini, il fut ſelon la coutume reconduit au Palais par le Sacré Collége. Quand il eut pris congé des Cardinaux il s'enferma dans ſon apartement, non point pour ſe préparer à ſon départ, mais pour comploter avec ſes Aſſaſſins la mort de ſon frere. L'occaſion favorable de s'abſenter quelque mois de Rome, & des yeux d'un Pere outré de la mort d'un fils qu'il aimoit le déterminant à ce coup, & plus encore le deſeſpoir de laiſſer à ſon Rival, le champ libre pour jouir tranquilement de leur commune Maitreſſe. Après avoir paſſé le reſte du jour dans des agitations inconcevables, il fit venir quatre de ſes gens, ſur leſquels

il se confioit le plus, & il mit à leur tête un certain Dom Michel, Espagnol, qui pouvoit compter chez ce maître Barbare plus d'assassinats que de jours de service. Tous ces gens de main, & tels qu'il les faut pour commettre toutes sortes de crimes, étant devant lui, il leur parla de la sorte.

Nous agissons beaucoup, & tout se réduit à rien ; nous laissons passer le tems sans tirer aucun fruit du Pontificat & de la Souveraineté de mon Pere ; qu'avons-nous fait vous & moi depuis cinq ans qu'il regne ? On m'a fait Evêque contre mon inclination, & l'on m'a donné le Chapeau dont je fais très peu de cas. Qu'est-ce que cette Dignité ? Toute grande qu'elle paroisse à ceux qui se repaissent d'honneurs, c'est la récompense des Serviteurs de mon Pere ; & toute Royale qu'elle soit par ses prérogatives, elle ne peut me produire

que le revenu de quelques méchantes Eglises, dont le fond même, si j'en étois le maître, ne me paroîtroit pas assez grand pour payer un jour de service de ceux qui me sont vraiment attachés. Et vous qui par votre goût & votre profession ne pouvez devenir Prêtres, vous êtes bornés à de petits profits & à des apointemens douteux, qui ne pouvant jamais vous faire une fortune vous tiendront toujours dans la nécessité de servir ; ainsi nous passerons notre vie, moi dans de vaines Cérémonies, & vous à d'inutiles escortes, tous ensemble passant toute la journée à aller de la Chapelle au Consistoire, du Consistoire à la Congrégation, sans avancer en rien de considérable, & toujours dans le risque d'être un jour maîtrisé par tel qui se trouve à l'heure que je parle infiniment au-dessous de nous. Ah, qu'un homme de cœur & d'esprit ne peut

guéres ſoutenir un pareil état ! Si la nature plus éclairée m'eût fait naître avant le Duc de Gandie, je ſerois à préſent grand Seigneur, & vous vous verriez dans une autre paſſe. Si j'euſſe eû les armes à la main lorſque le Roy Charles vint dans ce Pays, j'aurois pris tel parti que je me verrois à préſent maître de quelque bon Etat en Italie ; au lieu qu'étant Prêtre il a fallu laiſſer courir aux choſes le chemin qu'elles ont voulu prendre ; heureux de ne nous être point perdus & de les avoir ramenées à bon port. Le Pape eſt entierement réſolu d'aggrandir ſa Maiſon, de quelque maniére que ce ſoit, & je ſuis sûr que s'il m'avoit à la place du Duc de Gandie, mon courage & mon adreſſe, joint à ſon autorité, nous porteroient bientôt au faîte des Grandeurs ; mais quoi ? ne peut-on réformer par un coup de main cette erreur de la nature, ſi

toutefois la nature a fait une faute, ce que je ne puis croire, ayant plusieurs indices que le Duc de Gandie n'eſt pas fils de mon Pere, mais qu'il étoit déja conçu lorſque mon Pere ſe lia avec ma Mere, & ſi cela eſt je ne ferai pas grand cas de la parenté qui eſt entre nous; & quoiqu'il en ſoit, lorſque l'on tend une fois à la Souveraineté, il faut forcer vigoureuſement tous les obſtacles, étouffer la voix de la nature, & ſans ſe mettre en peine ſi l'on ſe teint les mains dans ſon propre ſang, fermer les yeux, & s'ouvrir par le fer le chemin qui y conduit, ainſi que nous aprenons de ces Héros qui de Siécle à autre ſe ſont élevés audeſſus des hommes, & ſurtout du Divin Fondateur de l'Empire Romain. Les Sultans des Turcs ne ſe ſoutiennent que par la mort de leurs freres; ainſi je ſuis réſolu de me défaire du Duc de Gandie, qu'il ſoit le

mien ou non ; mais quoique je puſſe bien en venir à bout moi ſeul, lorſque la nuit il va voir une Dame qu'il a l'audace encore de me diſputer, je veux bien cependant partager cette action avec vous, afin qu'ayant travaillé à ce qui doit faire ma fortune, vous ayez un Droit & des Arres pour vous reſſentir un jour de ſes faveurs.

Dom Michel répondit à ce diſcours en peu de mots, mais vivement ; il remercia le Cardinal pour lui & pour ſes compagnons de la confiance dont il les honoroit : & ayant aprouvé ſon deſſein, il ajoûta que n'ayant pas beſoin de nouvelles preuves de leur fidélité, il pouvoit compter qu'il n'avoit qu'à leur ordonner le jour, le lieu & la maniere dont il vouloit que le coup fût fait, pour qu'ils l'executaſſent auſſitôt. Sur quoi le Cardinal lui dit qu'il falloit néceſſairement le faire avant leur départ & le ſien pour Na-

ples, & que l'occaſion ſelon qu'elle ſe préſenteroit décideroit du lieu & de la maniere.

Le jour ſuivant il convint avec eux qu'il partiroit le Jeudy 15. Juin, & que la nuit précédente ils aſſaſſineroient le Duc dans le tems qu'il iroit ou reviendroit de chez ſa Dame, où il alloit toujours ſeul ou mal accompagné.

La Vanoſſe, inſtruite du jour du départ du Cardinal, voulut encore avoir le plaiſir de l'entretenir avec ſes freres; & comme la ſaiſon engageoit à prendre l'air de la Campagne, elle les invita à aller ſouper la veille avec elle dans une très belle Vigne qu'elle avoit auprès de S. Pierre ès liens. Le Cardinal conſentit à s'y trouver ne voyant rien en cela qui deſſervît ſon projet.

Les autres conviés fûrent le Duc de Gandie, le Prince de Squillace, avec

Dona Sanche sa femme, le Cardinal de Montréal, François Borgia fils, à ce que l'on a écrit, de Caliste III. pour lors Protonotaire Apostolique, & qui fut depuis Cardinal, Dom Rodrigues Borgia Capitaine du Palais Apostolique, Dom Geoffroy pere du Cardinal Borgia, qui étoit Légat à Pérouse, Dom Alphonse Borgia, & quelques autres des plus proches parens. Tout le monde s'étant trouvé à l'heure prescrite à la Vigne, on passa le reste du jour fort joyeusement, & l'on poussa même le souper quelque tems dans la nuit: le cœur du Cardinal de Valence étoit d'une trempe si forte pour le crime, que le fratricide qu'il alloit commettre ne lui causoit aucune émotion. Après que l'on se fut levé de table, & que l'on eût fait quelques tours de promenade, le Cardinal prit congé de sa mere, sous prétexte de l'aller prendre aussi de son pere,

pere, & ſe hâta de ſe rendre au Palais pour avoir tout le tems d'executer ſon affreux projet; ainſi étant montés ſur leurs Mules, le Duc & lui, avec peu de monde à leur ſuite, ils prirent le chemin de S. Pierre. Mais le Duc impatient de ſe rendre où ſon amour l'apelloit, ne fut pas plutôt auprès du Palais Borgia qu'il ſe ſépara de ſon frere, en lui diſant librement, ainſi qu'ils en uſoient entr'eux, qu'auparavant de rentrer il alloit ſe réjouir une heure ou deux avec une belle Dame ; le Cardinal lui répondit qu'il fît ce qu'il lui plairoit, & continua ſon chemin vers S. Pierre. Le Duc tourna de l'autre côté & renvoya ſes gens, hors un valet de pied & un homme maſqué, qui depuis un mois avoit coutume de l'aller trouver preſque tous les jours au Palais, & qui ayant été ce ſoir à la Vigne, revenoit en croupe derriere lui. Quand il fut

arrivé à la Place des Juifs il renvoya encore ſon valet de pied, lui ordonnant de revenir au même endroit à une certaine heure, & que s'il ne le voyoit point paroître peu de tems après de s'en retourner ſans attendre davantage. Cependant le Cardinal étoit déja arrivé au Palais, & ſe preſſoit de recevoir le congé & la Bénédiction de Sa Sainteté, diſant pour raiſon qu'il vouloit après un léger ſommeil ſe mettre en chemin, & profiter dans ſa marche de la fraîcheur de la nuit. S'étant retiré de chez le Pape, il ne ſe laiſſa plus voir à perſonne dans Rome juſqu'à ſon retour, comme on n'y vit plus auſſi le Duc, de l'aſſaſſinat duquel on ne put parfaitement ſçavoir les circonſtances, la nuit & l'autorité de celui qui le commit l'ayant couvert de ténébres impénétrables. Il eſt bien vrai-ſemblable que le Cardinal, ayant quitté le Pape, remonta à che-

val & alla se poster avec ses quatre complices dans un lieu où devoit passer le Duc à son retour ; que ce malheureux Seigneur y étant arrivé avec le valet de pied dont j'ai parlé y fut cruellement assailli l'épée nuë par cinq assassins, sans qu'il lui servît de rien de se nommer, ni de demander quartier, non plus qu'à son domestique de crier au secours : & qu'ayant été bientôt tué il fut enlevé par ses meurtriers qui laisserent son valet de pied étendu comme mort sur la place. Ce malheureux, qui respiroit encore, ayant par ses cris lamentables attiré les gens d'une petite maison voisine, y fut emporté & mis sur un lit, où comme il vouloit raconter l'accident tragique de son Maître & le sien, une convulsion lui survint & il expira. Les Courtisans du Duc l'attendirent toute la nuit & le matin suivant, mais enfin ne paroissant point, le bruit de

ſon abſence ſe répandit dans toute la Cour ; & parvint enfin juſqu'au Saint Pere. Quoique cette nouvelle le troublât un peu, n'imaginant cependant rien moins que ce qui étoit arrivé, il prit patience toute la journée, ſe figurant qu'ayant peut-être été ſurpris par le jour dans les bras du ſommeil ou dans ceux de ſa Dame, il n'avoit point oſé ſortir de chez elle de peur de lui faire tort, & qu'il y attendoit le retour de la nuit. Mais ne le voyant revenir ni le jour ni la nuit ſuivante, & informé du bruit qui couroit publiquement de ſon aſſaſſinat, il s'abandonna à une douleur ſi amére, qu'il ſembloit n'avoir plus de forces que pour verſer des larmes, & prononcer entre mille ſoupirs ces triſtes paroles: Que l'on cherche, que l'on découvre comment ce malheureux eſt péri. On n'épargna rien, comme on peut bien juger, pour lui donner cette ſatisfac-

tion, & après bien des perquiſitions inutiles que l'on fit du corps du Duc, on penſa qu'il auroit bien pû être jetté dans le Tibre, ce qui dans ce tems d'iniquité ètoit aſſez commun. On ſe mit auſſitôt à examiner tous ceux qui de leurs maiſons ou de leurs barques avoient pû voir les nuits précédentes ce qui s'étoit paſſé ſur les bords du fleuve. Un certain Batelier Eſclavon, nommé Georges, qui conduiſoit par eau des bois à Ripetto, étant interrogé ſi la nuit du Mercredy paſſé il n'avoit rien vû jetter dans l'eau, répondit naturellement de la ſorte.

Meſſieurs, Mercredy dernier, après avoir déchargé mes bois ſur le rivage, je me repoſois dans mon bateau à la belle étoile, autant que me le pouvoit permettre la crainte que j'avois que l'on ne me vint dérober ma marchandiſe, lorſque ſur les cinq heures je vis de la ruë gauche de no-

tre Eglise de S. Jérôme, sortir deux hommes à pied sur la grande ruë, qui regardant çà & là sembloient n'être venus que pour épier s'il n'y avoit personne, & qui n'ayant rien vû s'en retournerent par le même chemin. Peu de tems après j'en vis sortir deux autres qui, aprês les mêmes cérémonies, & ne voyant encore personne, firent signe à leurs compagnons d'avancer; aussitôt je vis sortir de la ruë un homme monté sur un cheval Alezan, qui portoit en croupe un homme mort, dont la tête & les bras pendoient d'un côté & les pieds de l'autre, soutenu, de peur qu'il ne tombât, par les deux premiers qui étoient venus à la découverte. Ces trois cy s'étant avancés vers le fleuve; car les deux autres resterent pour garder la ruë, ils s'aprocherent de l'égout des fumiers, & le Cavalier ayant tourné la croupe de son cheval vers le fleuve, les deux qui l'accom-

pagnoient prirent le mort l'un par les pieds & l'autre par les bras, & après l'avoir vigoureusement balancé deux ou trois fois, le lancerent dans le fleuve. Le Cavalier ayant alors demandé s'ils avoient fait, ils répondirent oüi, Monsieur, surquoi, comme si l'horreur de cette action l'eût fait ainsi tenir le dos au fleuve, il se retourna, & voyant floter le manteau du mort, il demanda ce que c'étoit que ce noir qu'il voyoit sur l'eau; on lui répondit, Monsieur, c'est le manteau: & aussitôt un des deux hommes jettant des pierres dessus, le fit couler à fond; cela fait ils se retirerent tous ensemble: & après avoir suivi quelque tems la grande ruë, ils entrerent dans la petite qui conduit à S. Jacques. C'est tout ce que j'ai pû voir, & tout ce que je puis vous dire.

Alors les Gens du Pape qui l'interrogeoient lui ayant demandé pour-

quoi il n'étoit pas allé plutôt avertir le Gouverneur d'un ſi grand crime ; il leur répondit avec la même naïveté: Depuis que je ſuis ſur l'eau j'en ay vû jetter cent de la ſorte, dont on n'a pas fait le moindre bruit, ce qui m'a fait croire qu'il en ſeroit de même de celui-ci, que je vois pourtant bien par toutes vos queſtions être plus privilégié que les autres ; & j'ai continué de ſonger à mes affaires, ſans me mêler de choſes auſſi dangereuſes.

Après cette inſtruction qui leur aprenoit tout ce qu'ils vouloient ſçavoir, ils firent aſſembler tous les gens de la Riviére, & promirent une groſſe récompenſe à celui qui trouveroit le corps que l'on avoit jetté dans le Tibre, ſuivant le diſcours de l'Eſclavon. Il y en eut auſſitôt plus de cent qui ſe mirent à pêcher auprès de Ripetro, & devant le ſoir du même Vendredy on tira deux hommes, dont l'un bleſſé

nouvellement, & ſurtout à la bouche, fut reconnu pour être le Duc. Il avoit encore ſon habit, ſon manteau, ſes gands à ſa ceinture & de l'argent dans ſa bourſe. On le couvrit, & l'ayant mis dans une Barque, on le tranſporta au Château Saint Ange, où il fut dépouillé & revêtu de ſes habits de guerre en qualité de Général de l'Egliſe. Quand la nuit fut venuë, ſes principaux Officiers le porterent à Notre-Dame du Peuple, où il fut enterré avec toute la pompe dont l'Egliſe & la Cour pouvoient honorer les obſéques du fils d'un Pape. Son malheur fit oublier ſes défauts, qui étoient légers & communs: & il fut tout à fait regreté dans Rome, où il étoit univerſellement aimé, ne ſe trouvant rien en lui qui pût éloigner ces attachemens, que d'avoir un méchant pere & encore un frere plus indigne. La tendreſſe avec laquelle Alexan-

dre l'avoit aimé toute sa vie redoubla, en aprenant toutes les circonstances de sa mort déplorable. Il entra dans une si grande fureur contre les meurtriers de ce cher fils, qu'il crut d'abord être les ennemis de sa Maison, qu'il en devint comme frénétique. Mais quand on lui eût fait toucher au doigt que ce coup partoit de sa propre Maison, il s'enferma dans le fond de son apartement, & comme s'il n'eût pas voulu survivre à ce malheur, il refusa de prendre la nourriture & le repos, & se livra tout entier à son desespoir. Vaincu cependant à la fin par les assiduitez & par les priéres du Cardinal de Ségovie, qui étoit toujours à sa porte avec plusieurs de ses domestiques, le Samedy au soir il lui ouvrit sa chambre, & se rendit à ses sages conseils. (Garemberti se trompe donc dans ce qu'il dit que ce fut le Cardinal de Lisbonne qui rendit ce

ſervice au Pape ; auſſi bien que quand, entre pluſieurs autres particularitez fauſſes, il avance dans la Vie des Cardinaux & dans ſon Livre de la Fortune, que ce Cardinal étoit Doyen du Sacré Collége.) Le Cardinal de Ségovie étant entré, lui repréſenta avec une liberté reſpectueuſe le tort que cet abattement faiſoit à ſa Dignité, au Gouvernement de l'Egliſe, aux interêts de ſa Maiſon & même à ſa ſanté ; ce qu'ayant enfin compris, il calma cette grande douleur, mangea ſur l'heure, ce qu'il n'avoit point fait depuis la nuit du Mercredy : & ſe rendit enſuite aux cours des affaires. Mais quoique les premieres fois qu'il parut en public, comme ſi ce trait de la colére de Dieu l'eût fait rentrer en lui-même, il proteſta, à ce que dit Guichardin, de vouloir quitter la mauvaiſe voye qu'il avoit ſuivi juſqu'alors, pour rentrer dans la bonne, ainſi qu'il conve-

noit à sa Dignité, & travailler à sa réformation & à celle des autres. Cette pensée salutaire étant un effet de la violence de ses passions, qui d'un excès le portoient tout d'un coup dans un autre, il oublia bientôt & la mort du Duc & les réflexions qu'il avoit faites, & retourna avec plus de fureur que jamais à ses premiers déréglemens. Ainsi je ne comprend pas comment Giovio peut dire que le Pape se consola lui-même, & continua d'agir comme si le Duc eût été vivant, par la crainte qu'il eut que le Cardinal ne lui jouât le même tour ; car si l'on connoissoit cet homme assez barbare pour commettre un si grand crime, on sçavoit aussi qu'il étoit trop habile pour se défaire d'un Pape, qui non-seulement étoit le fondement de sa Grandeur, mais même de la conservation duquel dépendoit sa propre vie. Cependant pour éblouir le mon-

de par ſa magnificence, ſur l'énormité de l'aſſaſſinat du Duc de Gandie, & éfacer ſa mémoire par la grandeur de ſes actions, le Cardinal de Valence remplit ſa Légation avec tant de dignité qu'il gagna éfectivement l'eſtime des Napolitains. Mais le Roy en penſa bien differemment ; il ſçut démêler ſon caractére, & connut que c'étoit aſſez de le craindre ſans jamais ſe fier à lui ; maxime à laquelle il ne s'attacha que trop pour ſon malheur dans les négociations qui ſuivirent. La Cérémonie du Sacre & du Couronnement ſe fit avec toute la pompe poſſible ; toutefois Fédéric tint à mauvais augure de recevoir la Couronne d'un Royaume encore incertain, des mains d'un homme teint du ſang de ſon propre frere. Le Légat, ſous prétexte de laiſſer paſſer les chaleurs, ayant retardé ſon départ de Naples du tems qu'il crut néceſſaire pour cal-

mer les bruits de la Cour & de la Ville sur la mort de son frere, prit congé du Roy qui, le comblant d'honneurs & de bons traitemens, chercha par ces dehors éclatans à s'assurer de son amitié & de celle du Pape dont il avoit grand besoin. Il arriva à Rome le 25. Septembre, & le lendemain de Sainte Marie la neuve, où les Cardinaux & les Ambassadeurs d'Espagne & de Venise allerent au-devant de lui selon la coutume qui regnoit alors. Il fit sa Cavalcade au Vatican, il y fut reçû en plein Consistoire, avec les Cérémonies ordinaires, & reconduit ensuite par les Cardinaux à son apartement. Ils ne se fûrent pas plutôt retirés qu'il retourna vers le Pape, car ils ne s'étoient point parlés dans le Consistoire : & il en fut reçû avec une affection si ouverte, qu'elle l'assura d'un parfait oubli de la mort du Duc, dont il ne fut parlé ni pour lors ni

dans la ſuite, non plus que s'il n'eût jamais été.

Or comme depuis la Conquête de la Roche d'Oſtie, le Pape & le Cardinal, par une vaine affectation, avoient fait de cette Place leur lieu de plaiſance; & que devant le voyage de Naples ils y avoient été très ſouvent enſemble, celui-ci ne fut pas plutôt de retour, qu'il courut avec ſon pere y prendre le plaiſir de la chaſſe. Leur ſuite fut cette fois plus grande que jamais; ils prirent une eſcorte de quatre cent chevaux & ſix cent fantaſſins, & menerent avec eux les Cardinaux de Giorgento & de Pérouſe, & un très grand nombre de Courtiſans. Quand ils eûrent paſſés quatre jours dans toutes ſortes de divertiſſemens, ils retournerent à Rome, où bientôt le Cardinal prêt à faire d'autres changemens, ſous prétexte d'aller à la chaſſe parut en habit

Séculier à la Françoiſe, accompagné du Cardinal Borgia, qui revenu nouvellement de ſa Légation, l'imitoit en ceci, quoique d'ailleurs très éloigné de ſes ſentimens.

Ce fut alors que s'étant entierement aſſuré de l'eſprit du Pape, & ayant entre les mains la ſouveraine puiſſance, il réſolut de quitter dans peu le Chapeau de Cardinal, & lâcha la bride à ſon ambition & à ſa cruauté. De tous les dehors de la vertu il n'en garda plus qu'un ſeul qu'il crut ſuffiſant pour couvrir ſes vices. Ce fut un air de Grandeur & de Majeſté qui, ſoutenu d'une liberalité vraïment Royale & d'une autorité deſpotique, le faiſoit également eſtimer, révérer & craindre de la Cour & de la Ville plus qu'aucun Monarque du Monde. Mais à la faveur de ce voile il exerçoit une cruelle tyranie; il ne penſoit uniquement qu'à ſon plaiſir, ſon interêt

& ſa Grandeur : & il y marchoit droit par le plus court chemin, quelque criminel qu'il pût être. La force lui tenoit lieu de Juſtice ; & cet eſprit de violence avoit rempli Rome d'une infinité de Bandits, qui aux crimes de leur Maître qu'ils executoient, joignant ceux qui leur plaiſoit de commettre, firent de cette Ville une Caverne de Voleurs, & un azile d'iniquité.

Le Cardinal de Viterbe, témoin oculaire en parle en cette ſorte. Jamais, dit-il, on ne vit dans les Villes de l'Etat Eccleſiaſtique, de ſeditions plus furieuſes, de pillages plus frequens & de meurtres plus cruels. Jamais les Brigands n'eûrent plus de liberté dans les ruës ; jamais la Ville ne fut affligée de plus de maux ; le nombre des Délateurs étoit ſi grand, les aſſaſſins ſi libres, les Voleurs en ſi grande quantité & ſi hardis, qu'il

n'étoit pas sûr de demeurer dans la Ville ni d'en ſortir. Avoir chez ſoi quelque choſe de riche où de beau, c'étoit y retirer les Ennemis où ſe rendre criminel de Léze Majeſté; on n'étoit en ſûreté ni dans ſa Maiſon, ni dans ſa Chambre, ni dans ſa Tour; la Vertu & la Juſtice étoient mortes; l'avarice ſeule, la violence & la lubricité régnoient hautement dans Rome. Mais pour montrer combien en cela le fils reſſembloit à ſon pere, qu'il me ſoit permis de joindre au portrait que le Cardinal de Viterbe fait de Ceſar ſous Alexandre, celui que Ciacconio nous donne d'Alexandre ſous Caliſte; en voici les termes. On blâma Caliſte III. de s'être laiſſé gouverner par le Cardinal Rodrigues, qui à l'age de 25. ans ayant été fait Général de l'Egliſe, Préfet de Rome & Duc de Spolette, ſe conduiſit ſi méchamment, tant que dura ce

Pontificat, que l'on ne peut imaginer un miniſtere plus deteſtable. C'étoit un homme injuſte, dont le cœur étoit entiérement corrompu ; le Pillage, le Vol, le Meurtre dans la Ville & dans la Campagne, les querelles, les combats étoient choſes toutes communes : & l'on ne voyoit que des Catalans courir ça & là, qui enfin ayant été tous mis en fuite, tués & pillés, Rodrigues lui même fut obligé de s'enfuir à Oſtie & à Centocelle, pour ſe dérober aux pourſuites de la famille des Urſins, qu'il s'étoit rendu ennemie en favoriſant la Faction qui lui étoit opoſée.

Mais ſi la Juſtice Divine réſervoit à l'Auteur de tant de maux la peine qui lui étoit dûë, elle ſe ſervit de lui même pour punir devant ce tems la plus grande partie de ſes Miniſtres ; car comme on ne pouvoit par aucun ſervice l'engager ſi bien que ſon plus

petit interêt ne le mit en toute liberté, ſoit utilité, ſoit plaiſir, il ſe défaiſoit toujours de tems à autre de quelques uns de ſes gens, ainſi qu'on jette dans le feu la baguette dont on s'eſt ſervi pour l'attiſer. Je raporterai ici le deſtin de quelques uns d'entr'eux, pour ne parler dans le Livre ſuivant que d'événemens plus conſidérables. Ferdinand & Iſabelle, Roy & Reine d'Arragon & de Caſtille, avoient fait faire par leurs Ambaſſadeurs au Pape & au Cardinal, des plaintes très vives de ce qu'ils avoient donné une diſpenſe à l'unique Héritiere de la Couronne de Portugal, qui étoit Religieuſe Profeſſe, pour ſe marier avec le fils naturel du dernier Roi défunt, ce qui reculoit infiniment leurs prétentions ſur ce Royaume; or le pere & le fils, ayant formé le deſſein de s'allier à Féderic, le Cardinal devant épouſer une de ſes filles, & en tirer pour Dot

une des meilleures Principautés du Royaume de Naples, l'amitié de Ferdinand & d'Isabelle, que le sang & l'interêt unissoient à Féderic, leur étoit absolument nécessaire; ainsi le Cardinal jugea que pour ne les point mécontenter il falloit prendre le parti de nier que cela se fût fait de leur connoissance, & charger Floridor, Archevêque de Cosence & Secretaire des Brefs Apostoliques, d'en avoir donné une fausse expédition. Pour faire passer cette excuse, il falloit punir le coupable supposé; le Pape l'ayant donc fait venir à son Palais, le fit arrêter avec trois de ses domestiques, & conduire par sa Galerie au Château Saint Ange. On lui fit bientôt son Procès, dans lequel on l'accusa d'avoir délivré cent onze mille faux Brefs de graces extraordinaires, & un grand nombre d'impossibles, parmi lesquels on fit entrer la Dispense pour le Por-

tugal, qui étoit la véritable pierre de ſcandale ; mais il s'agiſſoit encore de lui faire avoüer toutes ces fauſſetez, & c'étoit le comble de l'artifice. Pour cet effet on fit enſorte qu'un certain Dom Jean Marades, Camerier ſecret du Pape, & quelques autres attachés au Cardinal, & amis du Priſonnier, allaſſent le voir tous les jours, comme s'intereſſant à ſon affaire, & jouer avec lui aux Echets. Ils devoient lui inſinuer, en s'amuſant, de convenir de ce dont on le chargeoit, & qu'on n'avoit pû ſe diſpenſer de lui imputer, aſſuré qu'il devoit être que lorſque l'Eſpagne ſeroit apaiſée, le Pape égaleroit la récompenſe au deſagrément qu'il recevoit. L'Archevêque fut aſſez imprudent pour donner dans ce piége, & il n'eut pas plutôt ſigné ſa dépoſition qu'il vit tomber le châtiment ſur lui ; car le Pape ayant fait lire dans un Conſiſtoire le Procès-verbal & la

Confeſſion de l'Accuſé, deux jours après, de l'avis des Cardinaux, en préſence du Gouverneur de Rome & de l'Auditeur de la Chambre, qui étoient Commiſſaires dans cette affairé, comme auſſi de l'Avocat & du Procureur Fiſcal, il prononça la Sentence contre l'Archevêque, par laquelle on le privoit de ſes Bénéfices, le dégradoit des Ordres Sacrés, & le livroit à la Juſtice ſéculiére des Commiſſaires que j'ay nommés. Mais Marades, qui travailloit au Martyre comme il avoit fait à la Confeſſion, leur porta ordre de borner la peine à la confiſcation des Biens & à la Priſon perpétuelle. Le Cardinal, en récompenſe de ce tour d'eſprit eut ſa dépouille, & le malheureux Archevêque, à qui l'on ne donnoit pour ſubſiſter que du pain & de l'eau, mourut bientôt de douleur & de miſere. Dom Pierre Aſanda, Evêque de Calagorre,

Majordôme du Palais Apoſtolique, & Miniſtre très cher aux Borgia tant qu'il fut pauvre, périt ſemblablement, mais ſous un different prétexte. On le fit accuſer par ſes domeſtiques les plus affidés de judaïſer, faute dans ce tems ſi commune & ſi legere, que peu de jours auparavant on avoit fait abjurer deux cent trente perſonnes de toutes conditions, qui en étoient convaincues, ſans leur impoſer qu'une pénitence ſalutaire. Pierre ne fut point ſi heureux, non plus qu'un fils naturel qu'il avoit qui en fut auſſi accuſé, à qui pour ſauver ſa vie, il en couta la démiſſion d'un Protonotariat ſecret, d'un Secrétariat & d'une Ecritoire Apoſtolique. Mais Pierre Caldes, ſurnommé Perrotto, qui ſervoit à la Chambre ſecrette du Pape, fut plus maltraité que les deux premiers, comme étant entré plus avant dans la confidence, & ayant été plus ſouvent employé ;

employé ; il fut aſſaſſiné & jetté dans le Tibre, ce qui arrivoit alors à beaucoup de perſonnes, & j'en dirai les raiſons en raportant celles de la mort de quelques autres avec qui elles étoient fort mêlées.

Sur ces entrefaites, & devant que l'on s'apliquât ſerieuſement à de nouvelles négociations, on vit arriver à Rome le Cardinal Hyppolite d'Eſt fils du Duc de Ferrare, ſous prétexte de recevoir le Chapeau ; mais en effet dans le deſſein de reſter à cette Cour ; & d'avoir part aux Traités que l'on y projettoit, & que l'on préſumoit devoir donner un nouveau branle aux affaires de l'Italie. Il fit ſon Entrée ſolemnelle avec toute la magnificence d'un Prince de ſon rang ; ſa ſuite étoit compoſée de ſept Evêques diſtingués par leur mérite, de pluſieurs Perſonnes de marque & de deux cent cinquante Gentilshom-

mes: & ſon Equipage étoit de ſoixante-dix Chariots très richement chargés & eſcortés d'un nombre infini de domeſtiques. Il y eut dans le Conſiſtoire quelque difficulté pour le pas, entre lui & le Cardinal; mais elle n'eut pas de ſuite. Le Pape l'apaiſa d'abord, en faiſant céder ſon fils, qui ſe ſoumit ſans peine, & parceque la raiſon le vouloit ainſi, & parceque de tout tems cette Maiſon étant une des premiéres de l'Italie, les Borgia, qui avoient toujours en vûë d'aſſurer leur Grandeur, s'étoient propoſés de s'allier étroitement avec elle.

Cette même raiſon d'interêt leur avoit déja fait rechercher l'alliance du Roy Féderic, par le Mariage de Lucréce Borgia avec Dom Alphonſe d'Arragon Duc de Biſelle & Prince de Salerne, fils naturel d'Alphonſe II. & frere de Dona Sanche. Le Roy, pouſſé par la mauvaiſe étoile de ſon

neveu, y avoit consenti d'abord, & le Mariage s'étoit fait peu de tems après. Le Cardinal qui n'attendoit plus qu'une occasion favorable pour quitter la Pourpre Sacrée, flatté de cet heureux succès, espéra obtenir pour lui une fille même de Féderic, & la demanda ; mais autant què ce Prince avoit aporté de facilité à la premiere alliance, autant & plus encore il témoigna de répugnance pour celle-ci. Il fondoit son refus sur plusieurs raisons, & principalement sur ce qu'en donnant en Dot la Principauté de Tarente, comme on lui demandoit, il sembloit moins ouvrir sa Maison à son gendre, que la livrer à un redoutable ennemi, & aporter chez soi un feu couvert qui embraseroit bientôt tout son Royaume. Alexandre & son fils ayant reconnu cet éloignement se tournerent du côté de la France, & essayerent par son

moyen de rejetter l'Italie dans une nouvelle confusion ; afin de pouvoir cüeillir les fruits qui leur étoient échapés dans les derniers troubles, & dont la paix qui s'affermissoit leur ôtoit toute espérance. Ils s'y porterent avec d'autant plus d'ardeur, que les Rois d'Arragon & de Castille leur montroient par leur propre exemple à ne point négliger leurs interêts particuliers pour s'en tenir à la Ligue. En effet les Princes ayant, selon ce Traité, porté la guerre en France par le Roussillon, s'aperçûrent bientôt que l'entreprise n'étoit pas sans difficulté. La perte de Salces, que les François prirent & brûlerent, leur fit connoître à quelles dépenses & à quelles pertes ils s'exposoient en la continuant : & après quelques Tréves ils se déterminerent à conclure une paix entiere avec le Roy Charles, sans faire aucune mention des affai-

res d'Italie, ni des Alliés qu'ils y avoient, envers lesquels ils se croyoient assez déchargés par leurs contraventions à la Ligue. Aussi bientôt chaque Prince en particulier, & le Pape surtout songea à se munir contre le retour de Charles, dont la résolution étoit certaine & l'apareil tout dressé.

Mais comme la France ni l'Espagne ne pûrent goûter les fruits que cette paix leur faisoit espérer, aussi l'Italie ne ressentit point les maux qu'elle devoit porter dans son sein. Ferdinand & Izabelle perdirent alors Jean leur fils unique, dont la mort éteignit en Espagne la Race des Rois Goths, & transporta cette Couronne aux Princes de la Maison d'Autriche, en la personne de Philippes Comte de Flandre, qui avoit épousé Jeanne sœur de Jean; & peu de tems après Charles, dans la fleur de sa jeunesse

& dans toute l'ardeur de ses desseins guerriers, mourut d'une Apoplexie dans la Ville d'Amboise. Comme il ne laissa point de postérité, car le seul fils qu'il avoit eû étoit mort peu auparavant, la Couronne passa à Louis Duc d'Orleans, premier Prince du Sang. L'avenement de ce Prince au Trône changea la face & les desseins de la Cour de France & d'Italie, & les mouvemens qui commençoient de part & d'autre s'assoupirent pour quelque tems. Personne ne perdit plus à la mort de Charles que Ludovic le More ; il avoit vêcu toujours en paix avec ce Prince, quoique de son côté il eût assez mal observé les Traités, & il se voyoit en tête un nouveau Roy qui joignoit au ressentiment des torts qui lui avoient été faits autrefois au sujet d'Ast & de Novarre, des Droits légitimes sur le Milanois, comme unique héritier par

ſa mere Valentine, de la Maiſon de Viſconty. En effet Louis, en montant ſur le Trône, non-ſeulement prit le titre de Duc de Milan, mais même dans les lettres qu'il écrivit aux Princes de la Chrétienté, pour leur faire part de ſon avénement à la Couronne, il leur marqua que ſon deſſein étoit, toutes autres affaires ſurſiſes, de reconquérir cet Etat.

Cependant le Cardinal de Valence, trop ambitieux & trop impatient pour ſoutenir aucun délai, ne ſçachant que ſe promettre encore des intentions du nouveau Roy, fit reprendre avec plus d'ardeur que jamais les premieres paroles qui avoient été portées de ſon Mariage avec la fille de Féderic : il ne voyoit point de moyen plus court pour s'y élever, & donner à ſa fortune le vol rapide qu'il deſiroit lui faire prendre depuis long tems, & ſon avidité ne projettoit pas

moins que de s'emparer du Royaume de Naples. Il avoit laissé échaper que sitôt qu'il auroit mis le pied dans ce Royaume, ayant pour femme une Princesse du Sang Royal, & Maître de la Principauté de Tarente qu'il demandoit en dot, apuyé d'ailleurs des droits & des armes de l'Eglise, il lui seroit très facile de dépoüiller son beau-pere, foible de troupes, dénué d'argent, & peu assuré de la fidélité de ses Sujets, dont la plus grande partie & les plus considérables haïssoient la domination Espagnole. Mais Féderic qui connoissoit à fond les Borgia, n'eut garde de se laisser endormir à leurs belles paroles, & de donner dans le piége qu'ils lui tendoient; ainsi avec quelque empressement que le Duc de Milan, dont les interêts s'unirent aux siens par la Déclaration de Louis, le sollicitât de ne point porter, par un refus offençant, le

Pape & le Cardinal à se lier avec la France, & quelque éfort qu'il fît pour lui remontrer que les troubles qu'ils ne manqueroient pas d'exciter les éléveroient enfin au point deGrandeur auquel ils aspiroient, il ne put rien gagner sur son esprit; & n'eut d'autre réponse, sinon qu'il voyoit comme lui ce second danger, mais que tous deux étant inévitables, il choisiroit toujours celui qu'il pourroit courir avec honneur, & où en succombant il n'auroit point à se reprocher d'avoir travaillé lui-même à sa perte.

Les choses tournerent comme le Duc de Milan l'avoit prévû; le Pape voyant bien qu'il ne pouvoit espérer du Roy de Naples aucun avantage pour le Cardinal, résolut véritablement de traiter avec la France. Ainsi deux mois après que Louis fut sur le Trône, il lui envoya l'Archevêque

de Raguſe ſon plus fidéle Miniſtre Caſtelan, Clerc de la Chambre & ſon Secretaire, & Centiglio Camérier ſecret & ſon Tréſorier, en qualité de Nonce extraordinaire, pour le complimenter ſur la mort de ſon Prédéceſſeur & ſur ſon avénement à la Couronne, & propoſer enſuite le Mariage de Céſar avec cette même fille de Féderic, nommée Charlotte. Cette Princeſſe étoit élevée depuis très long tems à la Cour de France, & l'on préſumoit fort que le Roy pourroit diſpoſer de ſa main. Louis leur témoigna ouvertement qu'il étoit prêt de condeſcendre à tout ce qui feroit plaiſir à Alexandre & au Cardinal, à condition qu'ils ſe déclareroient en ſa faveur dans ſes entrepriſes ſur Naples & ſur Milan, pour leſquelles il ſe préparoit à paſſer bientôt en Italie; & que pour le préſent le Pape, s'il en trouvoit les raiſons légitimes, voulût

bien caſſer ſon Mariage avec Jeanne fille de Louis XI. qu'il n'avoit épouſée que par la crainte de ce Roy, & qui outre ſa ſtérilité étoit horriblement contrefaite, & en même tems lui accorder la Diſpenſe pour épouſer Anne Ducheſſe de Bretagne, veuve du Roy Charles, ajoûtant à ces graces un Chapeau de Cardinal pour Georges d'Amboiſe Archevêque de Rouen ſon Favori & ſon Miniſtre. Alexandre accorda tout ſur le champ & attacha enfin ſa fortune à celle de la France, ſur la protection de laquelle il aſſit deſormais l'eſpoir de l'agrandiſſement de ſa Maiſon. Il ne reſtoit plus au Cardinal que de quitter l'habit Eccléſiaſtique; c'eſt ce qu'il fit de concert avec le Pape dans un Conſiſtoire qui fut un matin convoqué à ce ſujet. Le Cardinal y repréſenta que quelque penchant qu'il eût pour le ſiécle, il s'étoit forcé d'entrer

dans l'Etat Ecclésiastique, dans lequel il avoit reçû, outre le Chapeau de Cardinal, plusieurs autres Dignitez, & recherché de son propre mouvement l'Ordre Sacré du Diaconat; que cependant l'âge lui faisant sentir combien il lui étoit impossible de se faire une plus longue violence, il suplioit très humblement Sa Sainteté d'avoir la bonté de s'accommoder à sa foiblesse, de condescendre à des desirs qu'il ne pouvoit surmonter, & de lui permettre, en quittant l'habit Ecclésiastique & les Dignitez qu'il possédoit, de pouvoir rentrer dans le monde & y contracter Mariage. Ensuite s'adressant aux Cardinaux, il les pria non-seulement de consentir à ce qu'il demandoit, mais encore d'intercéder en sa faveur auprès de Sa Sainteté, entre les mains de laquelle il remettoit tout ce qu'il possedoit d'Eglises, d'Abbayes, de Bénéfices &

d'autres Dignitez Ecclésiastiques ; leur protestant que comme son intention étoit de se montrer toujours fils dévot & reconnoissant envers le Saint Siége, il s'éforceroit de leur témoigner par les effets, qu'il n'avoit pas moins regardé dans ce changement la facilité de leur rendre plus de services que sa propre satisfaction.

Les Cardinaux, d'une seule voix, remirent la décision de cette affaire au Pape, qui déclarant qu'il ne vouloit plus gêner un tempérament si fort & si constant, accepta sa démission & lui accorda la dispense qu'il demandoit. Aussitôt il mit bas la Pourpre & prit un habit à la Françoise, habit qui n'avoit gueres de raport à la perfidie de son cœur, mais qui convenoit merveilleusement à ses nouveaux interêts, comme il servoit aussi les desseins du Roy de France ; puisqu'il l'assuroit par cette espece

de Livrée, de l'attachement d'un homme néceſſaire pour former l'union dans laquelle il projettoit de vivre avec l'Egliſe & le Pape.

Céſar reçut le même jour dans cet habillement le Seigneur de Villeneuve, que le Roy lui avoit envoyé en poſte, pour le conduire en France; il le retint à Rome l'eſpace d'un mois pendant lequel il lui fit toutes ſortes de careſſes, & lui rendit tous les honneurs que les Ambaſſadeurs des Princes ont coutume de recevoir, lorſqu'ils vont prêter le ſerment d'Obédience. Il en partit enſuite avec lui, accompagné de Paul Jourdain Urſin & de pluſieurs autres Barons & Seigneurs de l'Etat Eccléſiaſtique.

Le bruit courut alors que ſon Tréſor étoit ſi grand, qu'un eſprit auſſi vaſte que le ſien, ſur le point de paroître dans une grande Cour & y épouſer une Princeſſe du ſang Royal,

n'en pouvoit pas desirer un plus considerable pour déployer toute sa générosité & toute sa magnificence. On dit même que dans son équipage il avoit un très grand nombre de chevaux portans des fers d'or, ce qui fut regardé comme un luxe & un faste excessifs, n'étant point encore tombé dans l'esprit de personne de mettre sous les pieds des chevaux l'ornement de la tête des Rois.

L'Espagne aprit avec chagrin les changemens de César, & le consentement qu'y donnoit le Pape; & pour les retenir dans son parti, elle envoya, mais trop tard, des Ambassadeurs chargés de cette seule affaire. Ils furent quelque tems sans pouvoir obtenir Audience, parce qu'ils la demandoient en plein Consistoire, ce que le Pape refusoit absolument comme étant contraire à l'usage: cependant à la fin il leur accorda en pre-

ſence de ſix Cardinaux, nombre auquel ils s'étoient reduits. Ils ſe plaignirent amérement au nom de leur Roy & de leur Reine, du parti que le Cardinal de Valence avoit pris de quitter l'Etat Eccléſiaſtique & de paſſer en France; puiſqu'il donnoit à comprendre par cette conduite que Sa Sainteté favoriſoit particulierement cette Couronne, ce qui ne pouvoit cauſer que beaucoup de jalouſie aux autres Puiſſances, & une infinité de troubles en Italie; ſupliant cependant Sa Sainteté, pour remédier aux deſordres naiſſans & pour le bien public auquel il étoit obligé de travailler par ſa qualité de Pere commun, de vouloir bien, avant que les affaires allaſſent plus loin, rapeller de France Céſar, & lui faire reprendre la Pourpre Sacrée. Le Pape s'excuſa le plus doucement qu'il put ſur ce qui s'étoit paſſé & ſur ce qu'il ne pouvoit

les ſatisfaire. Les Ambaſſadeurs repliquerent par des invectives & des menaces. Auſſitôt il s'éleva un gros bruit de part & d'autre, & l'on ſe dit des paroles très piquantes; mais enfin les Ambaſſadeurs demandant un Notaire & des témoins pour faire leurs proteſtations ſolemnelles, ainſi qu'ils en avoient ordre de leurs Maîtres, le Pape tranſporté de colére les chaſſa de ſa chambre, en leur diſant qu'ils allaſſent proteſter où bon leur ſembleroit.

Fin du premier Volume.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

En ce Premier Volume.

A.

B.

C.

C.

D.

E.

F.

G.

I.

L.

M.

P.

R.

S.

T.

V.

Z.

Fin de la Table du premier Volume.








UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 062455867